

ÉTUDE
SUR LES
PRINCIPALES FÊTES CHRÉTIENNES
dans l'ancienne Eglise d'Orient

DISSERTATION

présentée à la Faculté de Théologie Catholique de l'Université de Berne
pour l'obtention du grade de Docteur en Théologie

PAR

JACQUES ARCHATZIKAKI

Diacre de l'Eglise de Jérusalem



GENÈVE
Imprimerie Fr. WEBER, rue Lévrier, 3
1904

ΤΩ
ΠΑΝΟΣΙΟΛΟΓΙΩΤΑΤΩ ΑΡΧΙΜΑΝΔΡΙΤΗ
ΤΟΥ ΠΑΝΑΓΙΟΥ ΤΑΦΟΥ
ΚΥΡΙΩ ΚΟΡΝΗΔΙΩ ΑΝΘ' ΩΝ ΕΥΗΡΓΕΤΗΘΗ
ΤΟ ΠΟΝΗΜΑ ΤΟΔΕ ΕΥΓΝΩΜΟΝΩΝ ΑΝΑΤΙΘΗΜΙ
Ο ΠΟΝΗΣΑΣ

Ι. Ι. Α. Δ. Θ.

AVANT-PROPOS

1^o Plan. — Une étude complète, au double point de vue doctrinal et historique des *principales Fêtes chrétiennes* dans l'Ancienne Eglise, particulièrement dans l'Eglise d'Orient, exigerait un exposé détaillé des mœurs et des enseignements des chrétiens, de leur culte public, des cérémonies religieuses, etc. ; mais nous supposons ces questions connues, et nous nous restreignons au plan suivant :

Introduction. — *L'origine et l'antiquité des Fêtes chrétiennes par rapport aux Fêtes juives.*

CHAP. I. — Le Sabbat ;

CHAP. II. — Le Dimanche ;

CHAP. III. — La Fête de Pâques ;

CHAP. IV. — La Fête de la Pentecôte ;

CHAP. V. — La Fête de l'Ascension ;

CHAP. VI. — La Fête de l'Epiphanie ;

CHAP. VII. — La Fête de Noël ;

CONCLUSIONS.

2° Sources. — Les principales sources dans lesquelles nous avons puisé sont avant tout, les *Œuvres des Pères de l'Eglise Grecque et de l'Eglise Latine* ; nous avons suivi l'édition de Migne ; — puis les *Histoires ecclésiastiques* d'Eusèbe et de Théodoret.

Parmi les ouvrages plus récents :

RENAUDOT : *Liturgiarum orientalium Collectio*, Paris, 1716 ; 2 vol. in-4°.

Le P. LEBRUN : *Dissertations* : I, sur les liturgies des quatre premiers siècles ; etc.

TILLEMONT : *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, 1693-1712 ; 16 vol. in-4°.

L'Abbé DUCHESNE : *Origines chrétiennes*, 2 vol. 1878-1881 ;

— *Origines du Culte chrétien*, 1 vol. in-8°, 2^e édit. 1896.

L'Abbé JAMAR : *Les Fêtes chrétiennes*, 2 vol. Paris, 1888.

Ed. REUSS : *Histoire de la Théologie chrétienne au siècle apostolique*, 2 vol., 3^e édit. 1864.

Ed. de PRESSENSÉ : *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, 5 vol., 1858-1869.

F. LICHTENBERGER : *Encyclopédie des Sciences religieuses*, 13 vol. in-8°, Paris.

HERZOG J.-J. : *Real-Encyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*, 2. Aufl., Leipzig, 1877-1888 ; 18 vol. 8°.

COLANI : *Revue de Théologie et de Philosophie chrétienne* ; Strasbourg, 1855, t. XI, 8^o.

DÖLLINGER : *Histoire de l'Eglise*, traduite de l'allemand par Ph. Bernard ; Bruxelles, 1841, 2 vol. 8^o.

BOST, J. Aug. : *Dictionnaire d'Histoire ecclésiastique*, Paris et Genève, 1884.

ROTHER, Richard : *Theologische Encyclopädie*, herausgeg. von Hermann Rupprecht, Wittemberg, 1880, 8^o.

P. Joseph BONACCORSI : *Noël*, notes d'exégèse et d'histoire ; Paris, Vic, 1903, in-18.

NÉANDER : *Vie de Jésus*, traduction française de P. Goy, pasteur ; Paris, 1851.

— *Histoire du Siècle apostolique*, traduite par F. Fontanès ; Genève, 1836.

William HANNER : *La Passion*, Toulouse, 1835.

F. GODET : *Commentaire sur l'Evangile de Saint Jean*, 2 vol., Paris, 1865.

— *Commentaire sur l'Evangile de Saint Luc*, 2 vol., 2^e édition, Neuchâtel, 1872.

Dans l'*Encyclopédie théologique* de Migne : le *Dictionnaire des Pères de l'Eglise*, par l'abbé J. B. C. PASCAL, 1 vol.

Le *Dictionnaire des cérémonies et des rites sacrés*, par l'abbé BOISSONNET, 3 vol.

Le *Dictionnaire des Origines du Christianisme*, par L. F. JEHAN (de Saint-Clavien), 1 vol.

Le *Dictionnaire d'esthétique chrétienne*, par l'abbé JOUVE.

INTRODUCTION

1. Il est incontestablement reconnu que la religion et surtout la religion chrétienne est le principe et la base de la vie humaine pour la famille, pour la société et pour la morale ; mais ceux qui admettent la religion comme un élément indispensable et essentiel de la vie humaine doivent nécessairement admettre aussi le culte que la religion indique à l'homme comme une loi obligatoire ; et elle le lui impose pour remplir son devoir envers Dieu, parce que la religion sans le culte, sans les cérémonies, ne saurait exister ¹⁾. Le culte, c'est-à-dire, l'expression extérieure de la foi de l'homme en Dieu, est aussi ancien que la religion, par conséquent que le monde lui-même, car depuis que l'homme a bien compris sa relation de créature

¹⁾ Voir dans l'Encyclop. de Herzog, t. XII, p. 650, 700, 725 ; Esprit d'Al. Vinet, p. 339 ; Baur, Histoire des Dogmes, p. 340, 341 ; — Matthieu XVII, 37 ; Jean IV, 8. 21 ; Luc XXIV, 53 ; Rom. VI, 22 ; XVI, 12 ; 1 Corinth. VI, 22 ; X, 31.

vis-à-vis du Créateur, d'enfant vis-à-vis du Père, il a aussi senti le besoin de témoigner son amour, son respect et son adoration à la Divinité, en manifestant ses sentiments religieux par des actes extérieurs. Nous pouvons donc dire que la religion est intérieure et extérieure. Nous apprenons par l'Ancien Testament qu'avant que la loi mosaïque ait institué solennellement les cérémonies publiques, les Juifs s'assemblaient en des lieux et jours fixés pour manifester leur foi envers Dieu et lui rendre grâce en commun des bienfaits qu'ils recevaient de Lui¹).

Ces jours que nous rencontrons chez tous les peuples, à toutes les époques de leur histoire, devaient être employés à lire, à écouter la parole de l'Eternel, à méditer sur sa Loi, à honorer les mystères, à assister aux cérémonies religieuses, à pratiquer des œuvres de charité. C'est ainsi que nous voyons les Israélites pieux célébrer leurs solennités ; ils lisaient les livres saints, priaient, faisaient des sacrifices d'actions de grâces. Ces exercices étaient toujours suivis d'un festin auquel les parents, les amis, les voisins étaient conviés, et auquel les plus aisés devaient

¹) Gen. II, 2 ; Exod. XX, 11 ; XXXI, 17 ; Deutér. V, 15 ; Ezéch. XX, 10 ; Néh. IX, 13 ; Nomb XV, 32 ; Jérém. XVII, 21 ; Amos, VIII, V ;

inviter non-seulement toute leur famille, mais aussi les peuples, les prêtres, les esclaves et les étrangers. La participation à ces repas solennels et religieux était même permise aux païens. « Vous célébrerez, dit la Sainte-Bible, la fête des semaines en l'honneur du Seigneur votre Dieu ; vous Lui ferez l'oblation volontaire des fruits du travail de vos mains selon l'abondance que vous aurez reçue de Lui ; vous ferez des festins de réjouissance, vous et vos enfants, vos serviteurs et servantes, le lévite qui est dans l'enceinte de vos murs, l'étranger, l'orphelin et la veuve qui demeurent avec vous. » (Deut., c. 10-14 ; Tobie, c. 2 ; Judith, c. 8, 16, 27.) Nous voyons donc que de très bonne heure on avait réservé quelques jours pour le culte divin, et que l'on faisait une distinction de ces jours d'avec les autres jours. Ces jours n'étaient pas consacrés spécialement au culte, mais aussi à commémorer les événements historiques.

2. Cette coutume s'est continuée dans le christianisme, où nous voyons que dès les premiers siècles de son développement les chrétiens se réunissaient tous les jours pour consacrer quelques heures aux prières et aux louanges de Dieu. Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur l'histoire apostolique, pour nous

assurer que les chrétiens, acceptant la tradition juive, continuèrent à garder tout ce qui, dans l'ancien culte, ne leur paraissait pas en désaccord avec les enseignements du Seigneur, et à mettre à part des jours fixés auxquels ils s'assemblaient pour faire monter à Dieu, par Christ, leurs louanges et leurs prières. « Ils étaient, dit Saint Luc, chaque jour tous assemblés assidûment au temple, louant et bénissant Dieu¹⁾ », et les **Constitutions Apostoliques** s'expriment ainsi : « Mais tous les jours vous vous réunissez, le matin et le soir, en chantant et en priant, au moment de la Cène, le matin en disant le psaume 62 et le soir le psaume 140, surtout vous vous réunissez le jour du Sabbat et de la Résurrection du Seigneur, souvent en rendant grâce à Dieu qui a fait tout par Jésus-Christ ; qui nous l'a envoyé, qui lui a permis de souffrir et de ressusciter des morts... »²⁾

On a voulu soutenir que les premiers chrétiens ne faisaient pas de distinction pour les jours consacrés au culte, car ni le Seigneur Jésus-Christ, ni ses disciples, n'avaient rien ordonné, mais avaient laissé ce soin à la piété des fidèles ; et que, par conséquent, il est impossible de trouver dans l'Evan-

¹⁾ Evang. Luc. XXIV, 59 et Act. II, 46.

²⁾ Constitutions apostoliques II, 59.

gile un principe auquel puisse se rattacher l'institution d'un jour saint qui appartienne plus à Dieu que les autres. On dit que le Christianisme étant une religion d'un caractère essentiellement spirituel et spontané que lui a donné son Fondateur, devait rester plus ou moins étranger à une institution issue de l'Ancienne Alliance, c'est-à-dire qu'il ne devait avoir aucun jour hebdomadaire particulièrement saillant dans la vie religieuse, ni établir aucune distinction entre les jours pour le culte chrétien proprement dit. Comme preuves de ces assertions, on rapporte ces paroles de Saint Paul, qu'il a écrites aux Galates, au sujet de leur distinction des jours : « Retournez-vous encore à ces faibles et misérables rudiments auxquels vous voulez vous assujettir de nouveau ? Vous observez les jours, les mois, les temps et les années » ¹⁾, et, « Que personne donc, dit-il aux Colossiens, ne vous condamne au sujet du manger ou du boire, ou pour les distinctions d'un jour de fête, ou de nouvelle lune ou de sabbat, car ces choses n'étaient que l'ombre de celles qui devaient venir » ²⁾. On cite encore les paroles du Seigneur à la femme Samaritaine : « L'heure vient, et elle est déjà

¹⁾ Gal. IV, 10.

²⁾ Colos. VI, 16.

venue, où l'on n'adorera plus ni sur une montagne particulière, ni à Jérusalem, mais où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité »¹⁾).

Après ces paroles, on donne aussi cette preuve tirée d'un ancien historien ecclésiastique : « Jamais, dit-il, les Apôtres n'ont imposé le joug de la servitude à ceux qui venaient pour être instruits ; ils s'en remettaient pour la célébration de la Pâque et des autres fêtes au bon plaisir de ceux qui croyaient faire par là quelque chose de bien. Le Seigneur et les Apôtres n'ont point institué de fêtes par une loi, ni menacé, comme Moïse, de châtement ou de malédiction ceux qui n'en célébreraient pas. Le but des Apôtres n'était pas de donner des lois fixant les jours de fête, mais d'amener les hommes à la droiture et à la piété²⁾ ». Mais tout cela ne montre pas que les chrétiens n'avaient aucun jour consacré au culte divin. Il est vrai que chez les chrétiens tous les jours peuvent être consacrés pour rendre hommage à Dieu ; et, comme religion spirituelle, le Christianisme ne doit pas suivre la tradition juive et être assujéti à des commandements extérieurs. Cependant ils se réunissaient pour s'instruire, se fortifier. Il est vrai que pour le chrétien tous les

¹⁾ Jean IV, 21-23.

²⁾ Socrate, Hist. Eccles. V, 22.

jours sont une fête, solennisée par la foi au salut que Jésus nous a acquis par sa mort ; cependant nous trouvons qu'il avait toujours assigné quelques jours particuliers pour l'accomplissement de son but divin. « Une fête, en effet, dit **Origène**, dans son traité contre **Celse**, VIII, c. 21-23, comme l'a bien dit un des sages helléniques (Thucydide I, c. 70), n'est pas autre chose que la pratique du devoir. Il célèbre vraiment une fête, celui qui fait ce qu'il doit, priant toujours, et par là même offrant continuellement à Dieu des victimes non sanglantes. » Et cet autre passage : « ... Que si quelqu'un nous reproche les jours de nos Dimanches, ou de nos Préparations, ou de la Pâques, ou de la Pentecôte, il faut lui répondre que l'homme parfait étant toujours dans les paroles, les œuvres et les pensées du Verbe de Dieu, Notre Seigneur, célèbre continuellement des Dimanches. De même, celui qui toujours se prépare lui-même par la véritable vie, s'abstenant des plaisirs de ce monde... et tenant son corps en bride, accomplit toujours des Préparations ».

Saint Jean Chrysostome parlant aussi de l'égalité des jours pour le chrétien, dit dans son *Sermon sur la Pentecôte*¹⁾ : « Pour vous convaincre

¹⁾ Patrologie de Migne, t. XLIX et LXIII.

que nos fêtes peuvent être continuelles, et qu'il n'y a pas de temps prescrit et limité, écoutez ce que dit Saint Paul : C'est pourquoi célébrons cette fête ; cependant il n'y avait pas de fête lorsqu'il écrivait son épître ; il n'y avait ni Pâques, ni Pentecôte ; il voulait donc nous apprendre que ce n'est pas le temps qui fait la fête, mais une bonne conscience ; que pour le chrétien tous les jours sont fête, à cause de la grandeur des biens qu'il a reçus... ». Ainsi encore s'exprime ce Père dans son Homélie XV sur la première épître aux Corinthiens.

Saint Augustin parle dans le même sens des fêtes du chrétien : « Lorsque les gens d'ici célèbrent leurs fêtes de dissipation, ils font venir devant leurs maisons des chœurs de musiciens ou de chanteurs ; nous passons, nous entendons ce bruit, nous en demandons la cause ; on nous répond : c'est une fête ; on dit que c'est une naissance, un mariage que l'on célèbre ; afin d'expier ainsi les débauches qui ont lieu, il y a dans la maison de Dieu une fête continuelle, rien de périssable n'y paraît ; le chœur des Anges, la vue de Dieu, une joie toujours croissante, en sont les éléments. C'est une fête sans commencement et sans fin. L'on entend sortir de là je ne sais quels sons délicieux qui se communiquent

jusqu'à nos cœurs toutes les fois que le bruit du monde ne les intercepte pas... »¹⁾ Il semble donc, selon Saint Paul, que les chrétiens regardaient tous les jours comme également saints. Mais immédiatement après l'époque Apostolique, cette coutume très ancienne avait été changée, soit par l'analogie de l'ancienne Loi avec la Nouvelle, soit pour les besoins indispensables de la nature humaine, ainsi que dans d'autres circonstances. Des jours fixés et des temps consacrés étaient constitués pour le service divin.

Ces jours que l'Eglise primitive de Jérusalem et en général les judéo-chrétiens observaient scrupuleusement, prirent le nom de « jours de fêtes, temps consacrés », etc., où toute occupation et tout travail servile étaient restreints à cause du service religieux en commun. Si l'on donna à ces jours plus spécialement réservés au culte, le nom de *saints* ou de *sacrés*, ce n'est pas qu'à l'origine on leur ait attribué une valeur plus grande qu'aux autres jours de l'année, mais parce qu'ils servaient à commémorer les événements évangéliques et les grands actes de l'amour divin, et à rappeler les souffrances du Seigneur. Tel jour de fête que nous rencontrons déjà dans les temps Apostoliques, célébré d'abord par les disciples du

¹⁾ August in ps. 41, 9.

Seigneur et ensuite par les chrétiens, est le jour du *Sabbat*, qui subit ensuite le sort de la plupart des formes de la religion juive qui avaient pénétré dans le culte chrétien.



CHAPITRE PREMIER

Le Sabbat. .

1. — Il est dit dans l'Ancien Testament que Dieu, après avoir créé l'homme, a béni et sanctifié le septième jour de chaque semaine, et a imposé à sa créature l'obligation de se reposer ce jour-là en mémoire du repos du Seigneur après l'œuvre de la création du monde. « Dieu acheva au septième jour son œuvre, qu'il avait faite ; et il se reposa au septième jour et il le sanctifia parce qu'en ce jour il se reposa de toute son œuvre qu'il avait faite, Dieu bénit le septième jour et il le sanctifia ». ¹⁾ Par les mots « Dieu bénit le septième jour et il le sanctifia » nous pouvons donc comprendre que Dieu en fit un jour spécial de bénédiction, à côté des six jours qui le précèdent ; un jour qui devait être une source de bénédiction, de bonheur, et il le mit à part comme saint et comme une source de sainteté, de pureté morale, de lumière spirituelle. Mais, pour que ce jour devînt tel pour l'homme, il fallait

¹⁾ Gen. II, 2-3.

évidemment que celui-ci s'y prêtât librement et sanctifiât lui-même ce jour en le reconnaissant comme saint, consacré à l'Eternel, et en se conduisant en conséquence.

Pour sanctifier ce jour, l'homme devait suspendre son travail ordinaire et se reposer afin d'accomplir un divin commandement impliqué dans l'exemple donné par le Créateur à celui qu'il avait créé à son image. Il devait adorer et prier Dieu, soit pour Lui rendre grâce, soit pour implorer la continuation de son secours et de nouvelles bénédictions, se recueillir, s'édifier, s'efforcer de vivre d'une manière spéciale dans la pensée et dans la communion de Dieu. Déjà, les fils d'Adam avaient offert à Dieu des sacrifices « l'un une offrande des fruits de la terre; l'autre une offrande des premiers-nés de son troupeau et de leur graisse ». ²⁾ Nous voyons aussi par là que le sacrifice n'est pas en soi nécessairement expiatoire; nous pouvons admettre encore que l'adoration au septième jour dut ne pas tarder à se manifester sous forme de sacrifice. Une institution divine primitive, d'un jour hebdomadaire de repos, existait déjà, avant et après la chute de l'homme, nécessaire et excellente. Ce caractère de l'institution du jour de repos ou du Sabbat nous paraît être pleinement confirmé par ces paroles de l'Exode XVI, 22-30. « Le sixième jour ils ramassèrent une quantité double de nourriture, deux onces pour chacun.... Demain est un grand jour de repos, *Sabbat* consacré à l'Eter-

²⁾ Gen. IV, 3.

nel; faites cuire ce que vous avez à cuire, faites bouillir ce que vous avez à faire bouillir et mettez en réserve jusqu'au matin tout ce qui restera... mangez-le aujourd'hui, car c'est aujourd'hui un *Sabbat* pour l'Eternel; aujourd'hui vous n'en trouverez point dans la campagne; pendant six jours vous en ramasserez, mais le septième jour qui est *Sabbat*, il n'y en aura point,... et le peuple se reposa le septième jour ». Ce Commandement divin fut solennellement renouvelé dans la Loi donnée à Moïse. « Souviens-toi, est-il dit dans l'Exode XX, 8-11, du jour du *Sabbat* pour le sanctifier; six jours tu travailleras et tu feras tout ton ouvrage, mais le septième jour est *Sabbat* pour l'Eternel ton Dieu.... car en six jours l'Eternel a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qui y est contenu, et il s'est reposé le septième jour; c'est pourquoi l'Eternel a béni le jour du *Sabbat* et l'a sanctifié ». (Exode XX, 8-11.)

La même origine du *Sabbat* est indiquée dans le ch. XXXI, 17, où il est dit : « ce sera entre Moi et les enfants d'Israël un signe qui devra durer à perpétuité; car en six jours l'Eternel a fait le ciel et la terre et le septième jour il a cessé son œuvre et il s'est reposé ». A partir du Décalogue (Exode XX), on trouve disséminées dans le Pentateuque plusieurs autres lois sabbatiques directes, qui ne font qu'expliquer, préciser et compléter le quatrième Commandement. Ces lois se trouvent dans les passages suivants : Exode XXIII, 12; XXXI, 12-17; XXXIV, 21; XXXV, 1-3; Lévit. XIX, 3-30; XXIII, 3-38; XXIV, 2; Nomb. XV, 32-36; XXVIII, 9-10; qui

nous montrent les occasions dans lesquelles elles furent prononcées. Dès lors le jour du *Sabbat* ne devait plus disparaître. Les Israélites, il est vrai, l'oublèrent et le profanèrent très souvent, mais ils y furent toujours ramenés par les supplications des prophètes, ou les châtiments divins. « Si vous ne m'écoutez pas quand je vous ordonne de sanctifier le jour du Sabbat..... alors j'allumerai un feu aux portes de la ville,.... qui ne s'éteindra point¹⁾ ».

Ailleurs le même Prophète pressant ses compatriotes de ne pas profaner le *Sabbat*, parle aussi des générations précédentes et il dit : « Sanctifiez le jour du *Sabbat* comme je l'ai ordonné à vos pères ; ils n'ont pas écouté, ils n'ont pas prêté l'oreille ; ils ont roidi leur cou pour ne point écouter ». Ezéchiel, dans le chap. XX de son livre, parlant de l'histoire d'Israël pour faire ressortir les grâces de l'Eternel, dit au sujet de l'observation du Sabbat pendant le séjour au désert : « La maison d'Israël se révolta contre moi dans le désert ; ils ne suivirent point mes Lois..... et ils profanèrent à l'excès mes *sabbats*. J'eus la pensée de répandre sur eux ma fureur..... pour les anéantir..... sanctifiez mes *Sabbats* et qu'ils soient entre moi et vous un signe auquel on connaisse que je suis l'Eternel votre Dieu..... néanmoins j'ai retiré ma main et j'ai agi par égard pour mon nom.... ». De même Néhémie, dans un jeûne solennel, s'humiliant pour tout le peuple, en expiation du présent et du passé, dit à l'égard des pères : « Tu leur donnas des ordonnances jus-

¹⁾ Jérémie XVII, 27.

tes..... tu leur fis connaître ton saint *Sabbat*..... Mais dans ta grande miséricorde tu ne les anéantis pas..... » (IX, 13-31). On peut donc conclure que le Sabbat existait chez le peuple d'Israël ; seulement il n'avait pas toujours été observé comme il l'aurait dû être, ni extérieurement, ni surtout spirituellement.

Nous trouvons aussi la célébration du *Sabbat* dans le royaume des dix tribus comme dans celui de Juda ; le Sabbat était pour le peuple un jour de joie et d'une œuvre purement extérieure (2 Rois IV, 23 ; Osée II, 13 ; Isaïe I, 13) ; mais quelque dur que soit le jugement des Prophètes à cet égard, ils s'accordent à reconnaître l'importance de cette célébration pour la vie religieuse du peuple. Après l'exil le *Sabbat* fut célébré avec une rigueur de plus en plus excessive, qui valut aux Juifs la moquerie des peuples païens. A l'époque des Macchabées, les Juifs se laissaient même massacrer sans défense aucune s'ils étaient attaqués le jour du *Sabbat*, car ils croyaient que ce jour-là étant donné et imposé aux hommes par Dieu lui-même, il devait être observé et rester pour toujours comme jour commémoratif du Créateur.

2. — Le peuple de Dieu ayant passé de la Synagogue dans l'Eglise s'est fait un devoir d'y transporter aussi la célébration du Sabbat, c'est-à-dire la sanctification du Dimanche. Il est vrai que ce Sabbat fut transformé du Samedi au Dimanche, comme nous le verrons, pour y adorer Dieu comme Rédempteur au jour de la Résurrection de Jésus, mais il resta tou-

jours un fond de vénération pour le jour qui était particulièrement consacré à Dieu comme Créateur et que le Seigneur avait béni et sanctifié lui-même, immédiatement après avoir achevé son ouvrage. D'ailleurs on considéra que le Seigneur qui voulait accomplir la Loi et toute la justice (Gal. IV, 4 ; Mat. III, 15), observa lui-même le *Sabbat*, et que souvent il le choisit pour faire des guérisons et des miracles et pour aller prêcher dans les Synagogues. Il est dit dans l'évangile de Saint-Luc IV, vers. 16-28, qu'« il se rendit à Nazareth, où il avait été élevé, et *selon sa coutume*, il entra dans la Synagogue le jour du Sabbat ».

Sans doute, les mots « *selon sa coutume* », signifient non pas seulement depuis son baptême, mais dès le temps de sa jeunesse, passée à Nazareth. Nous le voyons ensuite se lever pour faire la lecture dans la Synagogue et dire aux Juifs : « Aujourd'hui cette parole de l'Écriture que vous venez d'entendre, est accomplie » (Esaïe LXI, 1-2).

Peu de jours avant sa mort, le Seigneur dit à ses disciples : « Priez, que votre fuite n'arrive pas en hiver ni en un *jour de Sabbat* » (Math. XXIV, 15-21 et Marc XIII, 14-19 ; Luc XXI, 20-24) ; d'où l'on peut conclure qu'il prévoyait que les chrétiens de Jérusalem célébreraient encore le Sabbat, et même le Sabbat plus ou moins pharisaïque. Ces paroles « ni en un jour de Sabbat » (Σαββάτου) ne sont point en contradiction avec les paroles de Jésus sur le Sabbat (Math. XII, 1... Jean V, 17) ; car Jésus parlait alors au point de vue de ses disciples, avant leur

développement postérieur (Rom. XIV, 5 ; Col. II, 16). De même un jour de *Sabbat*, il traversait des champs de blé, lorsque ses disciples arrachèrent quelques épis pour apaiser leur faim (Marc II, 23-28 ; Luc VI, 1-4 ; Math. XII, 1-4). Les Pharisiens demandèrent aussitôt au Seigneur pourquoi ses disciples violaient ainsi le jour du Sabbat ; il leur répondit : « N'avez-vous jamais lu ce que fit David lorsqu'il fut dans la nécessité et qu'il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui ; comment il entra dans la maison de Dieu du temps du Grand-Prêtre Abiathar et mangea les pains de proposition qu'il n'est permis qu'aux prêtres de manger et en donna même à ceux qui étaient avec lui ? ». D'après Matthieu XII, 5, le Seigneur ajouta : « N'avez-vous pas lu que les jours de Sabbat les prêtres violent le sabbat dans le temple... je vous le dis, il y a ici quelque chose de plus que le temple ». D'après Marc, vers. 27, le Seigneur prononça ensuite ces paroles si lumineuses et si importantes dans toute leur simplicité : « Le Sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le Sabbat », et il ajouta : « de sorte que le fils de l'homme est maître même du Sabbat ». Evidemment dans ces paroles du Seigneur, il ne s'agit pas seulement du Sabbat pharisaïque, mais du Sabbat mosaïque.

Les deux autres fragments de nos évangiles où il est encore question de la conduite de Jésus au sujet du Sabbat, sont deux nouveaux récits de guérisons miraculeuses ; on y retrouve surtout l'énergique protestation du Seigneur contre le Sabbat pharisaïque. Ces deux récits de Luc (XIII, 10-17 ; XIV,

1-6) lui appartiennent exclusivement et font partie de la section comprise entre IX, 51 et XVIII, 15, qui a peu de parallèles dans les autres évangiles et se rapporte au sixième ou septième mois qui s'écoulèrent entre la fête des Tabernacles ¹⁾, dont il est parlé (Jean VII, 1 ; X, 21), et la fête de Pâques

¹⁾ Il faut remarquer que, sauf le jour du Sabbat, Moïse, sur l'ordre de Dieu, établit plusieurs fêtes dont l'observation n'était pas moins rigoureusement prescrite que celle du Sabbat lui-même. Les plus importantes étaient celles de Pâques, de Pentecôte et des Tabernacles. La fête de Pâques fut instituée en souvenir de la sortie d'Égypte et de la consécration des premiers-nés des Hébreux, épargnés par l'ange exterminateur. On la célébrait le 14^e jour du mois de Nisan. (Lev. XXIII, 5-8 ; Nomb. XXVIII, 16-25 ; Deut. XVI, 1-8 ; Marc XIV, 1 ; Luc II, 41-43 ; Matth. XXVI, 17). — La fête de Pentecôte avait lieu cinquante jours après celle de Pâques, en souvenir de la publication solennelle de la loi de Dieu sur le Mont Sinai. Cette fête est appelée « la fête de la moisson, des prémices de tout travail » (Exod. XXIII, 16), « la fête des semaines des prémices de la moisson du froment » (Exod. XXIV, 22), « le jour des prémices où l'on présentait à l'Eternel une offrande nouvelle » (Nomb. XXVIII, 26) et simplement « la fête des semaines » (Deut. XVI, 10, 16). — Enfin la fête des Tabernacles, c'est-à-dire des Tentes ou Pavillons, fut instituée pour rappeler la semaine des Israélites dans le Désert avant leur entrée dans la Terre promise. On la célébrait le 15^e jour du 7^e mois, appelée *Tisri* (Septembre), après la récolte de tous les fruits de l'année. Pendant les 7 jours que durait cette fête les Israélites habitaient sous les tentes ou sous les berceaux de feuillage et ils y faisaient des festins de réjouissance. Ces fêtes servaient à préparer parmi le peuple Israélite le souvenir des grands événements qui étaient la base de ses croyances religieuses et fournissaient des preuves sensibles de leur divine origine. Elles protégeaient le peuple juif contre l'idolâtrie et l'attachaient à sa religion par des cérémonies, par la majesté du culte et surtout par la lecture et l'explication de la Loi de Dieu.

dans laquelle le Seigneur fut mis à mort. La guérison racontée dans le premier fragment (Luc XIII, 10) est celle de la femme possédée d'un esprit qui la rendait infirme depuis 18 ans ; elle était courbée et ne pouvait aucunement se redresser, et Jésus la guérit un jour de Sabbat.

Celle du second fragment est opérée dans la maison d'un des chefs des Pharisiens où Jésus avait été invité à un grand banquet de Sabbat « alors Jésus avança la main vers cet homme, le guérit et le renvoya, puis il leur dit : lequel de vous, si son fils ou son bœuf tombe dans un puits, ne l'en retirera pas aussitôt le jour du Sabbat ; et ils ne purent répondre à cela ». Donc, de tout ce que nous avons dit, on peut conclure que le Seigneur avait lui-même fidèlement observé le Sabbat mosaïque, et qu'il avait énergiquement protesté contre le Sabbat pharisaïque, faisant entendre qu'il était lui-même supérieur au Temple de Jérusalem et que le service de sa personne avait le droit de suspendre l'observation de ce jour-là. Il a déclaré qu'il était, comme fils de l'homme, Maître même du Sabbat en général et c'est à cause de sa conduite et de ses paroles au sujet du Sabbat qu'il a été crucifié. En faisant ces guérisons le jour du Sabbat, le Seigneur a voulu seulement montrer aux Pharisiens que les prescriptions du Sabbat furent exagérées et même faussées par le pharisaïsme et que, par conséquent, ils devaient l'observer comme Dieu l'avait institué en Israël, par le moyen du Décalogue.

3. — Après Lui, ses disciples célébrèrent le Sabbat mosaïque. Cette ancienne institution à laquelle ils étaient accoutumés ce jour, que dès leur jeune âge ils avaient vu entouré d'une sainte vénération, devait paraître aux chrétiens sortis du Judaïsme, bien approprié à la célébration d'un culte plus solennel.

De bonne heure cependant, et surtout lorsque les disciples rompirent d'une manière plus complète avec l'ancienne économie, le Sabbat subit le sort de la plupart des formes de la religion juive, qui avaient pénétré dans le culte chrétien ; et le jour du Seigneur ou le Dimanche le remplaça. Tandis que, dès la fin du I^{er} et dans le cours du II^e siècle les Eglises Ethnico-chrétiennes remplacèrent complètement le *Sabbat* par le *Dimanche*, les Eglises, principalement composées de juifs convertis conservèrent avec la célébration du Dimanche, qui les distinguait de leurs anciens coreligionnaires, la coutume de solenniser aussi le Samedi. Selon elles, le Christianisme n'avait abrogé que le caractère obligatoire des ordonnances cérémoniales, sans en défendre l'observation volontaire. De là vient en Orient la coutume de distinguer ce jour, ainsi que le Dimanche, en ne jeûnant point et en priant debout.

L'Eglise d'Orient ne regardait pas même les Samedis du Carême qui étaient exempts du jeûne comme ceux du reste de l'année, hors celui de la veille de Pâques, auquel les Grecs et les Orientaux ont cru devoir jeûner en mémoire de la mort et de la sépulture de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Cette pratique s'est perpétuée dans l'Eglise Grecque et, à son imitation, dans celle de Milan, où l'on continue de fêter le Samedi comme le Dimanche par des assemblées religieuses, où l'on célèbre la communion, en évitant surtout de jeûner ce jour-là¹⁾. Dans quelques Eglises d'Occident, au contraire, notamment dans celle de Rome, on persiste pour se distinguer des juifs, à jeûner le Samedi²⁾. Celle d'Afrique était divisée sur ce point, et de là surgirent les controverses qu'Ambroise, Jérôme, Augustin, etc. cherchaient sagement à pacifier par la voie la plus libérale, en déclarant que chaque Eglise devait demeurer maîtresse de conserver son ancienne coutume. « C'est que dans les choses, dit Saint Augustin, qui n'ont point été réglées par les Saintes Ecritures, la coutume des peuples fidèles et la tradition des anciens doit passer pour une Loi; qu'autrement, si l'on prétendait opposer les coutumes des uns aux coutumes des autres qui leur étaient contraires, ce

¹⁾ « Si quelqu'un jeûne le Dimanche ou le Samedi sauf au seul Sabbat de la Pâques, c'est un meurtrier de Christ » (Ignace aux Mag. c. 9). « Il y a un seul Sabbat dans toute l'année, celui de la sépulture du Seigneur où il convient de jeûner et non de faire fête; car tant que le Créateur se trouve sous terre, le deuil à son égard est plus fort que la joie au sujet de la création » (Const. apost. VII, 23 et VIII, 32, II, 36, 59, 62).

²⁾ « De genu quoque ponendo veritatem observationis petitur oratio per pauculos quosdam qui Sabbato abstinent genibus. Quæ dissensio cum maxime apud Ecclesias caussam dicat. dominus dabit gratiam suam, ut aut cedant, aut sine aliorum scandalo sententia sua utantur..... » (*Tertul. de orat.* c. 23 et *de jejun.* 14, c. 26).

serait des disputes sans fin et sans aucun fruit, qui, loin d'éclaircir la vérité, ne serviraient qu'à étouffer la charité. Que la coutume de jeûner le Samedi n'étant reçue qu'à Rome et en un fort petit nombre d'autres Eglises d'Occident, et celle de ne pas jeûner le Samedi se trouvant établie dans tout l'Orient et dans plusieurs endroits de l'Occident, on ne pouvait avec justice obliger toute l'Eglise à suivre cette observance. Qu'on pouvait dîner les Samedis sans impiété, comme le pratiquaient beaucoup de personnes de vertu et de sainte vie ; qu'on pouvait aussi jeûner les Samedis sans beaucoup de mérite, comme faisaient plusieurs impies et des gens sans foi et sans charité, dans les lieux où ce jeûne était publiquement établi. » (Aug. Ep. 36). Ailleurs il dit : « En Afrique surtout, il arrive qu'une Eglise ou les Eglises d'une même région ont des membres qui ne jeûnent pas et d'autres qui le font..... Tous les Orientaux et même beaucoup d'Occidentaux d'un côté, en particulier, l'Eglise de Milan, et d'autre part l'Eglise de Rome et quelques autres Eglises occidentales. ... » (Ad. Casul. Ep. 86 ; ad. Jannuar Ep. 118).

Ambroise, interrogée par la pieuse Monique sur ce qu'elle devait faire le Samedi à Milan, ne pas jeûner comme on le faisait dans cette ville, ou observer la coutume romaine, répondit : « Quand je suis ici je ne jeûne pas le jour du Samedi ; quand je suis à Rome, je jeûne, Toi aussi, quelle que soit l'Eglise où tu te trouves, suis sa coutume si tu ne veux ni être scandalisée, ni scandaliser. » (Ep. 54). Quant aux Evêques de Rome, ils firent

un règlement sur ce sujet, disant que le jeûne était une tradition des Apôtres, et que, par conséquent, ils devaient l'observer rigoureusement. Non seulement le successeur de Victor, Innocent I^{er}, approuva cette idée, mais il décida aussi dans ses décrétales adressées à l'Evêque d'Espagne Descertius, que le Sabbat serait consacré au jeûne. Nous voyons aussi Grégoire-le-Grand s'emporter contre ceux qui se permettaient de chômer le Samedi, les appelant « sectateurs de l'antichrist ». Ce fut par la suite l'un des motifs allégués pour le schisme des deux Eglises d'Orient et d'Occident.

Après avoir parlé du jour du Sabbat et examiné son institution divine, ainsi que son caractère religieux avant et après la venue de Notre Seigneur Jésus-Christ, nous allons maintenant étudier le jour qui remplaça le Sabbat dans l'Eglise chrétienne. Nous envisagerons ce jour qui s'appelle jour du Seigneur ou Dimanche d'après les témoignages du Nouveau Testament, et celui des Pères de l'Eglise, surtout des premiers siècles du Christianisme.

CHAPITRE DEUXIÈME

Le Dimanche.

1. Contrairement au peuple juif, les chrétiens commencèrent de bonne heure à célébrer le premier jour de la Semaine, ou le *Dimanche* Κυριακή, au lieu du Samedi. Les chrétiens choisirent ce jour en mémoire soit du commencement de la création du monde ¹⁾, soit plutôt de la Résurrection du Seigneur. Il a jeté les bases de ce jour en ressuscitant lui-même au premier jour de la semaine, après avoir passé un Sabbat dans le sépulcre; en apparaissant ce même jour au collège apostolique; le premier jour de la semaine suivante pour la seconde fois, à ce même collège, alors au complet; en répandant le Saint-Esprit pour la première fois d'une manière extraordinaire et visible sur l'ensemble des premiers disciples, réunis pour

¹⁾ « C'est à pareil jour, dit Saint Jérôme, que le nouveau monde commença, que la mort fut vaincue et que la vie fut rétablie par la résurrection de Jésus-Christ; ce fut en ce jour que Saint-Esprit descendit pour promulguer la loi des grâces » (comment. in N. rest. c. 37).

la fête de Pentecôte, c'est-à-dire le premier jour de la huitième semaine à partir du jour de la Résurrection ¹⁾).

La transformation du Sabbat en Dimanche dans l'Eglise chrétienne proclame donc solennellement que Jésus était bien le Maître du Sabbat. Il pouvait aussi changer le jour du Sabbat primitif. Ce changement atteste hautement la souveraine puissance du Christ, ainsi que l'importance suprême de la Rédemption. Les chrétiens choisirent ce jour pour le culte divin, car il rappelle la Résurrection du Seigneur qui est l'achèvement virtuel de la Rédemption, qui peut être appelée la seconde création au sein de l'humanité déchue. (Esaïe LI, 16 ; LXV, 17, 18 ; I Corinth. V, 17). Toutefois, par cette Résurrection, l'humanité, non-seulement a été virtuellement replacée dans sa carrière normale et à son point de départ, mais encore elle est déjà arrivée, dans la personne du Seigneur, au but définitif assigné à l'homme par sa création. « Si le Sabbat, dit Vinet, solennisait le plus grand et le plus précieux souvenir que l'humanité pût avoir de Dieu avant l'incarnation, le Dimanche solennise, avec le souvenir de la création première, celui d'une seconde création, où Dieu, ne se bornant plus à donner aux hommes la vie et les biens de la nature, choses distinctes de son être, s'est donné lui-même à eux dans la personne de son Fils. Ce sou-

¹⁾ « Le soir de ce jour, qui était le 1^{er} jour de la semaine » (Jean V, 1). « Huit jours après les disciples étaient de nouveau réunis » Jean XX, 1-83 ; Matth. XXVIII, 16, 20 ; Marc, 15, 18 ; Luc XXIV, 47-49 ; 1 Corinth. XV, 6, et Eph. II, 20, etc.

venir n'efface pas le premier, mais l'enveloppe et l'absorbe; et, complétant l'image et l'idée de Dieu, il est naturel, il est nécessaire qu'il prenne la place de l'ancien souvenir, et que le *Dimanche* succède au *Sabbat*. Cette nécessité interne est la vraie Loi, la vraie institution du *Dimanche* »¹⁾).

Cette transformation du *Sabbat* en *Dimanche* semble s'être accomplie dans l'Eglise peu à peu et d'une manière encore plus remarquable. C'est parmi les chrétiens d'origine païenne que nous voyons le premier jour de la semaine commencer, sous la direction Apostolique, à être religieusement solennisé. La destruction de Jérusalem, qui ébranla jusque dans ses fondements la célébration du *Sabbat* mosaïque, contribua puissamment à généraliser dans l'Eglise la solennisation du premier jour de la semaine²⁾. Les documents contenus dans le Nouveau Testament sur le premier jour de la semaine ou *Dimanche*, sur sa célébration en tant que jour du Seigneur, se trouvent dans les Actes et les Epîtres :

Actes XX, 7 : « Le premier jour de la semaine, les disciples étant rassemblés pour rompre le pain, Paul, qui devait partir le lendemain, leur fit un discours... » Nous comprenons par là que saint Paul, ayant hâte d'arriver à Jérusalem pour s'y trouver au temps déterminé par la Loi, il passe à Troas, où quoique pressé, il demeure sept jours pour célébrer un Culte avec les frères, Culte qui eut lieu le premier jour de

¹⁾ Vinet. Le *Sabbat* juif et le *Dimanche* chrétien, p. 36.

²⁾ Dial. av. Tryphon. c. 47. — Eusèbe. Hist. Ecclés. III, 27.

la semaine; Paul é'ait arrivé à Troas un Lundi et il en repartit le Lundi suivant. C'é'tait donc la coutume des chrétiens de cette ville de se réunir le premier jour de la semaine; sans quoi Paul les aurait réunis un autre jour. Leur réunion eut lieu ce jour-là, le soir probablement par prudence, ou par la crainte qu'i's avaient soit des juifs, soit des païens. L'assemblée ne se sépara qu'à l'aube du jour suivant, car Saint Paul é'tait avec eux; ce fut là une réunion d'adieu, dans laquelle on voyait et on entendait Paul pour la dernière fois. Il est à remarquer que l'historien des Actes mentionne, en passant, le même premier jour de la Semaine qu'il avait déjà consigné dans son Evangile, à propos de la Résurrection de Jésus-Christ. On dirait vraiment que l'allusion est faite avec intention, quoiqu'en passant, comme si c'é'tait la coutume générale des chrétiens d'avoir leur culte public le premier jour de la Semaine.

De même, dans I Corinth. XVI, 2, nous lisons : « Que le premier jour de la semaine, chacun mette à part ce qu'il pourra rassembler... », où nous voyons que l'Apôtre ordonne à l'Eglise de Corinthe, comme il l'avait déjà fait pour celle de la Galatie, que chaque chrétien mît à part, le premier jour de la Semaine, ce qu'il pourrait destiner à la collecte. Il a recommandé ainsi ce jour plutôt qu'un autre, parce que, dans ces Eglises on avait déjà coutume de le distinguer en souvenir de la Résurrection du Seigneur. On comprend donc qu'il y fût devenu le jour de la Semaine le plus saillant et le plus propre à ouvrir le cœur aux pensées de foi et de

charité. Si nous rapprochons ce passage de tous les autres, où le premier jour de la Semaine est également cité, nous voyons que c'est en ce jour que Jésus est ressuscité et se montre plusieurs fois. Chaque Évangéliste a soin de le désigner spécialement. En ce même jour, très probablement, le Saint Esprit descend sur les Apôtres et fonde l'Eglise. Les disciples ont un culte public où ils rompent le pain. Les chrétiens se cotisent pour subvenir aux besoins de leurs coreligionnaires pauvres. En ce jour enfin l'Apôtre Saint Jean reçoit la révélation des destinées futures de l'Eglise chrétienne, parce que sans doute ce jour était d'une manière spéciale le jour du recueillement et de la méditation.

Maintenant nous allons examiner la magnifique révélation prophétique consignée dans l'Apocalypse, où se trouve pour la première fois l'expression ἡ Κυριακή ἡμέρα, et elle est évidemment employée comme bien connue. « Je fus ravi en esprit le jour du Seigneur. » (Apoc. I, 10). Cette expression « jour du Seigneur » ne peut signifier ni le Sabbat, ni non plus le jour du second avènement du Christ, comme on l'a voulu dire, mais simplement le jour de la Résurrection de Jésus-Christ.

L'épithète (Κυριακός) ne se retrouve elle-même qu'une seule fois dans le Nouveau Testament : 1 Corinth. XI, 20, dans une Épître de saint Paul bien antérieure à l'Apocalypse, et elle y apparaît comme se rapportant manifestement au Seigneur Jésus-Christ. « Lors donc que vous vous réunissez, ce n'est pas prendre le repas *Dominical* (ὅτε ἔσται

Κυριακὸν δεῖπνόν φαγεῖν), — car lorsqu'on se met à table, chacun commence par prendre son repas et l'un a faim, tandis que l'autre est ivre. » Mais l'expression de l'Apocalypse signifie autre chose, savoir : « Le premier jour de la semaine », qui était consacré par le Saint-Esprit comme jour du Seigneur, et elle devait être généralement reçue. Depuis lors, cette expression est celle dont les Pères Apostoliques se servirent pour désigner le Dimanche, et elle s'est conservée jusqu'à nous. Il est digne de remarque que le Dimanche n'est proprement désigné ni dans le Nouveau Testament, ni dans les documents ecclésiastiques des premiers siècles sous le nom « de jour du Seigneur » (τοῦ Κυρίου), mais toujours comme le premier jour de la Semaine, par exemple dans les passages suivants : Matth. XXVIII, 1; Marc, XVI, 2; Luc, XXIV, 1; Jean, XX, 1, 19; Actes, XX, 7; 1 Corinth., XVI, 2; mais si nous considérons la conception générale de tout ce qui vient d'être exposé, ainsi que les témoignages des Pères de l'Eglise, nous trouvons que cela ne signifie autre chose que : le jour où la Résurrection du Seigneur eut lieu, et à cause de laquelle nous célébrons ce jour comme jour de repos.

2. Outre ces indications du Nouveau Testament au sujet du Dimanche, nous avons encore celles des Pères de l'Eglise, qui donnent une grande valeur à celles du Nouveau Testament, au sujet de la consécration toute particulière de ce jour. Au deuxième siècle surtout, le Dimanche devint le jour spécial du culte chrétien, et bientôt il fit mettre au second plan

les assemblées journalières. Nous disons au deuxième siècle et non pas dans le premier, car les passages dans lesquels on a cru apercevoir des traces du Dimanche sont très peu nombreux. Ce sont un fragment d'une lettre de **Pline à Trajan** et quelques mots d'**Ignace**, de **Barnabas**, et de l'**Enseignement** (*Didaché*) des douze Apôtres. Nous rapportons ici le passage de la lettre de Pline, qui concerne directement les chrétiens :

Lettre de Pline le Jeune à Trajan¹). « D'autres, déférés par un dénonciateur, ont d'abord reconnu qu'ils étaient chrétiens, et aussitôt après ils l'ont nié, déclarant que véritablement ils l'avaient été, mais qu'ils ont cessé de l'être... Ils assuraient que leur faute ou leur erreur avait principalement consisté en ce qu'ils s'assemblaient à jour fixe (*stato die*) avant le lever du soleil, chantaient entre eux tour à tour des cantiques en l'honneur du Christ, comme d'un Dieu (*carmenque Christo, quasi deo, dicere secum invicem*) et s'engageaient par serment²), non à quelque crime, mais à ne com-

¹) Cette épître de Pline a été mise à des dates fort diverses. Ainsi Klippel la place en 104; Rothe (*Real-Encykl.* t. I, p. 474), en 107; Hase (*Kirchengesch.*³ p. 57), Chastel, en 110; Aubé en 111; Stapfer (*Encyc. des sc. rel.* p. 200) en 112.

²) *Seque sacramento non in scelus aliquod obstringere, sed....* « Allusion sans doute aux promesses du baptême, dit Champagny (I, p. 344). Baronius fait observer que dans les cérémonies chrétiennes, aucun serment n'était prononcé, et voudrait traduire *sacramento se obstringere*, se lier par une cérémonie sacrée, par un sacrement. Il est difficile de croire que telle fut la pensée de Pline; mais telle était bien pro-

mettre ni vol, ni rapines, ni adultère, à ne point manquer à leur promesse, à ne point nier un dépôt. Ensuite, ils avaient coutume de se séparer, et de se rassembler à nouveau pour manger en commun des mets innocents... » Cela nous apprend que Pline n'aurait pas employé l'expression « *stato die* » si les assemblées journalières eussent continué comme précédemment ; donc les chrétiens célébraient leur culte un jour déterminé de chaque semaine.

Ignace, évêque d'Antioche en Syrie, écrit aussi, dans le chap. 9 de l'Épître aux Magnésiens, ce qui suit : « Si donc ceux qui se mouvaient dans les vieilles choses sont arrivés à la nouveauté de l'espérance, n'observant plus le Sabbat, mais vivant selon le Dimanche¹⁾, dans lequel pour nous aussi la vie a surgi par Lui (le Seigneur) et par sa mort,... bien que quelques-uns le nient, et c'est par ce mystère qu'il nous a été donné de croire ; c'est pour cela que nous prenons patience, afin d'être trouvés disciples de Jésus-Christ notre seul Docteur;... aussi Celui qu'ils attendaient justement les a-t-il ressuscités des morts lorsqu'il est apparu » (ressuscité). Ce passage

blement celle des chrétiens qui lui parlaient. On trouve du reste dans les classiques païens le mot *sacramentum*, non pas seulement dans le sens de serment, mais dans un sens analogue à celui qu'indique Baronius. Ainsi Augustin (*De civit. Dei* VI, 11) appelle *sacramenta judæorum*, les observances juives. »

¹⁾ Μικεῖτε σαββατίζοντες, ἀλλὰ κατὰ Κυριακὴν ζῶντες, ἐν ᾗ καὶ ἡ ζωὴ ἡμῶν ἀνέτειλεν δι' αὐτοῦ καὶ τοῦ θανάτου αὐτοῦ. — ὁ γὰρ Χριστιανισμός οὐκ εἰς Ἰουδαϊσμόν ἐπίστευσεν, ἀλλ' Ἰουδαϊσμός εἰς Χριστιανισμόν.

que nous venons de citer montre que le Sabbat ne devait pas être pratiqué par les chrétiens ; que les chrétiens d'origine païenne et ceux d'origine juive qu'Ignace pouvait proposer comme modèles, célébraient également le Dimanche comme jour de la Résurrection du Christ, et que le Dimanche était alors désigné comme le jour du Seigneur, le jour royal, supérieur à tous les autres jours ¹⁾.

Epître dite de Barnabas. Dans une lettre de Barnabas nous trouvons ces mots : « Je ne puis souffrir vos nouvelles lunes et vos Sabbats. Comprenez quel est le sens de ses paroles. Ce ne sont pas les Sabbats actuels que je reconnais, ce sont les Sabbats que j'ai consacrés moi-même en mettant un terme à la création, et en faisant paraître le huitième jour, commencement d'un autre monde. C'est pourquoi, nous aussi, nous consacrons à la joie le huitième jour, dans lequel Jésus est ressuscité des morts et s'est élevé dans les cieux ²⁾ ». Ce passage remarquable

¹⁾ Μηκέτι οὖν σαββατίζωμεν Ἰουδαϊκῶς καὶ ἀργείαις χαίροντες..... σαββατιζέτω πνευματικῶς..... Καὶ μετὰ τὸ σαββατίσαι ἑορταζέτω πᾶς φιλόχριστος τὴν Κυριακὴν, τὴν ἀναστάσιμον, τὴν βασιλίδα, τὴν ὑπατον πασῶν τῶν ἡμερῶν.

²⁾ Οὐ τὰ νῦν Σάββατα ἔμοι δεκτὰ, ἀλλὰ πεποίηκα, ἐν ᾧ καταπαύσας τὰ πάντα ἀρχὴν ἡμέρας ὀγδόης ποιήσω, ὃ ἐστὶ, ἄλλον κόσμον ἀρχήν. Διὸ καὶ ἄγομεν τὴν ἡμέραν τὴν ὀγδόην εἰς εὐφροσύνην, ἐν ᾗ καὶ ὁ Ἰησοῦς ἀνέστη ἐκ νεκρῶν καὶ φανερωθεὶς ἀνέβη εἰς οὐρανοῦς. (Barnabas Ep. XX, p. 72) et : « *Ita ergo erit octavus qui primus, ut prima vita non tollatur sed reidatur æterna ; Μία γάρ τῶν Σαββάτων, πρώτη μὲν οὖσα τῶν πασῶν ἡμερῶν κατὰ τὸν ἀριθμὸν, πάλιν τῶν πασῶν ἡμερῶν τῆς κυκλοφορίας ὀγδόη καλεῖται, καὶ πρώτη οὖσα μένει.*

nous enseigne la désignation du Dimanche comme huitième jour et la Résurrection du Christ comme ayant lieu ce jour-là. Nous voyons aussi que ceci se trouve pour la première fois très expressément chez Barnabas, et revient ensuite fréquemment et en particulier dans Justin Martyr, Clément d'Alexandrie, Augustin, etc.¹⁾.

La Didachè. Le chapitre qui nous intéresse pour la célébration du Dimanche est le chapitre XIV, et en voici la traduction : « Le Dimanche du Seigneur, étant assemblés, rompez le pain et rendez grâces, après avoir confessé vos fautes, afin que votre sacrifice soit pur. Mais que tout homme qui a un différend avec son compagnon ne s'adjoigne pas à vous avant qu'ils soient réconciliés, de peur que votre sacrifice ne soit profané. Car voici la propre parole du Seigneur : « En tout lieu et en tout temps, il faut m'offrir un sacrifice pur ; car je suis un grand Roi, dit le Seigneur, et mon nom est admirable parmi les nations. » Ce qui ressort bien de ce chapitre, c'est que le Dimanche (Κυριακή) était un jour de commun'ion, et que personne ne communiait sans s'être réconcilié avec son frère, afin que le sacrifice offert à Dieu fût pur ²⁾.

¹⁾ *La Didachè* a été publiée pour la première fois par le métropolitain Ph. Bryennius, de Nicomédie, en 1883 ; il pense qu'elle a été écrite entre 140 et 160.

²⁾ Voir *Dial. av. Tryph.* c. 24, 41, 138. — Clém. d'Alex. *Strom.* V, 107 ; VI, 138. — August. *de civit. Dei.* XVI, 26 ; *Serm.* 141, *De Tempore* ; *De peccato orig.* c. 31 ; *Ep.* CXVIII, *ad Januarium.*

Justin, philosophe et martyr. Au chapitre 67 de sa I^{re} Apologie, adressée à l'empereur Antonin le pieux, vers le milieu du deuxième siècle, vers 138 et 139, il écrit : « Qu'au jour appelé *jour du Soleil*, tous les chrétiens qui habitent les villes ou les campagnes se rassemblent en un même lieu. Il fait lecture des Ecrits des Apôtres τὰ ἀπομνημονεύματα τῶν Ἀποστόλων ou de deux des Prophètes, suivant que le temps le permet... Le jour du Soleil, nous nous réunissons tous en assemblée, parce que ce fut en un premier jour hebdomadaire que Dieu, transformant les ténèbres et la matière, fit le monde et qu'en un jour semblable Jésus-Christ notre Seigneur est aussi ressuscité des morts ; car on l'a crucifié la veille du jour de Saturne, et c'est le lendemain, c'est-à-dire au jour du Soleil, qu'après être apparu à ses Apôtres et à ses disciples, il a enseigné les choses que nous vous transmettons, à vous aussi, afin que vous les examiniez. » Nous voyons que Justin fait ici un tableau relativement complet du culte chrétien de son époque. Il est vrai que le Dimanche n'est pas ici désigné par son nom chrétien comme nous l'avons déjà vu dans l'Apocalypse, dans Ignace, et dans la Didachè : c'est parce Justin s'adressait à des païens. Cependant ce grand jour est expressément désigné comme le jour de la Résurrection, le premier jour hebdomadaire, le lendemain dū Samedi et le surlendemain du Vendredi, c'est-à-dire le même jour que le *Dimanche* de l'Apocalypse, d'Ignace, de la Didachè, le huitième jour de l'Épître de Barnabas et le Dimanche des Constitutions apostoliques¹⁾. Il importe aussi de remarquer que ce

¹⁾ Τὴν ἀναστάσιμον τοῦ Κυρίου ἡμέραν, τὴν Κυριακὴν φάμεν,

jour est rapproché par Justin non seulement de la Résurrection du Seigneur, mais encore de l'œuvre du premier jour de la création. Il doit donc rappeler, outre cette Résurrection, la création de l'univers commémorée par le Sabbat. Il est vrai que Justin, dans son Dialogue avec Tryphon, dit : « La nouvelle Loi veut que vous observiez le Sabbat continuellement (σαββατίζειν..... διαπαντός) ; mais vous, ne pensant pas au but du commandement, vous croyez avoir de la piété si vous chômez un seul jour..... Et ainsi il accomplit bien les vrais Sabbats agréables à Dieu.¹⁾ » Mais il ne faut pas conclure de cette déclaration ni d'autres analogues sur l'abrogation du Sabbat hebdomadaire par l'Evangile, que l'auteur du Dialogue ne reconnaissait pas le Dimanche. On comprend qu'il ne lui donne pas son nom chrétien, puisqu'il s'adresse à des Juifs. Il désigne le dimanche comme le huitième jour, qui est en même temps le premier.

Nous passons sous silence le témoignage de Meliton, évêque des Sardes, son traité sur le Dimanche²⁾ étant perdu, et nous rapportons seulement les mots que son contemporain Denys, évêque de Corinthe, lui écrit

συνέρχεσθε ἀδιαλείπτως, εὐχαριστοῦντες τῷ Θεῷ καὶ ἑξομολογοῦμενοι ἕφ' οἷς ἐνργήτησεν ἡμᾶς ὁ Θεός διὰ Χριστοῦ, ἡνσάμενος ἀγνοίας, πλάνης, δεσμῶν ὅπως ἀμείπτως ἡ θυσία ὑμῶν ἢ καὶ εὐανάφορος Θεῷ, τῷ εἰπόντι περὶ τῆς οἰκουμένης αὐτοῦ ἐκκλησίας ὅτι... (Const. apost. c. 30).

¹⁾ Καὶ σεσαββάτικε τὰ τρυφερά καὶ ἀληθινὰ σάββατα τοῦ Θεοῦ..... Οἱ ἡ δγδόη μυστήριον τι εἶχε κηρυσσόμενον διὰ τοῦτων ὑπὸ τοῦ Θεοῦ... μᾶλλον τῆς ἐβδόμης..... Σημβολὸν εἶχον τῆς ἀριθμῷ μὲν δγδόης ἡμέρας, ἐν ᾗ ἐφάνη ὁ Χριστὸς ἡμῶν ἀπὸ νεκρῶν ἀναστὰς, δυνάμει δ' αἰεί πρώτης παραχούσης....

²⁾ Eusèbe, Histoire ecclés. IV, 26.

dans une lettre : « Aujourd'hui, lui dit-il, nous avons donc célébré le saint jour *Dominical*, dans lequel nous avons lu votre lettre, que nous lirons toujours pour être exhortés par sa lecture, comme aussi la première lettre qui nous a été écrite par Clément¹⁾ ». Cette lettre de Clément, évêque de Rome, adressée aux chrétiens de Corinthe, est celle qui nous a été conservée, et qui est généralement fixée entre les années 93 et 97. Ce que nous avons signalé dans cette lettre, c'est que Denys applique au jour du Dimanche l'épithète de saint (*ἅγιον*), ainsi que sa célébration.

Théophile d'Antioche. Nous pouvons dire que ce Père est le premier qui ait affirmé que Jésus-Christ a transporté le jour du repos du Samedi au Dimanche, et établi en conséquence qu'il fallait appliquer à ce dernier jour les règles concernant le Samedi. Nous rencontrons un fragment dans la Patrologie Grecque de Migne, vol. VI, où il est dit : « En second lieu, il appela le peuple des Juifs, qui avait été nourri par le froment des prescriptions de Dieu et qui lui devait un nombre centenaire, et il le contraignit de faire de 100, 80, c'est-à-dire de croire à la Résurrection du Seigneur, à laquelle se rapporte le nombre du huitième jour et qui se complète par la multiplication de 8 par 10, ... afin que le peuple passât du Sabbat de la loi au premier jour de la semaine²⁾. Aussi le Sei-

¹⁾ *Ἀγίων ἀνέκαθεν ἐξ ἀρχαίου ἔθνους ἐπὶ τῆς ἐκκλησίας τὴν ἀνάγνωσιν αὐτῆς ποιῆσθαι..... Τὴν σήμερον οὖν Κυριακὴν ἁγίαν ἡμέραν διηγάγομεν, ἐν ᾗ ἀνέγνωμεν,... τὴν ἐπιστολὴν ὑμῶν.....*

²⁾ *Et coëgit ut de centum octoginta faceret, id est, crederet in Domini resurrectione, quae octavae diei continetur, et de octo completur decadibus : ut de Sabbato legis transiret ad primam sabbathi. — Et de octo completur decadibus.*

gneur déclara-t-il qu'il avait bien fait. » Ce qu'il y a donc de plus remarquable dans ce passage, c'est qu'il établit très nettement que le Sabbat de la Loi doit être remplacé pour les chrétiens par la fête du dimanche.

Tertullien. — « D'autres, dit ce Père dans son *Adversus gentes*, ch. 16, croient que notre Dieu est le Soleil. Peut-être, bien que nous n'en ayons aucune peinture sur toile, nous rangeront-ils avec les Perses, qui en portent partout l'image sur leurs boucliers. Je soupçonne enfin que c'est pour avoir appris que nous faisons nos prières tournés vers l'Orient... Et si, pour une raison tout autre que la religion du Soleil, nous donnons à la joie le jour du Soleil (*diem solis lætitiæ indulgemus*) nous ne faisons qu'imiter ceux qui, assignant le jour de Saturne à l'oisiveté et à l'intempérance, renchérissent eux-mêmes sur la coutume juive qu'ils ignorent. » Un autre passage analogue se trouve dans *Ad nationes*, 1, 13 : « D'autres estiment que le Soleil est le Dieu chrétien, parce qu'il sera parvenu à leur connaissance que nous faisons nos prières du côté de l'Orient, ou que nous nous réjouissons le jour du Soleil... En agissant ainsi, vous renchérissez vous-mêmes sur ce que font les religions étrangères. Car ce sont les Juifs qui ont les Sabbats de fête. »

Clément d'Alexandrie. — Ce Père de l'Eglise, bien que ne nous fournissant pas proprement de nouvelles données sur la célébration du dimanche au deuxième siècle, confirme cependant ce que nous avons déjà recueilli dans les autres Pères, quoique

leur conception du Dimanche soit éminemment spirituelle. Dans les *Strom.* VII, § 75 et 76, Clément s'exprime ainsi : « Le vrai gnostique, accomplissant le commandement divin, pratique le jour du Seigneur lorsqu'il rejette toute pensée mauvaise et s'attache à toute pensée gnostique glorifiant en lui-même la Résurrection de Jésus¹⁾ ». Ailleurs, § 141 : « le septième jour glorifie le huitième²⁾ ». Il est certain que par ces paroles, Clément suppose la célébration ordinaire du Dimanche comme souvenir hebdomadaire de la Résurrection de Jésus, ainsi que l'analogie profonde du Sabbat et du Dimanche, malgré leurs différences, l'un étant une préparation, et l'autre un accomplissement.

Outre les explications que nous venons de citer relatives au jour du Seigneur, nous trouvons nécessaire d'ajouter la suivante, contenue dans une lettre écrite à Dioscore, évêque d'Alexandrie, par Léon-le-Grand ; il lui recommande d'ordonner les prêtres le jour du Dimanche, « consacré par de si grands mystères dans les dispensations divines, que tout ce qui a été constitué de plus glorieux par le Seigneur, l'a été dans la dignité de ce jour. En ce jour, dit-il, la création a commencé ; c'est en ce jour que, par la Résurrection du Christ, la mort a été détruite et que la vie a commencé. Ce jour-là, les apôtres prennent du Seigneur la trompette pour an-

¹⁾ Κυριακήν ἐκείνην τὴν ἡμέραν ποιεῖ, ὅταν ἀποβάλλῃ φαῦλον νόημα καὶ γνωστικὸν προσλάβῃ, τὴν ἐν αὐτῷ τοῦ Κυρίου ἀνάστασιν δοξάζων.

²⁾ Ἐπεὶ περὶ ἐβδομάδος ὀγδοάδος καὶ ὁ λόγος παρεσιήλθε..... Ἐπὶ ἐβδομάς δοξάζει τὴν ὀγδοάδα.....

noncer l'Évangile à toutes les nations... En ce jour, comme l'atteste le bienheureux évangéliste Jean (20, 21), les disciples étant assemblés et les portes fermées, lorsque le Seigneur entra, il souffla sur eux et dit : Recevez le Saint-Esprit... Et en ce jour enfin arriva le Saint-Esprit promis aux apôtres par le Seigneur (Actes, 2, 1 ; Jean, 14, 16 ; 16, 17)...» Ep. IX Patrol. latine de Migne, LIV, p. 626.

3. On a voulu rapporter l'institution du Dimanche à l'empereur Constantin-le-Grand, mais, comme nous venons de le voir, les passages des ouvrages des Pères de l'Eglise démontrent le contraire. Il est vrai que ce prince, après avoir rendu la paix à l'Eglise, fit une loi par laquelle il ordonnait que le Dimanche fût célébré dans tout l'Empire romain, mais nous sommes ici en présence d'une obligation légale ; l'empereur a voulu rendre férié un jour dont l'observance n'était pas sans doute encore universellement établie dans l'Eglise chrétienne, ou avait été souvent interrompue durant les persécutions païennes. En effet, bien que les chrétiens, depuis les apôtres, aient toujours observé le Dimanche pour leurs assemblées et les exercices communs de leur religion, il est vrai que plusieurs ont cru jusque-là pouvoir se conformer aux autres peuples pour le travail, le négoce et les occupations ordinaires de la vie, après s'être acquittés de leurs devoirs aux assemblées de l'Eglise. Ainsi, Constantin ne fit que confirmer l'usage de l'Eglise par son édit publié le 7^{me} de Mars de l'année 321, en imposant légalement ce que l'Eglise n'avait peut-être pas jugé à propos d'exiger rigoureusement aupara-

vant. Ce prince voulut que sa loi entrât en vigueur dans ses armées, et il obligea tous les soldats chrétiens d'observer le Dimanche. Il voulut même, par un second édit, que les soldats non-chrétiens se réunissent aussi le Dimanche dans les villes pour réciter, les mains étendues et les regards élevés vers le ciel, une prière adressée au Dieu suprême. Cette prière, composée par Constantin lui-même, ainsi que les deux lois militaires, nous ont été transmises par Eusèbe. La première de ces lois se trouve dans le Code Justinien (LIII, titre 12, lois) et la seconde dans le Code Théodosien LII, titre 8). Eusèbe a mentionné la première d'une manière générale dans sa *Vie de Constantin*, l. IV, ch. 8 : « Constantin, dit-il, fixa le jour du Seigneur et Sauveur, jour vraiment principal et réellement premier, comme jour convenable pour les prières. On eût dit que le bienheureux prince demandait à Dieu qu'il lui fût donné d'amener peu à peu tous les hommes à la piété ; aussi recommandait-il à tous les sujets de l'Empire romain de cesser tout travail les jours qui portent le nom du Sauveur, même aussi d'honorer pareillement le jour qui précède le Sabbat. Il agit ainsi, ce me semble, en souvenir de ce qu'a fait en ces jours notre commun Sauveur ¹⁾ » Consulter le récit de Sozomène, qui dit dans son Hist. Ecclés., I, ch. 8 :

¹⁾ Καὶ ἡμέραν δ'εύχων ἡγεῖσθαι κατάλληλον, τὴν κυρίαν ἀληθῶς καὶ πρώτην ὄντως Κυριακὴν τε καὶ σωτήριον διευτύου. — Σχολὴν ἄγειν ταῖς ἐπωνύμοις τοῦ Σωτῆρος ἡμέραις ἐνουθέτει. — Μνήμης ἕνεκά μοι δοκεῖν τῶν ἐν ταύταις τῷ κοινῷ Σωτῆρι πεπεράχθαι μνημονεύομενων.

« Il ordonna par une Loi, que le jour appelé Dimanche..... et la veille du Sabbat (*τὴν πρὸ τοῦ Σαββάτου*), il n'y aurait pour tous ni tribunaux, ni autres affaires et qu'ils serviraient Dieu en prières et en supplications ; or il vénéra le Dimanche comme étant le jour dans lequel le Christ est ressuscité des morts, et le Vendredi comme celui dans lequel il fut crucifié. »¹⁾ Dans la seconde Loi de Constantin pour le Dimanche, la même prescription est mentionnée. (Voir la Vie de Constantin IV, ch. 21 et ch. 23).

Vers la fin du règne de Constance, fils et successeur de ce Prince, le Concile de Laodicée renouvela l'ordre de chômer *σχολάζειν* le Dimanche²⁾. « Les chrétiens, dit le 29^e canon, ne doivent pas judaïser et chômer le jour du Sabbat, mais travailler même en ce jour ; ils doivent, au contraire, honorer le Dimanche plus que le Sabbat, et, s'ils le peuvent, chômer le Dimanche comme chrétiens. S'ils sont trouvés judaïsant, qu'ils soient anathèmes pour Christ. » (Voir aussi can. 18 et can. 28 Concile d'Arles III, et Const. Apostoliques II, 59, 62³⁾).

Le Dimanche était pour les chrétiens d'alors un jour de réjouissance religieuse, où les fidèles devaient s'associer à la glorification du Seigneur ; en conséquence, il leur était formellement défendu de jeûner

¹⁾ *Τῆς Κυριακῆς τὴν ἡμέραν καὶ Παρασκευῆς νομοθεσία τιμᾶν.*

²⁾ *Ὁὐ δεῖ Χριστιανοὺς ἰουδαΐζειν καὶ ἐν τῷ σαββάτῳ σχολάζειν, ἀλλὰ ἐργάζεσθαι αὐτοὺς ἐν τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ· τὴν δὲ Κυριακὴν προτιμῶντες, εἴγε δύναιτο σχολάζειν ὡς Χριστιανοί.*

³⁾ De plus, voir ce que Eusèbe rapporte sur cette question dans son Commentaire sur les Psaumes. (Migne, Patr. g., t. XXIII, p. 21).

et de s'agenouiller ce jour-là ; il leur était seulement permis de prier debout et de se réunir en assemblée. « Dans le jour du Seigneur, est-il dit dans *De Corona milit*, ch. III, nous regardons comme interdit de jeûner ou d'adorer à genoux et nous jouissons de la même immunité de Pâques à la Pentecôte. » Et dans un passage du *De Orat.*, c. 23, le même Père dit : « Quant à l'agenouillement, il y a quelque variété dans l'observation du Sabbat à cause d'un petit nombre de frères (*per pauculos quosdam*), qui le jour du Sabbat ne fléchissent pas le genou. Mais nous, selon l'enseignement que nous avons reçu, nous devons dans le seul jour de la Résurrection du Seigneur, non-seulement ne pas nous agenouiller, mais encore nous garder de toute attitude et de toute occupation anxieuses, différant même les affaires, pour ne pas donner place au Diable. Nous faisons de même dans la période de la Pentecôte, parce que nous la marquons de la même solennité d'allégresse..... mais lors des jeûnes et des stations, aucune prière ne doit être faite sans l'agenouillement, ni autre expression accoutumée d'humilité..... ».

Irénée parle de la même manière : « Si nous obtenons une plus grande miséricorde de Dieu en le priant à genoux plutôt que debout, pourquoi, les Dimanches et les jours entre Pâques et Pentecôte, ceux qui prient ne fléchissent-ils pas le genou ? Parce qu'il nous faut toujours nous souvenir et de notre chute dans les péchés et de la grâce de notre Christ, par laquelle nous nous relevons de la chute (*ἐκ τῆς πτώσεως ἀνέστημεν*) ... et le fait de ne pas

nous agenouiller le Dimanche, est un symbole de la Résurrection (τῆς ἀναστάσεως) par laquelle la grâce du Christ nous a affranchis du péché et de la mort... (Patrol. grecque de Migne, t. VI, p. 1203, 1243). De même s'exprime **Jérôme** *Adv. Luciferianos* : « Nam et multa alia, quae per traditionem in Ecclesiâ observantur, auctoritatem sibi scriptae legis usurpaverunt velut.... die dominico et per omnem Pentecosten (μεταξὺ Πάσχα καὶ Πεντηκοστῆς) nec de geniculis adorare et jejunium solvere ¹⁾ ».

4. Si le Dimanche comme jour anniversaire de la Résurrection du Seigneur était consacré à la joie des chrétiens, les deux jours, le Mercredi et le Vendredi, où il avait été livré et où il avait souffert, étaient au contraire consacrés au jeûne et à la pénitence (dies stationum). **Clément d'Alexandrie** dit du vrai gnostique qu'il « connaît les mystères des jours de jeûne du Mercredi et du Vendredi. » (Strom. VII, 75). **Origène** a dit de même : « Nous jeûnons solennellement le Mercredi et le Vendredi de chaque semaine. » **Socrate** (Hist. Ecclés. VI, ch. 21) rapporte que, depuis longtemps, ces jours étaient aussi des jours d'assemblée religieuse à Alexandrie : on y lisait et expliquait les Ecritures, mais sans y célébrer de sacrement. » Mais on ne les considérait pas partout de la même manière. En certains endroits, on célébrait la liturgie proprement appelée Eucharistie. Tel était l'usage dans l'Eglise d'Afrique au

¹⁾ Voir aussi Epiph. Hæres. LXX, 11. et Const. Apost. v. 20, can. 18 du Conc. de Gangre et de Nicée).

temps de **Tertullien**, qui dit expressément qu'on célébrait en même temps les sacrements (De oratione, 14) ; ainsi que dans l'Eglise de Jérusalem vers la fin du quatrième siècle. **Epiphane**, qui vivait au même siècle, dit en parlant de la célébration des jours de jeûne (Haeres. ch. 76, 5) : « Qui ne reconnaît dans toutes les régions de la terre habitée, que dans l'Eglise, le jeûne est ordonné le Mercredi et le Vendredi ? » En fait, ces deux jours de jeûne ont toujours été gardés, parce que l'un est l'anniversaire de la trahison de Judas ou de la séance du Sanhédrin dans laquelle fut décidée l'arrestation du Seigneur ; et l'autre rappelle la crucifixion : τὴν μὲν Τετράδα, dit **Pierre d'Alexandrie** (IV, p. 45) διὰ τὸ γενόμενον συμβούλιον ὑπὸ τῶν Ἰουδαίων ἐπὶ τῇ τοῦ Κυρίου προδοσίᾳ, τὴν δὲ Παρασκευὴν διὰ τὸ πεπονθέναι.... ». Dans les Constitutions Apostoliques V, ch. 15 ; VII, ch. 23, et can. Apost. 61, nous lisons : « Τετράδα καὶ Παρασκευὴν προσέταξεν ἡμῖν νηστεύειν καὶ προσεύχεσθαι... ». — « Vos vero aut quinque diebus jejunate, aut quarta feria et parascève ; quoniam quarto quidem hebdomadis die, judicium Dominum condemnans prodiit..... Parascève autem, quia eo die Dominus mortem crucis passus est, sub Pontio Pilato..... » (St-Augustin ad Casal. Ep. 86). La célébration de ces deux jours était donc intimement liée à celle du Dimanche, et puisque nous avons vu que le Dimanche était célébré à l'époque des Apôtres, nous pouvons conclure que ces deux jours de jeûne venaient des Apôtres.

Comme la Synagogue, à part le jour du Sabbat, avait aussi certains jours de fête, de même l'Eglise chrétienne lorsqu'elle eut obtenu la liberté reli-

gieuse, institua non seulement le Dimanche, mais beaucoup d'autres fêtes pour rappeler solennellement aux fidèles les principaux mystères de leur religion, les circonstances les plus importantes de la vie de Jésus-Christ, et les preuves permanentes de la Providence dirigeant son Eglise sur la terre. Il est évident que l'Eglise chrétienne avait conservé les fêtes de Pâques et de Pentecôte, mais avec un caractère différent. Elles perdirent leur signification juive et revêtirent un sens chrétien. La fête de Pâques était primitivement consacrée au souvenir de la Passion du Seigneur, et, depuis le IV^e siècle, de sa Résurrection ; la Fête de la Pentecôte nous rappelle le souvenir de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, et de la fondation de l'Eglise. La fête de l'Ascension, qu'on commença à solenniser plus tard comme nous l'apprenons du Concile d'Elvire (can. 43, Clément d'Alexandrie Strom. et Orig. cont. Cels. VIII, 21-23), nous fait penser à son Ascension dans le ciel. Ces trois fêtes sont les seules que nous pouvons indiquer comme anciennes et démontrées par les témoignages du Nouveau-Testament et des Pères de l'Eglise. Ces fêtes s'appellent *Fêtes mobiles* *Κινηταί ἑορταί*, c'est-à-dire fêtes qui sont attachées à un certain jour de la Semaine, mais qui ne sont pas célébrées chaque année aux mêmes dates du mois ; par exemple, Pâques, dont la date peut varier de près d'un mois. On ne peut pas dire expressément d'où est venue cette dénomination et à quelle époque, mais il est probable que les fêtes commémorées eurent cette dénomination depuis Constantin-le-Grand,

soit pour des raisons chronologiques, soit pour leur célébration. *Les Fêtes immobiles* ou annuelles sont celles qui, chaque année, tombent à la même date du mois et sont célébrées ce jour-là, comme la fête de l'*Epiphanie*, qui a toujours lieu le 6 Janvier, et celle de la *Nativité*, le 25 Décembre.

Quant à leur objet, elles se divisent en trois catégories, quoique toutes se rapportent finalement à l'honneur et au culte de Dieu : *Les Fêtes du Seigneur*, instituées en l'honneur de Jésus-Christ ; *les Fêtes de la Sainte Vierge*, instituées en l'honneur de la Vierge, et enfin *les Fêtes des Saints*, instituées en l'honneur des Anges et des Saints qui ont sacrifié leur vie à leur foi. Nous passerons sous silence toutes ces fêtes et nous examinerons seulement les principales Fêtes de l'Eglise, et tout d'abord la Fête de Pâques.

CHAPITRE TROISIÈME

La Fête de Pâques.

1. La Fête de Pâques est la plus ancienne et la plus solennelle de toutes les fêtes chrétiennes. Elle fut sans doute empruntée au Judaïsme, au sein duquel elle fut instituée par Dieu lui-même pour rappeler à son peuple l'insigne délivrance de l'esclavage d'Egypte, lorsque l'ange exterminateur tua les enfants premiers-nés des ennemis, et épargna les maisons marquées du sang de l'agneau pascal¹⁾, qui n'était que le symbole de Jésus-Christ. Ainsi, pour l'Eglise chrétienne, elle n'est qu'une fête commémorative de la délivrance spirituelle de l'humanité par le vrai agneau pascal Jésus-Christ. Jean-Baptiste l'appelle déjà l'agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde (Jean I, 29²⁾, et Saint-Paul

¹⁾ « Pendant 7 jours vous mangerez des pains sans levain... Le premier mois, le 14^e jour du mois, au soir, vous mangerez des pains sans levain jusqu'au soir du 21^{me} jour... Le dixième jour de ce mois on prendra un agneau pour chaque famille... vous le garderez jusqu'au 14^{me} jour de ce mois... Quand vous le mangerez vous aurez vos reins ceints... C'est la Pâque de l'Eternel. » (Exod. XII, 1-20).

²⁾ Ἰδε ὁ ἀμνὸς τοῦ Θεοῦ, ὁ αἴρων τὴν ἁμαρτίαν τοῦ κόσμου....

ajoute que Jésus-Christ est notre vraie Pâque, c'est-à-dire l'agneau pascal qui a été immolé pour nous. Les plus anciens Pères de l'Eglise partent tous de la supposition que notre Seigneur était le véritable agneau pascal, et qu'il avait parfaitement accompli les rites typiques du sacrifice de la Pâque ; sous ce rapport déjà le mot *πάσχα* leur rappelle ceux de *πάσχειν* et de *passio* : « *Mysterium, dit Justin, agitur, agni quem Pacha immolare praecepit Deus, figura erat Christus cujus sanguine profidei in eum suae ratione, domos suas inungunt, qui credunt in eum, id est seipsos, . . atque hic agnus quem totum assari praecipitur, supplicii crucis, per quam Christus erat passurus, symbolum erat agnus enim qui assatur ad similitudinem figurae crucis dispositus assatur....* » (Justin. Dial. ch. 10). Cette remarquable signification se trouve pareillement dans Irénée IV, 10¹) et Tertull. (Jud. ch. 8, 10²).

¹) Irénée IV, 10 : « Et non est numerum dicere in quibus a Moyse ostenditur Filius Dei, cujus et diem passionis non ignoravit; sed figurative prænuntiavit eum pascha nominans; et in eadem ipsa quæ antè tantum temporis a Moyse prædicata est, passus est Dominus adimplens pascha. Non solum autem diem descripsit sed et locum et extremitatem temporum et signum occasus solis dicens : Non poteris immolare pascha in nullâ aliâ civitatum tuarum, quas Dominus Deus dat tibi, nisi in eo loco, quem delegerit Dominus Deus tuus invocari nomen suum ibi; immolabis pascha vespere ad occasum solis... »

²) Tertullien adv. Jud. ch. 8, 10 : « Quæ passio... perfecta est sub Tiberio Cesare, consulibus Rubellio Gemino et Fufio Gemino, mense Martio, temporibus paschæ, die VIII Calendarium Aprilium die prima azymorum, quo agnum occiderunt ad vesperam, sicuti a Moyse fuerat præceptum... »

Les Pères Apostoliques affirment que Notre Seigneur Jésus-Christ est mort nécessairement le 14 Nisan au moment où on immolait l'agneau pascal. C'est donc le souvenir de la mort de Jésus que les chrétiens du second et du troisième siècle célébraient le Vendredi, qui tombait sur le 14 Nisan, ou qui venait immédiatement après. Cette Pâque consacrée primitivement à l'anniversaire de la mort de Jésus était une fête de deuil et de jeûne et s'appelait *πάσχα σταρώσιμον* *Pâque de la Passion*. Elle était suivie immédiatement d'une autre Pâque *πάσχα ἀναστάσιμον* *Pâque de la Résurrection*, célébrant la Résurrection, l'Ascension de Jésus et la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. C'était une fête joyeuse qui durait cinquante jours et qu'on appelait Pentecôte dans son ensemble. **Tertullien** considère comme temps propres au baptême la Pâque « cum et passio Domini, in quâ tinguimur, adimpleta est, » et la Pentecôte, où les chrétiens célébraient la Résurrection de Christ, le don de la grâce du Saint-Esprit et l'annonce par les anges du retour du Seigneur (de bapt. 19).

Origène dit de même : « Que si quelqu'un nous objecte les jours de nos Dimanches ou de nos préparations *παρασκευαί*, ou de la Pâque ou de la Pentecôte, il faut lui répondre que l'homme parfait, étant toujours dans les paroles, les œuvres et les pensées du Verbe de Dieu, le Seigneur célèbre continuellement des Dimanches (*ἀεὶ ἅγαι Κυριακὰς ἡμέρας*).... Celui qui peut dire : « En vérité, nous sommes ressuscités avec Christ et Dieu nous a fait asseoir avec lui dans les lieux célestes, est toujours dans les jours de la

Pentecôte » (contre Cels. VIII, 22). Cette période commençant aussitôt après la Pâque funèbre, évoquait l'idée de la Résurrection.

Cette idée prévalut et déterminâ le dédoublement de la Pentecôte dont la fin et le nom furent affectés au souvenir de l'effusion du Saint-Esprit, et dont le commencement, sous le nom spécial de Pâque, fut voué au souvenir de la Résurrection. Dès lors cette dernière fête, changeant de caractère et d'objet, dut aussi changer de jour, le Vendredi restant réservé au souvenir de la mort. En effet, par l'Evangile, nous apprenons que Jésus ressuscita le premier jour de la Semaine juive, lequel correspond, comme nous avons vu ailleurs, au Dimanche des chrétiens. Il faut donc conclure qu'il fut établi que la fête aurait toujours lieu un Dimanche et que ce Dimanche serait celui qui suit immédiatement le 14^e jour de la Lune de Mars.

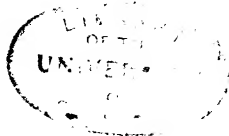
Mais cet usage n'était pourtant pas général. Les chrétiens d'origine juive, principalement dans les Eglises d'Asie-Mineure, il est vrai, continuèrent à célébrer la Pâque le même jour que les Juifs, c'est-à-dire le jour après la nouvelle Lune de Mars, et ils s'appuyaient sur ce fait que Jésus lui-même l'avait célébrée ce jour-là, mais il n'en était pas de même pour les chrétiens d'origine païenne. Ce fait a produit une controverse entre les Eglises d'Asie-Mineure et les Eglises d'Occident; mais avant d'entrer dans les détails de ces conflits, il faut nous occuper de la date exacte du jour de la mort du Seigneur, sa situation précise dans l'année juive, sa

place dans le mois de Nisan et son rapport avec le commencement de la fête de Pâques, parce que nous savons d'ailleurs que Jésus est mort un Vendredi, la veille d'un Sabbat.

2. — Il est parfaitement certain, d'après les trois premiers Evangiles et surtout d'après le quatrième, selon Saint-Jean, que le dernier repas de Jésus avec ses disciples n'eut pas lieu au moment où les Juifs mangeaient *l'agneau pascal*, mais le soir précédent ; que le Jeudi soir où il prit ce repas était le commencement du 14 Nisan ; que Jésus expira avant la fin du 14, au moment où l'on immolait dans le Temple l'agneau pascal et que le 15 coïncidait avec le Sabbat (Jean VIII, 1-29, XVIII, 28 XIX, 14).

Saint-Jean dit dans le chapitre XIII, 1-4 : « Or avant la fête de Pâques, Jésus, sachant que son heure était venue pour passer de ce monde à son Père..... ». Ces mots « avant la fête de Pâques » nous paraissent se rapporter très naturellement à tout le chapitre et ce repas semble bien avoir été le dernier que prit Jésus la veille de sa mort. D'après tout ce qui suit dans ce chapitre et les suivants, il ne peut être question que de la veille du jour où l'agneau devait être immolé. « Ils conduisent donc Jésus, dit-il ailleurs (XVIII, 28), de la maison de Caïphe au prétoire ; or c'était le matin et eux-mêmes n'entrèrent pas dans le prétoire, afin de ne pas se souiller et de ne pouvoir manger la Pâque ». Et (XIX, 13 14) : « or, c'était la préparation de la Pâque ; c'était environ la sixième heure ».

Ces deux passages montrent que le 14 Nisan, on



préparait la célébration du repas pascal en immolant l'agneau.¹⁾ De même (XIX, 31), « afin que les corps ne demeurassent pas sur la croix pendant le Sabbat (car c'était un grand jour que ce Sabbat), les Juifs demandèrent à Pilate qu'on leur rompt les jambes et qu'on les enlevât » ; et (XIX, 41-42) : « or il y avait dans l'endroit où il avait été crucifié, un jardin..... ce fut donc là, à cause de la préparation des Juifs à la Pâque, qu'ils déposèrent Jésus ». Ce passage montre avec évidence que ce jour n'avait point la solennité d'un Sabbat, puisqu'on croyait pouvoir faire ce jour-là ce qu'on ne se serait pas permis un jour de Sabbat²⁾.

Les témoignages des trois premiers évangélistes nous semblent confirmer le témoignage de l'évangile de Saint-Jean, au moins dans l'ensemble de leur récit et dans plusieurs des nouveaux détails qui leur appartiennent exclusivement. Ils enseignent aussi que Jésus est mort le 14^e jour de Nisan et

¹⁾ Voir Godet. Comment. des Évangiles II, 605.

²⁾ Dans l'étude de cette question, un passage des Actes mérite une attention toute particulière, c'est XXII, 2-4 :

« Hérode, y est-il dit, fit périr Jacques, le frère de Jean, »
» par l'épée, et, voyant que cela plaisait aux Juifs, il fit en »
» outre arrêter Pierre. Or, c'était les jours des pains sans »
» levain. L'ayant aussi fait saisir, il le jeta en prison, en »
» chargeant de le garder quatre escouades de quatre soldats, »
» avec l'intention de le faire comparaître après la fête de »
» Pâques devant le peuple. »

Si, d'après ce passage, Hérode n'avait pas craint de faire arrêter Pierre pendant les jours des pains sans levain ou de la fête de Pâques, il n'en attendait pas moins que ces jours fussent écoulés pour ordonner le supplice.

non le 15^e. Dans les évangiles Marc XV, 21 et Luc XXIII, 26, il est dit que le Cyrénéen Simon revenait des champs, ἀπὸ ἀγροῦ, c'est-à-dire venait de travailler à la campagne, lorsque ceux qui conduisaient Jésus au supplice le chargèrent de la croix sous le poids de laquelle fléchissait le Seigneur. De même, d'après Marc XV, 46, Joseph d'Arimathée acheta le drap dans lequel il enveloppa le corps du Seigneur, immédiatement après avoir reçu de Pilate la permission qu'il avait sollicitée. De même, les saintes femmes (Luc XXIII, 56)..... retournèrent à Jérusalem et y achetèrent des aromates et des parfums, puis, pendant le Sabbat, elles demeurèrent au repos selon la loi.

Le jour de la mort du Seigneur est encore désigné dans les passages Marc XV, 42 ; Luc XXIII, 54 ; Matthieu XXVII, 62, comme l'avant Sabbat ou plus simplement encore, comme le jour de la préparation du Sabbat. Il semble donc ressortir de tout ce que nous venons de citer, que le Vendredi, jour de la mort de Jésus, était un 14 Nisan, que par conséquent Jésus est mort au moment où l'on immolait l'agneau Pascal.¹⁾

3. — Outre le témoignage de l'Evangile, nous avons le témoignage de l'Eglise du deuxième siècle qui nous porte à admettre que Jésus est mort le 14 Nisan et non le 15. Nous ne disons rien du premier siècle, car on ne cite aucun passage des Pères

¹⁾ Voir Comm. Godet II, 634 ; Matth. XXVI, 18 ; Luc XXII, 15, 16 ; Marc XIV, 12-18 ; XV, 42 ; Jean XIX, 33-36 ; 1 Corinth. V, 7 ; Jean I, 29-38 ; 1 Pierre I, 19 20 ; Apoc. V, 6, etc.

apostoliques qui puisse être allégué dans un sens ou dans l'autre. Il en est tout autrement du second siècle, où s'élevèrent ce qu'on appelle les « controverses pascales », qui ont été longtemps mal comprises et qui semblent finir après le concile de Nicée.

Avant d'entrer dans l'explication de ces « controverses pascales », nous ferons trois citations qui établissent clairement quelle était l'opinion dominante des Eglises du deuxième siècle sur la date du jour de la mort du Christ. La première est d'**Apollinaire**, évêque d'Hiérapolis, voisin des temps apostoliques : « C'est le 14 qu'eut lieu la vraie Pâque du Seigneur, le grand sacrifice offert par le Fils de Dieu, qui a été lié à la place de l'agneau et qui a lié l'homme fort qui a été jugé et qui est le juge des vivants et des morts, qui a été livré entre les mains des pécheurs afin d'être crucifié..... qui a été enseveli au jour de la Pâque...¹⁾ »

La seconde est de **Clément d'Alexandrie** : « Jésus avait enseigné à ses disciples ce mystère le 13, jour auquel ils lui dirent : où veux-tu que nous te préparions la Pâque ? (Mathieu XXVI, 17) ... mais il est mort le jour suivant, notre Seigneur ayant été sacrifié par les Juifs comme étant lui-même la Pâque... En conséquence, c'est le 14 qu'il a aussi souffert et c'est pourquoi lorsque les sacrificateurs et les scribes l'amènèrent à Pilate, ils

¹⁾ Ἡ ἰδὲ ! τὸ ἀληθινὸν τοῦ Κυρίου πάσχα, ἡ θυσία ἡ μεγάλη, ὃ ἀντὶ τοῦ ἀμνοῦ παῖς θεοῦ,..... καὶ ὁ ταρεῖς ἐν τῇ ἡμέρᾳ τοῦ πάσχα, ἐπιθέντος τῷ μνήματι τοῦ λίθου.

n'entrèrent pas dans le prétoire, afin de pouvoir manger la Pâque le soir. Toutes les Ecritures concordent avec cette détermination précise des jours et les Evangiles s'y harmonisent. La Résurrection elle-même en rend témoignage : « Et en effet, il est ressuscité le troisième jour, le premier des semaines de la moisson et celui dans lequel on devait, selon la Loi, offrir la gerbe au sacrificateur ¹⁾ »).

La troisième citation est d'**Hippolyte**, « qui avait été évêque du Port, près de Rome ». Après avoir fait parler ainsi son adversaire, « Christ a célébré la Pâque au jour (fixé) et il est mort ; aussi me faut-il agir comme a agi le Seigneur », **Hippolyte** répond en disant : « Il se trompe celui qui ne reconnaît pas que, lorsque Christ est mort, il n'avait pas mangé la Pâque selon la Loi ; car le Christ était la Pâque qui fut proclamée d'avance et qui fut accomplie au jour fixé ²⁾. Et enfin **Justin Martyr** dit : « Car Christ, qui a été sacrifié, était la véritable Pâque..... il est écrit que vous l'avez saisi dans

¹⁾ Ἀλλὰ καὶ Κλήμης ὁ δισιώτατος τῆς Ἀλεξανδρέων ἐκκλησίας γεγονώς ἱερεὺς, ἀνὴρ ἀρχαιότατος καὶ οὐ μακρὰν τῶν ἀποστολικῶν γενόμενος χρόνων, ἐν τῷ περὶ τοῦ πάσχα λόγῳ τὰ παραπλήσια διδάσκει, γράφων οὕτως· τοῖς μὲν οὖν παρεληλυθόσιν ἔτεσιν τὸ θυόμενον πρὸς Ἰουδαίων ἡσθιεν ἑορτάζων ὁ Κύριος πάσχα· ἐπεὶ δὲ ἐκηρυξεν αὐτὸς ὢν τὸ πάσχα, ὁ ἀμνὸς τοῦ θεοῦ, ὡς πρόβατον ἐπὶ σφαγὴν ἀγόμενος, αὐτίκα ἐδίδαξε μὲν τοὺς μαθητὰς τοῦ τόπου τὸ μυστήριον τῇ ἰγ', ἐν ᾗ καὶ πυνθάνονται αὐτοῦ· Ποῦ θέλεις ἐτοιμάσωμέν σοι τὸ πάσχα φαγεῖν ;..... πέπονηεν δὲ τῇ ἐπιοίσῃ ὁ Σωτὴρ ἡμῶν, αὐτὸς ὢν τὸ πάσχα, καλλιερθεὶς ὑπὸ Ἰουδαίων. Chron. pasc., p. 14 et 15.

²⁾ Ὅρῳ μὲν οὖν ὅτι φιλονεικίας τὸ ἔργον. Λέγει γὰρ οὕτως· ἐποίησε τὸ πάσχα ὁ Χριστὸς τότε τῇ ἡμέρᾳ καὶ ἔπαθεν, διό καμὲ δεῖ, ὅν τρόπον ὁ Κύριος ἐποίησεν, οὕτω ποιεῖν. Πεπλάνηται δὲ μὴ γινώσκων, ὅτι ὡ καὶ ὡς ἔπασχεν ὁ Χριστὸς οὐκ ἔφαγεν τὸ κατὰ νόμον πάσχα. Οὗτος γὰρ ἦν τὸ πάσχα τὸ προκεκηρυγμένον καὶ τὸ τελειούμενον τῇ ὁρισμένῃ ἡμέρᾳ... Chron. pasc., p. 12.

un jour de Pâques et que vous l'avez crucifié pareillement dans la Pâque. » Ce passage paraît avoir un sens contestable, mais nous pouvons l'interpréter dans les deux indications chronologiques d'un seul et même jour, le 14, qui, commençant avec le coucher du soleil, a renfermé à la fois l'arrestation du Seigneur et sa crucifixion.

Après avoir indiqué par les témoignages de l'Evangile et des Pères de l'Eglise que Notre-Seigneur Jésus-Christ ne mangea pas la Pâque des Juifs et qu'il est mort le 14 de Nisan, jour de la préparation (Vendredi), nous allons maintenant ajouter quelques mots au sujet des controverses pascales qui ont été soulevées entre les différentes Eglises.

4. — Nous avons dit que, selon une antique tradition, les Eglises de toute l'Asie pensaient qu'il fallait célébrer la fête de la Pâque du Sauveur le 14 du Mois de Nisan, le jour où il était ordonné aux Juifs d'immoler l'agneau pascal et où le Seigneur fut crucifié. Mais telle n'était pas la coutume de toutes les autres Eglises qui, par tradition Apostolique, ne terminent les jeûnes que le jour de la Résurrection du Seigneur.

Tandis que la majorité des Eglises ordonnait des fêtes annuelles en tenant rigoureusement compte des jours hebdomadaires de la mort et de la Résurrection du Seigneur, c'est-à-dire du Vendredi et du Dimanche, les chrétiens d'Ephèse consacraient strictement pour la célébration de la mort du Seigneur le 14 Nisan. La fête pascale, dans ces Eglises, portait exclusivement l'empreinte d'un deuil poignant, celle

d'Ephèse avait un caractère mixte : le deuil en souvenir de la Passion devenant subitement la joie de la victoire. La majorité des Eglises ne pouvait admettre qu'on unît l'Eucharistie, attribut essentiel du Dimanche, avec la Pâque, c'est-à-dire la fête de la Passion, et en conséquence elle ajournait la communion au premier Dimanche de l'ancienne Pentecôte. Les chrétiens d'Ephèse, au contraire, communiaient le jour même qui rappelait la mort du Seigneur et ils éprouvaient ainsi les deux grandes émotions qui se partageaient leur fête. Ce fait a produit une controverse entre les Eglises d'Asie et les Eglises d'Occident ¹⁾.

C'est en 160 que l'on a commencé à discuter ce point, lors du voyage de Polycarpe, évêque de Smyrne, à Rome, et de son entrevue avec le Pape Anicet. Anicet alléguait en faveur de son opinion l'usage constant de son Eglise ; Polycarpe déclara de son côté avoir célébré la Pâque avec l'Apôtre Jean le même jour que les Juifs. Les deux évêques décidèrent de suivre la coutume de leurs Eglises respectives et comme gage de leur union, Anicet pria Polycarpe de célébrer la Cène dans son Eglise. « Les Presbytres, dit Irénée, dans sa belle lettre à Victor ²⁾, conservée par Eusèbe, qui, avant Soter, ont présidé l'Eglise à la tête

¹⁾ Voir en particulier l'article de Streitz dans la *Real-Encykl.* ¹ XI, p. 156 ; *Real-Encykl.* ² p. 276.

²⁾ Victor, d'après Eusèbe, devint évêque de Rome dans la 10^e année de l'empereur Commode. (*Hist. ecclés.* V, c. 21-23, 23-25), tandis que Démétrius devenait évêque d'Alexandrie, que Serapion était encore évêque d'Antioche ; Théophile de Césarée en Palestine ; Narcisse, de Jérusalem ; Banchylle, de Corinthe ; Polycrate, d'Ephèse, etc.

de laquelle tu es maintenant, nous voulons parler d'Anicet, de Pie, d'Hygin, de Télesphore et de Sixte ; eux non plus n'ont pas observé (le 14 Nisan) et ils ne permirent pas de l'observer à ceux qui étaient avec eux. Néanmoins ils étaient en paix avec les Evêques des Eglises qui l'observaient..... et aucun ne fut condamné à cause de cette forme. Les Presbytres qui t'ont précédé allaient même jusqu'à envoyer l'Eucharistie à des Presbytres d'autres Eglises, où l'on pratiquait l'observance. Et quand le bienheureux Polycarpe vint à Rome au temps d'Anicet et qu'ils eurent à régler ensemble d'autres petites difficultés, ils furent bientôt d'accord sur cette question. Anicet ne pouvait, en effet, persuader à Polycarpe de ne plus observer ce qu'il avait toujours observé avec Jean le disciple du Seigneur, et avec d'autres apôtres qu'il avait fréquentés (*οἷς συνεδιέτριψεν*), et St Polycarpe ne pouvait non plus persuader à Anicet d'observer (le 14 Nisan), quand Anicet disait qu'il devait conserver la coutume des Presbytres ses prédécesseurs. Les choses étant ainsi, ils ne s'entendirent pas moins (*ἐκoinώνησαν ἑαυτοῖς*) : et dans l'Eglise Anicet céda l'Eucharistie à Polycarpe, évidemment par déférence (*παρεχώρησε τὴν εὐχαριστίαν, κατ' ἐντροπήν δηλαδὴ*) et ils se séparèrent en paix l'un et l'autre, étant en paix avec l'Eglise entière, tant avec ceux qui observaient (le 14 Nisan) qu'avec ceux qui n'observaient pas ». Dans cette lettre nous voyons qu'*Irénée* caractérise brièvement les opinions des deux Eglises en disant que les uns observaient et que les autres n'observaient pas ¹⁾, le régime sous-entendu étant évi-

¹⁾ *Οἱ τηροῦντες καὶ οἱ μὴ τηροῦντες.* (Eus. Hist. eccl., v. 24).

demment le jour, ou comme l'exprime encore Polycarpe dans son Epître, le quatorzième jour de la lune de la Pâque selon l'Evangile, c'est-à-dire le 14 Nisan. « Nous donc, écrivait Polycrate, évêque d'Ephèse, dans sa remarquable lettre qu'il adressait à Victor, nous célébrons le vrai jour ¹⁾ n'y ajoutant, ni n'en retranchant..... tous ceux-là ont célébré le jour au quatorzième jour de la lune de la Pâque selon l'Evangile, ne s'en écartant d'aucune manière, mais suivant la règle de la foi. Et moi aussi, le plus petit d'eux tous, Polycrate, suivant la tradition de mes parents, à plusieurs desquels j'ai succédé. Car sept d'entre eux ont été évêques avant moi, huitième. Et toujours mes parents ont célébré le jour, lorsque le peuple éloignait le levain. Moi donc, mes frères, ayant soixante ans dans le Seigneur et ayant eu des rapports avec les frères du monde entier et ayant lu toute la Sainte Ecriture, je ne suis point effrayé par ceux qui nous menacent, car ceux qui sont plus grands que moi ont dit qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ». (Eusèbe, Hist. Ecclés. V. 24). L'Eglise de Rome, de son côté, appuyée par toutes les autres Eglises de la Chrétienté, se fondait également sur une tradition Apostolique, sur la célébration hebdomadaire du Dimanche en souvenir de la Résurrection du Seigneur ; elle prétendait que puisque la Résurrection de Christ devait toujours être célébrée un Dimanche, la célébration de sa mort devait toujours

¹⁾ Ἀρραδιοῦργητον ἄγομεν τὴν ἡμέραν. Ἐτήρησαν τὴν ἡμέραν τῆς τεσσαρεσκαίδεκάτης τοῦ πάσχα κατὰ τὸ εὐαγγέλιον..... ἀλλὰ κατὰ τὸν κανόνα τῆς πίστεως ἀκολουθοῦντες.

avoir lieu un Vendredi, quel que fût d'ailleurs son rapport avec le 14 Nisan. Elle prétendait encore qu'il ne fallait pas terminer le jeûne avant le Dimanche ¹⁾. Les deux partis étaient du reste d'accord que Jésus était bien mort un 14 Nisan et cela ressortit avec éclat lors de la seconde controverse qui s'éleva au milieu même de la première, mais qui était d'une tout autre nature : il ne s'agissait plus, en effet, d'une simple divergence rituelle, et le conflit n'était plus entre d'importantes fractions de la chrétienté.

Cette seconde controverse s'éleva vers 170, au sein même de l'Asie Mineure, à Laodicée, et elle y occasionna la publication de deux écrits : l'un de *Méliton*, évêque de Sardes, et l'autre d'*Apollinaire*, évêque d'Hierapolis. De Laodicée, elle ne tarda pas à avoir un contre-coup à Rome, et à Alexandrie, comme le prouvent les écrits de Clément d'Alexandrie et d'Hippolyte, dont il nous est resté quelques fragments ²⁾. Un passage d'Apollinaire, conservé dans la *Chronique pascalle*, nous apprend en ces termes quelle était l'opinion qui fut alors combattue par ces illustres Docteurs. Et voici ce qu'il dit : « Mais il y en a cependant qui, par ignorance, cherchent querelle sur ces choses, tout en méritant d'être pardonnés ; car l'ignorance n'appelle pas la condamnation, mais l'instruction. Ils disent que le Seigneur a mangé

¹⁾ οὐκ ἔθους ὄντος τοῦτον ἐπιτελεῖν τὸν τρόπον ταῖς ἀνὰ τὴν λοιπὴν ἅπασαν οἰκουμένην ἐκκλησίαις, ἐξ ἀποστολικῆς παραδόσεως τὸ καὶ εἰς δεῦρο κρατῆσαν ἔθος ὀυλαττούσαις ὡς μὴδ' ἐτέρᾳ προσήκειν παρὰ τὴν τῆς ἀναστάσεως τοῦ Σωτῆρος ἡμῶν ἡμέραν τὰς νηστείας ἐπιλέεσθαι. (Eusèb. Hist. Ecclés. V, 23).

²⁾ Eusèb. Hist. Ecclés. IV, 26.

l'agneau avec ses disciples le 14, mais qu'il a souffert lui-même au grand jour des azymes; et ils prétendent que tel est aussi l'enseignement de Matthieu, ce qui montre que leur sentiment est contraire à la Loi et que, selon eux, les Evangiles semblent en désaccord. » (*Chron. pascale*, 13 et 14.) Dans un autre passage, il est parlé d'un nommé Blastus, qui paraît avoir enseigné à Rome l'opinion combattue par Apollinaire, et que mentionne Eusèbe (*Hist. Ecclés.*, V, 15, 20); il judaïsait et prétendait entre autres qu'on devait célébrer la Pâque le 14 Nisan d'après la Loi de Moïse. Les opinions de ces nouveaux opposants étaient donc empreintes d'un caractère judaïsant prononcé.

Aussi, comme on a donné parfois le nom de *Quartodécimans* à tous ceux qui ne partageaient pas la manière de voir de l'Eglise de Rome sur cette question, soit qu'ils soutinssent simplement le point de vue des Eglises de l'Asie Mineure, soit qu'ils professassent l'opinion combattue par Apollinaire, il importe extrêmement de diviser les *Quartodécimans* en orthodoxes et en judaïsants. Les uns et les autres parlaient à la vérité beaucoup du 14 Nisan, mais ils le faisaient dans des sens très différents, même contradictoires : pour les uns c'était le jour que Jésus était mort, et pour les autres le jour où Jésus avait mangé la Pâque avec ses disciples, la veille de son supplice. Le Concile d'Arles, en 314, tâcha d'établir l'uniformité à cet égard par un règlement qui ne fut point respecté par les Eglises d'Orient. Il ne fallait rien moins, pour y réussir, que la voix d'un Empereur

et le décret d'un Concile œcuménique. Constantin, instruit de cette divergence entre les sujets de son empire, sur le jour de la plus grande fête de la chrétienté, fut profondément surpris ; ce fut pour lui un sujet de scandale d'apprendre que le même jour joyeusement solennisé par quelques-uns, comme celui de la Résurrection du Christ, pût être pour d'autres un jour de jeûne. Il tâcha donc d'amener les diverses Eglises à s'accorder sur ce point. A cet effet, Constantin convoqua en 325 le concile de Nicée pour terminer cette différence entre les Eglises. « Nous vous annonçons, dit-il, l'agréable nouvelle du consentement unanime de tous les Pères, relativement à la célébration de la très sainte fête de Pâque ; c'est aussi à vos prières qu'il faut rapporter une si heureuse issue : en sorte que tous vos frères d'Orient qui avaient auparavant coutume d'imiter les Juifs, seront dorénavant d'accord avec les Romains, avec vous et nous tous qui avons suivi l'ancien usage, pour célébrer la très sainte solennité de Pâques... »¹⁾ La majorité se prononça en faveur de l'usage de Rome ; elle jugea que le repas de la Pâque juive avait perdu son ancienne importance ; que l'essentiel pour la chrétienté était de commémorer les souffrances et la Résurrection du Seigneur ; que celle-ci ne pouvait être fêtée un autre jour qu'un Dimanche et qu'enfin il fallait par cette différence « rompre solennellement avec un peuple parricide et maudit ». Maintes Eglises d'Orient n'en continuèrent pas moins de suivre leur ancienne coutume, comme le prouvent les décisions des Conciles suivants :

¹⁾ Hist. du Conc. de Nicée, liv. II, c. 23.

Le Concile d'Antioche, en 341, fut le premier qui déclara exclus de l'Eglise ceux qui oseraient violer le décret du Saint Concile touchant le jour de la Pâque; et le Concile de Laodicée, en 364, les mit au nombre des hérétiques sous le nom de *Quartodécimans*, qui leur fut alors appliqué pour la première fois. Une petite secte de *Quartodécimans* demeura répandue dans quelques villes d'Orient et surtout à Antioche; elle fut frappée de plusieurs édits civils très rigoureux. Parmi ceux qui restèrent fidèles à l'usage juif, il faut encore compter les Audiens, qui, séparés de l'Eglise en 340, conservèrent les usages anciens de l'Orient relativement à cette fête. Au reste, toute cause de dissentiments n'était pas encore éteinte dans l'Eglise. Le Concile de Nicée, en fixant à toute la chrétienté un même jour pour la célébration de la Pâque, c'est-à-dire le troisième Dimanche après la nouvelle Lune, ou le Dimanche après la pleine Lune de l'équinoxe du Printemps, n'avait rien déterminé sur la manière de reconnaître ce jour.

L'Eglise d'Alexandrie, placée au siège des sciences astronomiques et mathématiques, calculait chaque année le jour de la pleine Lune de Mars, communiquait par une circulaire ses résultats aux autres Eglises, dont la plupart, surtout en Orient, admettaient avec confiance ses calculs. Mais l'Eglise de Rome refusa de les admettre, et les siens étant fort imparfaits, il en résulta de nouveau, dans l'époque de la célébration de la fête des différences assez notables pour qu'en 387 elle tombât pour les Romains, le 21 Mars, et, pour les Alexandrins, le 25 Avril. De

là de nouveaux différends qui ne cessèrent qu'au VI^e siècle, lorsque **Denys-le-Petit**, voyant le *Cycle pascal* de **Saint Cyrille** près de finir, en dressa, en 525, un nouveau pour lui faire suite, et fit adopter en Occident le cycle de 25 ans, usité chez les Alexandrins. Cette manière de calculer la Pâque fut adoptée pour la première fois à Rome, en 527; elle le fut un peu plus tard dans le reste de l'Occident, sauf en Gaule et en Bretagne, où jusque dans le huitième siècle on suivit le *Canon pascal* de Victorius d'Aquitaine, dressé l'an 457. Etant inutile d'entrer dans plus de détails sur cette question, nous nous transportons à celle de la préparation de la fête de Pâques.

5. **Carême.** — La fête de Pâques est précédée par un jeûne appelé *Quadragesima*, par analogie avec certains faits de l'Ancien et du Nouveau Testament, tels que le jeûne de quarante jours du Sauveur dans le Désert, de Moïse, d'Elie (Augustin, serm. 205¹; Jérôme, comment. in Esaïe, 58), ou bien encore à cause des quarante heures écoulées depuis la mort de Jésus jusqu'au matin où il ressuscita, ou bien d'après les quarante ans de séjour des Israélites dans le Désert²). Bien que le jeûne soit de commandement divin et nous pouvons en trouver beaucoup d'exem-

¹) « Unde, dit Augustin, et Moïses et Elias et ipse Dominus quadraginta diebus jejunaverunt : ut insinuaretur nobis et in Moïse et in Elia et in ipso Christo hoc est : in Lege et prophetis et in ipso Evangelio, ... si autem hoc faciendum est per hanc totam vitam quanto magis per istos quadragesimæ dies, quibus non solum agitur, verum etiam significatur hæc vita. »

²) Augustin, sermon 264.

ples dans l'Ancien Testament, renouvelés et confirmés par les exemples et les préceptes du Seigneur dans le Nouveau Testament, nous ne pouvons cependant pas dire que la forme du jeûne ou la manière de jeûner un nombre réglé de jours avant Pâques, soit d'institution divine. Nous ne prétendons pas non plus qu'il soit d'institution apostolique.

C'est ce qui a fait dire à Saint Augustin qu'il n'avait point trouvé que Jésus-Christ ni les Apôtres eussent rien ordonné touchant les jours que l'on devait jeûner dans l'Eglise, et ceux où on ne le devait pas, quoique le jeûne fût prescrit par l'Evangile et par les écrits des Apôtres. Plusieurs en ont attribué l'institution aux Papes Télesphore et Xyste, qui vivaient sous le règne de l'empereur Adrien, au siècle des hommes apostoliques, en un temps où l'on voyait encore plusieurs disciples des Apôtres sur la terre. Cette opinion semble probable. S'il est vrai que le *Carême* se soit établi dans l'Eglise par une tradition apostolique, on ne peut guère douter qu'il n'ait été pratiqué dès le temps de Télesphore et de Xyste. Mais il est aisé de juger que son observation était encore libre et volontaire ; il n'y avait encore aucune loi dans l'Eglise qui ordonnât la manière ou le temps de ce jeûne, hors le Vendredi-Saint et peut-être le lendemain, à cause de Pâques. Il paraît que cette liberté subsistait encore du temps de Tertullien, qui, s'étant jeté dans la secte des Montanistes, s'efforça, mais en vain, d'en tirer avantage contre l'Eglise en faveur de son parti. (Tertull., adv. Psych., c. 13.)

Nous ne pouvons assurer si ce fut de ces hérétiques que l'Eglise prit occasion de régler enfin le Carême et de le prescrire à tous les fidèles. Mais il est certain que l'on commença, vers le milieu du troisième siècle, à regarder cette observation comme une loi qui, s'étant établie peu à peu, en passant d'un endroit à un autre, se communiqua insensiblement à toute l'Eglise. Dès lors, on en fixa aussi le temps, et l'on s'accorda partout à placer le Carême immédiatement avant Pâques pour servir de préparation à cette grande fête. En effet, dit **Saint Augustin**, « l'on ne pouvait prendre dans toute l'année un temps plus convenable pour le jeûne du Carême que celui qui aboutit à la Passion de Jésus-Christ, puisque ce nom est une représentation de la vie laborieuse que nous menons sur la terre, et qui doit être accompagnée d'une tempérance qui nous préserve des fausses douceurs que ce monde nous étale de toutes parts ¹⁾... ». Il y eut seulement de la diversité en certains lieux où l'on ne crut pas devoir comprendre les quarante jours du jeûne du Carême avec le Vendredi et le Samedi Saints, dont les jeûnes destinés à honorer la Passion du Seigneur étaient de pratique plus ancienne que ceux de la *Quarantaine*. On y commença les jeûnes du Carême dès le Lundi de la Cinquantaine, et l'on jeûna quarante-deux jours pendant sept semaines, tandis que dans les autres endroits l'on fit entrer ceux du Vendredi et du Samedi Saint dans le nombre des qua-

¹⁾ Augustin, Ep. 53 ad Januar. 28.

rante. C'est de ce nombre qu'est venu le nom *Tessaracoste* Τεσσαρακοστή. La durée de ce temps de jeûne a beaucoup varié. **Saint Irénée**, évêque de Lyon, voulant persuader au Pape Victor qu'il ne devait pas s'étonner de la variété qui se trouvait parmi les peuples, touchant l'observation du jour de la fête de Pâques, lui fit remarquer celle que l'on voyait de leur temps dans l'observation des jeûnes qui la précédaient. « Les uns, dit ce Père, croient qu'il leur suffit de jeûner un jour seulement ; d'autres estiment qu'ils en doivent jeûner deux ; d'autres portent cette obligation à un plus grand nombre de jours ; quelques-uns même règlent leur jeûne par le nombre des heures en comptant quarante de suite, tant du jour que de la nuit, en souvenir du temps de la mort et de la sépulture de Jésus-Christ jusqu'à sa Résurrection, sans prendre aucun repas... » (Euseb., Hist. Ecclés. I, 5, c. 24.)

Saint Irénée ajoute que la variété dans l'observation du jeûne des fidèles n'avait point commencé de son temps ; qu'elle s'était introduite beaucoup auparavant parmi les Anciens qui ne pouvaient être autres que les disciples des Apôtres. Et plus tard, lorsque la durée de ce jeûne fut allongée, alors il devint tout de suite essentiel et ce fut un acte régulier de l'Eglise. Mais ceux de Rome jeûnaient trois semaines ; ceux d'Illyrie, de toute la Grèce et d'Alexandrie, jeûnaient, comme les Palestiniens, 6 semaines. Et tout l'Orient, de Constantinople et des contrées voisines jusqu'à la Phénicie, jeûnaient 7 semaines.¹⁾ Il faut observer ici que

¹⁾ Eu-éb. Histoire Ecclés. V, 22 et Sozomene VII, 19.

ceux qui bornaient à 7 semaines la fête du Carême, y comprenaient aussi le jeûne de la Grande Semaine ; ils croyaient que le Dimanche des Rameaux était le premier jour. Mais ceux qui jeûnaient sept semaines avant la fête de Pâques, séparaient la Grande Semaine de la *Quadragesime*, ainsi que le Samedi de Lazare et le Dimanche des Rameaux. C'est ainsi que nous a été transmise la *Quadragesime*. De grandes différences existent dans l'ancienne Eglise, non-seulement par le nombre des jours, mais aussi par la façon de jeûner et par les aliments dont s'abstenaient les chrétiens. « Les uns, dit Socrate, v. 22, à ce moment-là et auparavant s'abstiennent complètement de toutes choses vivantes ; les autres, parmi les choses vivantes, ne prennent que les poissons. Les uns ne touchent qu'aux poissons et aux oiseaux, les autres s'abstiennent d'œufs et de fruits des arbres. Les uns ne prennent que du pain sec ; quelques-uns n'en prennent même pas. D'autres, jeûnant jusqu'à la neuvième heure, ont des repas différents, et cela varie d'une tribu à une autre, et il existe des quantités de manières de faire. » Socrate reconnaît cette diversité dans ses recherches sur le jeûne, il dit : « Puisque personne n'a fait paraître une ordonnance écrite sur ce sujet, c'est que les Apôtres l'ont confié à l'avis et à l'initiative de chacun, afin que chacun fasse pour le mieux sans rien craindre et sans être lié par aucune nécessité ». Mais Tertullien (*ad Marcellam*, 27 et 54), Léon-le-Grand (serm. 43) et les autres Pères, considèrent l'observance du Carême comme une tradition apostolique.

Le but de ce jeûne était de se rendre digne du mystère de la divine Eucharistie et pour glorifier d'une façon digne d'un chrétien les fêtes établies ¹⁾. Durant le temps du jeûne, le silence devait être partout, l'ivresse, les cris étaient plus particulièrement prohibés. Les Prédicateurs expliquaient avec soin les passages des Saintes-Ecritures, exhortaient à la bienveillance et à l'aumône envers ceux qui souffraient, recommandaient aux maîtres d'agir avec convenance et amour vis-à-vis de leurs esclaves ; cherchaient à réconcilier les adversaires et à écarter les luttes et les querelles. A côté d'eux, les orateurs sacrés luttèrent contre la fausse opinion de ceux qui croyaient le seul jeûne corporel suffisant, comme Saint Jean Chrysostome le dit admirablement dans la III^e Homélie sur les Statues. « Jeûnes-tu ? — montre-le moi par tes propres œuvres. — Quelles œuvres ? me dit-il. — Si tu vois un pauvre, aie pitié de lui ; si tu vois ton ennemi, réconcilie-toi avec lui ; si tu vois un de tes amis honoré, ne lui porte pas envie ; car à quoi cela te sert-il de t'abstenir d'oiseaux et de poissons, si tu mords et dévore tes frères ? »

¹⁾ « Quam igitur ob causam jejunamus, inquit, per hos dies quadraginta ? dit Saint Jean Chrysostome. Multi quondam temere ac sine judicio præcipue vero hoc tempore quo Christus ea tradidit, ad sacra mysteria accedebant. Cum igitur intelligerent Patres, quantum extemerario accessu detrimenti caperetur, convenientes quadraginta dies jejunii, precum, auditionis verbi Dei, et conventuum designarunt, ut in his diebus omnes per preces, per eleemosynam, per jejunium, per vigiliis, per lacrymas, per confessionem, ac per cætera omnia diligenter expurgati, ita pro captu nostro cum conscientia pura accedamus... » (Chrys. adv. Jud. Ser. III. P. G. t. I, p. 867).

Ensuite, ils flétrissaient ceux qui n'observaient que la lettre des ordonnances sur le jeûne; mettaient en garde contre la gloutonnerie et le culte du ventre, faisant leurs délices de mets divers et choisis. « Tamquam, dit Saint-Augustin, serm 210, non sit quadragesima piæ humilitatis observatio, sed novæ voluptatis occasio ». Dans les Eglises des grandes villes, pendant la durée du jeûne, chaque jour après le coucher du soleil on célébrait un service divin. Ce fut pendant le carême que **Jean Chrysostome** prononça devant les chrétiens d'Antioche ses homélies sur la Genèse, et celles, plus fameuses encore, sur les statues. Plusieurs Conciles défendirent pendant le carême toutes les réjouissances bruyantes, les noces ou les anniversaires, et quelques Empereurs suspendirent les procès criminels et les supplices ¹⁾.

6. — **La Semaine Sainte.** — Le carême se terminait, comme aujourd'hui, par ce qu'on appelle *la Grande Semaine*, *Μεγάλη Εβδομάς* chez les Grecs, et la *Semaine Sainte* chez les Latins.

Cette dénomination était communément reçue dans l'Eglise dès la fin du troisième siècle et on la distinguait déjà par différents caractères particuliers. **Epiphane** l'a appelée *Semaine de Pâques* non-seulement à cause du jour de la Passion du Seigneur, qui portait fort souvent le nom de Pâques, mais parce que cette Semaine appartenait effectivement à la Pâque de la Résurrection qui la terminait par le

¹⁾ Voir concile de Laodicée, can. 51, 52. Cod. Theod. L. IV, T. 35, L. 4 et 5.

Dimanche, et qu'elle servait de préparation à la célébration de cette grande fête.

Saint-Cyrille d'Alexandrie s'exprime de même dans son homélie sur la Pâques et les **Constitutions Apostoliques** (I-5, c. 17) en font mention dans ce sens.

Saint-Jean Chrysostome, sans s'arrêter à cette raison, nous en donne encore une autre qui nous fait voir que cette Semaine s'est attiré aussi le nom de *grande* par elle-même. « Ce n'est point, dit ce Père, qu'elle ait plus de jours que les autres semaines, ou que les jours aient plus d'heures : c'est à cause de la grandeur des mystères que l'on y célèbre, et de leur grand nombre ; on l'appelle *grande*, parce que c'est dans cette semaine que nous ont été prodigués de grands et incomparables bienfaits : c'est dans ce temps que la longue guerre a été terminée, la puissance de la mort anéantie, la malédiction retirée, la tyrannie de Satan à jamais renversée ; c'est alors qu'a été cimentée la paix entre Dieu et les hommes, que le ciel leur a été ouvert, et que de nouveaux liens ont uni entre eux les anges et les hommes.... » (Chrys. hom. XXX Genèse¹⁾).

Elle se distinguait du Carême par la différence de ses jeûnes et de ses abstinences. Les jeûnes y étaient plus longs, les abstinences plus rigoureuses.

Dès le troisième siècle de l'Eglise, il n'y avait point de chrétien, si peu zélé qu'il pût être, qui ne voulût observer cette différence. Il est vrai qu'il y avait

¹⁾ Voir aussi Basile le Grand, sermon sur le carême II. Const. Apost. VIII, 33 ; V, 18 ; Epiph. expos. de Fid., § 22.

quelque divergence entre les chrétiens à propos de son observation; cependant elle était partout observée.

Denys d'Alexandrie dit (Ep. I., C. 1) : « Les uns passaient la Semaine entière sans manger, les autres, quatre jours de suite; d'autres, trois, et d'autres deux seulement. Mais il ne se trouvait personne qui osât n'y point apporter au moins quelque différence d'avec la pratique des jeûnes du Carême, qui se rompaient tous les soirs par le repas unique du jour. »

Saint-Denis témoigne même qu'on n'approuvait guère ceux qui, après avoir mangé à l'ordinaire les quatre premiers jours de la Semaine, se contentaient de jeûner de suite le Vendredi et le Samedi.

Ce jeûne, qui était particulier à la Semaine Sainte, s'appelait jeûne d'« ὑπερθέσσω; » (*Hyperthèse* chez les Grecs, et *Superposition* chez les Latins¹).

Aux jeûnes, on joignait la rigueur de l'abstinence durant toute la Semaine Sainte et l'on [y observait une exacte xerophagie²). C'est le nom que les Grecs donnaient à cette sorte d'abstinence, la plus austère de toutes, où, lorsqu'on était obligé de manger dans le cours des jeûnes et de la pénitence, on n'usait que de choses sèches, sans aucun assaisonnement.

La xérrophagie la plus simple et qui convenait le

¹) Voir Routh, III, p. 223, 244, 456 et IV, p. 255; Real-Encyclop.¹ XV, p. 10.

²) Duas in anno hebdomadas xerophagiarum, nec totas, exceptis scilicet sabbatis et Dominicis, offerimus Deo. Le mot *xérophagie*, de ξηρός, sec, sévère, et de φαγεῖν, désigne un jeûne strict en opposition aux *semijejunia* des stations, de même que le mot *jejunium*. Voir Real-Encycl., XV, p. 10.

mieux à la Semaine Sainte, consistait à ne prendre que du pain et de l'eau avec du sel. C'est ce que tout le peuple pratiquait pendant les six jours de la Semaine, selon la remarque de Saint-Epiphane, (Haeres. 22, 70, 75, 95), qui, pour ce sujet, l'appelle indifféremment Semaine de Xérophagie et Semaine de Pâques.

Pendant cette Semaine on célébrait deux cultes quotidiens, matin et soir. (Hist. du Concile de Carthage de 387, c. 29), « ut sacramenta altaris non nisi a jejunis hominibus celebrentur, excepto uno die anniversario quo cæna Domini celebratur ».

Saint-Augustin parle aussi de cet usage dans son (Ep. 118 *ad Januarium* c. 7). Il dit même que, « comme certaines personnes ne jeûnaient point ce jour-là, on célébrait deux fois l'oblation, le matin et le soir; de cette façon, ceux qui ne jeûnaient pas pouvaient y participer après le repas du matin; ceux qui jeûnaient, après le repas du soir... L'abstention du jeûne était motivée par l'usage de prendre un bain ce jour-là. Le bain et le jeûne étaient incompatibles ».

La Semaine Sainte a été regardée encore comme un temps d'indulgence et de rémission. Les Princes et les magistrats chrétiens, par le désir d'imiter en quelque sorte la bonté du Seigneur, dans la dispensation de la puissance qu'ils ont reçue de Lui, ont voulu conformer leur police à celle de l'Eglise qui réconciliait en ce temps les pénitents à l'autel¹⁾. Ils

¹⁾ Saint Jean Chrysostome, homélie de la grande Sem, et hom. 30 sur la Genèse. Cod. Theod. L. II. T. 8. L. 2. Cod. Justin. L. III. T. 12.

ont ouvert les prisons, accordé la grâce aux criminels, remis ou payé les dettes de ceux qui, restant insolvables, avaient engagé leur liberté et leur corps à leurs créanciers.

« Les³ Princes, dit Chrysostome dans son homélie de la Grande Semaine, imitent leur maître selon qu'il est donné à l'homme ; car, comme il nous a délivré des pesantes chaînes du péché, et répand sur nous des grâces de toute espèce, ainsi devons-nous, autant que possible, imiter la charité de notre Sauveur ».

Ailleurs, **Léon-le-Grand** nous dit : « Les Empeurs romains, par un effet de leur piété, et par une observation déjà ancienne, abaissent et suspendent toute leur puissance en l'honneur de la Passion et de la Résurrection de Jésus-Christ. Ils adoucissent la sévérité de leurs lois et font mettre en liberté ceux qui sont coupables de divers crimes, afin que dans ces jours, où le monde est sauvé par la miséricorde de Dieu, ils puissent nous représenter sa bonté infinie, et l'imiter en quelque sorte par leur clémence... » (Serm. 39 et 23 sur le Carême).

7. — Cette grande Semaine, nommée aussi Semaine de la Passion, comme nous l'avons vu, commençait par un Dimanche, que, dans l'Eglise grecque comme dans l'Eglise romaine, on désigne sous le nom de *Dimanche des Palmes, des Rameaux*, en mémoire de l'entrée triomphale de Jésus-Christ à Jérusalem, six jours avant sa mort, et en souvenir de la déclaration des Juifs pour le Seigneur comme Sauveur du monde.

Les premiers indices de cette fête se montrent chez **Saint-Epiphane** et **Saint-Jean Chrysostome** dans leurs homélies sur la fête des Rameaux et sur la Semaine Sainte¹⁾.

Ces Pères affirment que l'usage de célébrer la fête des Rameaux par des palmes avait, déjà de leur temps, passé de la Palestine en Chypre et en Syrie. Cette fête était si publique dans le siècle suivant, que les solitaires et les moines qui se retiraient dans les déserts après l'Épiphanie pour se préparer à la grande fête de Pâques, ne manquaient point de revenir à leur monastère pour célébrer celle des Rameaux, avant d'entrer dans la Semaine des mystères de la Passion du Sauveur.

Il est donc évident qu'elle avait été célébrée en Orient dès la fin du IV^{me} siècle et, en Occident, seulement depuis la fin du VI^{me} siècle. Les trois derniers jours de cette semaine étaient, et ils sont aujourd'hui encore, les plus solennels.

8. — Le cinquième jour de la Semaine Sainte, c'est-à-dire le **Jeudi-Saint**, déjà au IV^{me} et au V^{me} siècle, comme le dit Saint-Jean-Chrysostome dans ses homélies sur la trahison de Judas, sur la Pâque, sur la tradition des mystères, et sur le devoir de ne pas

¹⁾ « Ce n'est plus d'une seule ville, dit Chrysostome, dans un sermon sur ce jour, que nous allons aujourd'hui à la rencontre de Jésus Christ; ce n'est pas seulement de Jérusalem, mais du monde entier, que des milliers d'hommes viennent de toutes parts au devant de Jésus; non en élevant et en agitant des branches de palmier, mais en offrant au Seigneur Jésus-Christ des aumônes, des actes de charité, des vertus, des jeûnes, des prières et toutes les démonstrations de la piété, »

garder rancune, est consacré au souvenir du dernier repas que le Sauveur mangea avec ses disciples, le même où il institua la divine Eucharistie. Ce jour-là, *presque tous les chrétiens communiaient*. Ils se réunissaient pour entendre les mystères qui duraient ce jour-là, depuis le lever du soleil jusqu'aux heures du soir, après le coucher du soleil.

On écoutait les catéchumènes qui devaient réciter le Symbole de la foi qu'on leur avait donné le jour de la fête des Rameaux; on faisait la réception des repentants dans le sein de l'Eglise, et on leur donnait le droit de participer aux Saints mystères.

La question soulevée entre les chrétiens des différents pays pour savoir s'il faut allier la fête avec le Jeûne ou *laisser le Jeûne après*, fut en partie tranchée par le Concile de Laodicée, en Phrygie, qui défendit de rompre le jeûne le Jeudi de la dernière Semaine du Carême.

La défense du Concile fut observée dans les provinces de la Grèce et de l'Orient, où l'exemple de ceux qui joignaient une rigoureuse xérophagie au Jeûne de toute la Semaine Sainte, était le plus puissant.

Mais ce règlement n'eut point vigueur de loi pour l'Occident et pour l'Afrique, où il paraît que l'Eucharistie était célébrée extraordinairement après le repas du soir en vue d'une conformité plus grande avec les circonstances de la dernière Cène. Voilà ce que dit **Saint-Augustin** dans sa lettre 54, nos 7, 8, 9, en répondant à quelques questions de Janvier, et entre autres à celle-ci : « Il est difficile de savoir si ce n'est qu'après le repas de ce jour-là qu'il faut offrir ou rece-

voir l'Eucharistie (dire la messe ou communier), car l'Evangile porte que ce fut pendant que les Apôtres mangeaient que Jésus-Christ prit du pain et le bénit, et qu'il ne leur donna le sacrement qu'après que tous eurent soupé. Ainsi, il est clair que la première fois que les disciples reçurent le Corps et le Sang du Seigneur, ils n'étaient point à jeûn... mais il ne s'en suit pas de là que les chrétiens ne doivent s'assembler pour le recevoir qu'après avoir dîné ou soupé ou au milieu de leur repas, comme faisaient ceux de Corinthe, que Sairt-Paul reprenait de cet abus... Ce n'est pourtant pas sans quelque fondement que quelques-uns croient qu'une fois l'année, c'est-à-dire au jour de l'institution de ce mystère, on peut offrir et recevoir le Corps et le Sang du Seigneur après le repas ; et ils sont bien aises d'avoir cette liberté, comme pour en faire une commémoration plus expresse. Je crois qu'il est mieux de prendre l'heure de *none*, afin que ceux qui auront jeûné ce jour-là, puissent se trouver à l'oblation après le repas que l'on prend vers la même heure. Nous n'obligeons donc personne de dîner avant de célébrer la Cène du Seigneur : mais nous n'oserions aussi condamner ceux qui le font...»

9. — Le sixième jour de la Grande Semaine, c'est-à-dire le **Vendredi-Saint**, était considéré comme un jour de repentance et de jeûne austère. En ce jour consacré au souvenir de la Passion et de la mort du Sauveur, on ne célébrait nulle part la liturgie eucharistique. Cette fête était, dès les premiers siècles, comme nous l'avons vu ailleurs, une fête de prières,

de travail et de mortification, plutôt que de repos et de réjouissances.

C'est pour ces raisons que l'Empereur Constantin, ayant porté une loi ordonnant la célébration du Vendredi et du Dimanche en l'honneur et en la mémoire de la Passion et de la Résurrection, ne parla point de faire cesser le travail le Vendredi, pas même le Vendredi de la Semaine Sainte, comme il voulait qu'on les suspendît le Dimanche¹⁾.

Mais ce que l'Eglise et les princes chrétiens ne jugèrent pas à propos de prescrire sur l'obligation de la fête du Vendredi-Saint, ne laissa point de s'observer par la dévotion libre des particuliers en plusieurs provinces. L'observation de cette fête, pour commémorer perpétuellement la Passion du Seigneur, a été appliquée à tous les Vendredis de l'année²⁾.

Dans les Eglises de la Syrie, les fidèles célébraient cette fête hors de la ville, dans les sanctuaires des martyrs, là où se trouvent encore les cimetières.

Saint-Chrysostome rapporte cette habitude dans son *Homélie sur le nom du cimetière et sur la Croix de notre Seigneur*: « Quelle en est donc la cause? C'est le souvenir de la croix que nous fêtons, et Jésus fut crucifié en dehors de la ville. C'est pourquoi il nous conduit hors de la ville : car, dit-il, les brebis suivent le berger. Où est le roi sont aussi les soldats. Pourquoi donc dans ce lieu de martyrs et pas en un autre? parce qu'il y a là une quantité de morts. Puisqu'en ce jour, Jésus est descendu au sé-

¹⁾ Euseb. vita Constantin. I, 4, c. 18.

²⁾ Sozomène I, 67.

jour des morts, nous nous y réunissons, et ce lieu est appelé un lieu de repos (Κοιμητήριον) afin que l'on sache que les morts qui sont là ne sont pas morts, mais dorment et se reposent. » On y lisait toute la Passion selon les quatre Evangélistes, divisée en douze leçons¹⁾ et, après la nuit, on continuait l'office du jour aux heures ordinaires, mais on n'y faisait point d'oblation ni de sacrifice.

En Palestine même, on s'abstenait de célébrer l'office « des présanctifiés, προηγιασμένων » c'est-à-dire une espèce d'oblation nouvelle que l'on faisait d'une hostie déjà offerte et consacrée dans un sacrifice réel et véritable et que l'on recevait en communiant au milieu des prières de l'office divin, à peu près comme nous le voyons pratiquer aujourd'hui dans l'Eglise Romaine, par le prêtre officiant le Vendredi-Saint.

Cette messe des προηγιασμένων paraît être d'un établissement fort ancien dans l'Eglise Grecque. On est persuadé qu'elle était en usage du temps de Saint-Chrysostome et peut-être même de Saint-Basile, que les Grecs ont regardés comme deux des principaux fondateurs de leur liturgie.

On faisait usage de cette liturgie tous les Mercredis et les Vendredis, sauf le Vendredi-Saint. On en trouve quelques marques dans ce que Socrate (I, 5, c. 22), rapporte de l'Eglise d'Alexandrie, où il dit que les Mercredis et les Vendredis, jours destinés au jeûne, après la lecture des Saintes-Ecritures et la prédication, l'on récitait les prières de la messe, mais sans sacrifice et sans consécration d'hostie.

¹⁾ Augustin, sermon 218.

Ce fut l'an 692 que le Concile de Constantinople, assemblé dans la grande salle in Trullo, du Palais impérial, pour suppléer aux deux derniers Conciles œcuméniques de la même ville, ordonna la célébration de la messe des « présanctifiés » pour tous les jours du Carême, excepté le Samedi et le Dimanche, auxquels il ajouta le jour de l'Annonciation, c'est ce qui a été exactement observé depuis ce temps dans toute l'Eglise Grecque et Orientale et ce qui s'y continue toujours de la même manière. L'hostie du corps de Jésus-Christ, que l'on prenait dans cette cérémonie, était consacrée le Jeudi-Saint, après l'adoration de la croix. On allait prendre l'hostie de l'endroit où on l'avait gardée pour l'apporter sur le maître-autel, comme nous le pratiquons encore aujourd'hui. Il n'est pas aisé de marquer le temps auquel la messe des *présanctifiés* fut introduite dans le service du Vendredi-Saint, parmi les Romains. Ce ne fut point sans doute au commencement du V^e siècle; et personne n'en disconviendra. D'après **Saint Jérôme**, cette messe du Vendredi-Saint aurait été célébrée en son temps, non-seulement à Rome, mais aussi en Espagne.

10. — Le dernier jour de la Grande Semaine, c'est-à-dire le **Saint-Sabbat**, était consacré au souvenir de la descente de Jésus-Christ aux enfers. Dans toutes les églises ce jour du Sabbat était considéré comme un jour de jeûne austère, parce que c'est ce jour-là que le Sauveur fut mis dans le tombeau ¹⁾. Il était aussi

¹⁾ « Il y a un seul Sabbat dans toute l'année, celui de la sépulture du Seigneur, où il convient de jeûner et non de faire

considéré comme Saint à cause du baptême que l'on administrait vers le moment du coucher du soleil. Ce jour s'appelait « la veille de Pâques » non pas à cause de la nuit qui suit le Vendredi-Saint, mais parce que l'on avançait les offices de la nuit de Pâques au jour qui le précède. C'est la première de toutes les veilles de l'année en dignité ; c'est aussi la première par l'antiquité, si l'on a égard à l'établissement de l'Eglise. Elle a toujours passé pour la plus importante et la plus indispensable de toutes, comme la plus longue, joignant immédiatement l'office de la grande fête de Pâques au sien, surtout lorsqu'elle commençait après l'heure de none ou vers le coucher du soleil. Dans les lieux même où les cérémonies étaient plus courtes et où il y avait moins de catéchumènes à baptiser, on avait soin de recommander de ne point finir les offices de cette célèbre Veille avant le chant du coq, qui annonçait l'heure d'offrir le sacrifice, de communier et de rompre ensuite le jeûne du Carême. Alors on employait le temps qui restait entre les diverses bénédictions et la messe, à lire les leçons de la Loi, des Prophètes, ou des Psaumes, ou à faire quelque instruction au peuple.

Partout chez les premiers chrétiens régnait la fête ; car tant que le Créateur se trouve sous terre, le deuil à son égard est plus fort que la joie au sujet de la création.» (Constit. apost. VII, 23) et ailleurs : « πᾶν μέντοι Σάββατον ἀνευ τοῦ ἐνόζ (celui de la Semaine sainte) καὶ πᾶσαν Κυριακὴν ἐπιτελοῦντες συνόδους εὐφραίνεσθε. Ἐνοχίς γάρ ἁμαρτίας ἐσται ὁ τῇ Κυριακῇ νηστεύων ἡμέραν ἀναστάσεως οὕταν ἢ τῇ Πεντηκοστῇ, ἢ ὅλῳ ἡμέραν ἑορτῆς Κυρίου κατηφῶν, εὐφρανθῆναι γὰρ δεῖ ἐν ταύταις, ἀλλ' οὐ πενθῆσαι (Const. apost. V, 20).

croissance que c'était pendant la nuit du Saint-Sabbat que le Christ allait revenir dans sa gloire, comme un Dieu, dit : « ista nocte **Augustin**, multi pudore, nonnulli etiam qui fidei propinquant ei jam timore non dormiunt ». C'est aussi aux vigiles de Pâques qu'avait lieu la bénédiction du cierge pascal, cierge énorme qui pesait quelquefois un quintal et qui représentait symboliquement Jésus-Christ ressuscité, et était percé de cinq trous, en signes des stigmates. On chantait à cette cérémonie l'*Exultat jam angelica turba*, hymne attribuée probablement sans raison à **Saint Augustin**. C'est aussi à ce moment que s'était produit un miracle rapporté encore au temps d'Eusèbe (Histoire ecclés. VI, 9), le miracle de Narcisse, évêque de Jérusalem. « Pendant la vigile de Pâques, dit l'historien, l'huile vint à manquer dans le sanctuaire et le peuple était inquiet, lorsque Narcisse envoya chercher de l'eau dans un puits voisin et après l'avoir consacrée par une prière, en fit remplir les lampes ; aussitôt elle se transforma en huile ». On montrait encore au temps d'Eusèbe, dans des fioles, les restes de cette huile miraculeuse. C'est aussi, disait-on, aux vigiles de Pâques que l'Empereur Philippe s'était présenté dans l'église pour communier et s'en était vu repoussé par l'évêque (Ibid. VI, 34). D'autre part, c'est le Samedi-Saint, comme à la Pentecôte et à l'Épiphanie, qu'avait lieu le baptême des catéchumènes.

11. — A toutes ces fêtes de la tristesse, du jeûne et de la prière, succédait la joyeuse fête du Seigneur, la fête de la Résurrection du Sauveur, dans laquelle

dès l'aurore, les fidèles se livrant à la joie et à l'allégresse, s'annonçaient les uns aux autres la bonne nouvelle de la Résurrection de notre Seigneur d'entre les morts et se baisaient les uns les autres d'un saint baiser. Combien cette fête de Pâques était honorée et sainte pour l'Eglise de Christ ! Elle se conformait ainsi à ces paroles très profondes de l'Apôtre (I Corinthiens, XV, 14) : « Si Christ n'est pas ressuscité, toute notre prédication est vaine et notre foi elle-même est vide ». Les Pères de l'Eglise ont enseigné la même doctrine. **Grégoire de Nazianze**, dans son panégyrique sur la fête de Pâques, dit : « Pâques ! Pâques du Seigneur ! honneur de la Sainte Trinité ! fête des fêtes ! solennité des solennités ! Pâques est autant au-dessus des fêtes humaines, que le soleil est au-dessus des astres ». (Grég. Naz. serm. sur la Pâque, 42).

Saint Jean Chrysostome, dans son sermon sur la fête de Pâques (Patrol. Mign. G. t. 50, p. 408), appelle cette fête, la plus grande et la plus magnifique, pendant laquelle le Seigneur Jésus-Christ est ressuscité ; aussi toute la chrétienté doit-elle se réjouir. Il ajoute : « Vous le voyez partout, dans le Nouveau Testament, la mort n'est plus qu'un repos et qu'un sommeil ; ce roi des épouvantements, comme l'appelle Job, cette mort si formidable avant Jésus-Christ, n'a plus rien que de méprisable depuis qu'il est ressuscité. Combien donc sont admirables les triomphes de la Résurrection ! quelle source de bienfaits ! Par elle, nous foulons aux pieds les terreurs de la mort ; par elle, nous nous élevons au-dessus de la

vie présente ; par elle, dans le saint enthousiasme de nos espérances, nous prenons l'essor vers le ciel et l'enveloppe de nos corps grossiers n'empêche plus notre âme de s'unir aux intelligences spirituelles. C'est donc en ce jour que nous célébrons la victoire à laquelle notre Dieu nous a fait participer avec lui, puisque le glorieux trophée qu'il s'est érigé à lui-même contre la mort et contre la domination des enfers subjugués par la Résurrection, nous a rouvert le chemin du salut... Telles sont les œuvres de la croix et les gages de la Résurrection du Seigneur ; aujourd'hui les Anges applaudissent par leurs ravissements de joie, à la rédemption du genre humain. Car, si c'est pour le ciel un sujet de joie, quand un seul pécheur revient à la pénitence, combien plus quand c'est le genre humain tout entier qui est sauvé ? Jésus-Christ a affranchi notre nature de la tyrannie du démon et l'a rétablie dans son ancienne dignité..... Que personne aujourd'hui ne se laisse abattre par le souvenir de la pauvreté, car c'est ici une fête spirituelle à laquelle tous sont appelés ; que le riche ne s'élève point dans l'idée de sa richesse, car tout son argent ne sert de rien à cette fête ; ici toute distinction est supprimée. C'est une même table également accessible au pauvre et au riche, à l'esclave et à l'homme libre. C'est une grâce toute divine qui ne connaît point de distinction de personnes. Pour nous exciter mutuellement à nous réjouir dans le Sauveur, chantons le verset 24 du Ps. 118 : C'est ici la journée que le Seigneur a faite ;

tressaillons et réjouissons-nous en elle ». **Saint Basile le Grand** (C. 27) considère la fête de Pâques « comme le commencement de la fête des siècles des siècles de l'autre vie, ou du moins comme un symbole de la Fête de l'éternité bienheureuse. Il peut donc la fêter avec joie et allégresse... » **Saint Augustin**, dans un sermon pour la même circonstance, dit : « Croyons en Christ crucifié, mais croyons aussi en Christ ressuscité au troisième jour..... » (Ser. 234).

Léon le Grand disait aussi « que de toutes les fêtes chrétiennes, il n'en peut exister aucune de plus auguste ni plus excellente que celle de Pâques, puisque toutes les autres reçoivent d'elle leur dignité et leur consécration ». Aux yeux du Saint Docteur, « cette fête était le point capital de toute la discipline de la chrétienté, d'ou dépendaient l'économie du culte divin et les Sacrements de l'Eglise, parce que la Résurrection de Jésus-Christ est le fondement de notre religion et que sans elle toute notre espérance est vaine » (Léon le Grand, serm. 48 et 76). En cette grande fête, les fidèles se réunissaient pour une prière commune de glorification et ils la célébraient en tendant une main bienfaisante et en accomplissant divers travaux pour l'agape chrétienne, imitant ainsi les bonnes actions du Sauveur.

L'ancienne Eglise célébrait cette fête avec une grande solennité. Après avoir passé une grande partie de la nuit du Samedi-Saint au Dimanche de Pâques dans l'église, les fidèles y revenaient de grand matin, et se saluaient en entrant par ces paroles de paix : « Christ est ressuscité ».

Les accès et les portes de l'Eglise étaient jonchés de fleurs, les portiques et les galeries étaient garnis d'arbustes odorants, de branches verdoyantes; les autels, ornés de bannières, etc.

Avant que la messe solennelle commençât, on faisait dans beaucoup d'églises une procession qui partait du Sépulcre, d'où l'on emportait le Saint-Sacrement et le rapportait au maître-autel; l'Epître et l'Evangile étaient chantés dans les deux langues de l'Eglise, en grec et en latin; l'Alleluia retentissait à plusieurs reprises; à la fin il y avait communion générale; personne ne pouvait s'en exempter et elle avait lieu dans l'église paroissiale.

Toute la Semaine était un temps de fête. Aujourd'hui, encore, la fête de Pâques est la première des solennités chrétiennes et on la célèbre avec toute la pompe imaginable et avec la plus grande magnificence.

CHAPITRE QUATRIÈME

La Fête de la Pentecôte.

1. — La Fête de la Pentecôte a toujours été, avec celle de Pâques, une des plus importantes et des plus glorieuses fêtes de l'année Ecclésiastique.

Cette fête, célébrée chez les Juifs, et aujourd'hui dans l'Eglise Chrétienne, cinquante jours après la fête de Pâques, était une fête d'actions de grâces. Les Israélites l'appelaient tantôt *Fête des Semaines* (Exod. 34, 22, Levit. 23, 16 et II Machab. 12, 31), parce qu'elle était célébrée le cinquantième jour après Pâques ; tantôt *Fête des Moissons* (Exod. 23, 16, Levit. 23, 17-20), parce que ce jour-là ils remerciaient Dieu de la bénédiction, donnée à la terre, et offraient les prémices des fruits de leurs champs ; ce dernier sens nous explique le nom de Fête des Premices, qu'elle portait aussi parfois (Nombr. 28, 26).

Cette considération n'a point empêché les Pères de l'Eglise de regarder cette fête comme le symbole des deux premières fêtes du Nouveau-Testament, comme le dit Saint-Augustin (Ep. 55, c. 16 ; in Psalm. 90, 2).

La Pentecôte resta longtemps une fête purement agricole, du moins nous ne trouvons nulle part dans

l'Ancien-Testament que les Israélites aient célébré en même temps le souvenir de la promulgation de la Loi sur le Sinaï.

Le Nouveau-Testament lui-même ne contient rien qui puisse nous faire supposer qu'au temps apostolique, la Pentecôte ait été autre chose qu'une Fête de la Moisson. Mais il est certain que dans la suite, sans qu'on puisse préciser la date de la transformation, la signification de la fête changea. Elle fut à peu près exclusivement consacrée au souvenir de la promulgation de la Loi, et elle se célébrait toujours le lendemain d'un Sabbat. (Levit. 23, 11, 15, 16).

Ce fait marque effectivement un rapport saisissant entre la Loi ancienne donnée à Moïse et la Loi nouvelle donnée aux Apôtres par le Saint-Esprit ¹⁾.

Nous y trouvons une analogie semblable à celle que nous avons notée entre la Pâque des Juifs, où l'agneau était immolé, et celle des Chrétiens, qui rappelle la mort et la Résurrection de Jésus-Christ, notre vraie Pâque. « Occiditur ovis, celebratur Pascha, dit **Saint Augustin**, et interpositis L diebus

¹⁾ Léon le Grand, dans son sermon 73 sur la fête de la Pentecôte, s'exprime ainsi : « De même que la Loi fut donnée sur le mont Sinaï au peuple hébreu délivré de l'esclavage de l'Egypte le 50^{me} jour après l'immolation de l'agneau, de même aussi, après la passion du Seigneur qui est le véritable agneau de Dieu immolé, le Saint-Esprit descendit sur les apôtres et sur la foule des croyants le 50^{me} jour après la résurrection du Seigneur, afin que les chrétiens pieux reconnussent facilement que les premières institutions de la Loi ancienne étaient les préludes de la Loi évangélique, et que le même Esprit a fondé la seconde alliance comme il avait été l'auteur de la première ».

datur lex ad timorem scripta digito Dei. Occiditur Christus, tamquam ovis ad immolandum ductus, celebratur verum Pascha et interpositis L diebus datur ad caritatem Spiritus Sanctus, qui est digitus Dei contrarius hominibus sua quaerentibus ». (Aug. Ep. 55).

Le livre du Lévitique attribue l'institution de la Pentecôte à Moïse (Lev. 23, 15), mais la véritable et immédiate institution, nous pouvons l'attribuer à Dieu même, qui ordonna cette fête avec celle de Pâques à son peuple, comme les deux principales fêtes du culte qu'il Lui devait.

2. — Pour les chrétiens, la fête de la Pentecôte n'a d'autre date, d'autre époque, que l'établissement même de l'Eglise. Comme les fêtes de la Résurrection et de la Passion du Seigneur, elle est d'institution apostolique.

La Pentecôte est à proprement parler le jour de la naissance de l'Eglise, le jour où elle fut entièrement formée par l'accomplissement de la promesse que le Seigneur avait faite aux Apôtres, de leur envoyer le Saint-Esprit. (Actes 1, 5). Ce jour se trouva être le jour de la Pentecôte Juive, mais il a pour nous entièrement changé de sens, par l'importance du mystère qui s'y est produit, c'est-à-dire la descente du Saint-Esprit.

De ce qui vient d'être dit, il est facile de conclure qu'en ce saint jour de la Pentecôte, l'Eglise veut nous rappeler le souvenir de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, et il n'est pas besoin de recourir à des preuves spéciales pour établir que l'institution de cette fête remonte aux Apôtres.

L'auteur des questions attribuées à **Justin**, comme nous l'avons vu ailleurs, déclare que la coutume de se tenir debout pour prier, et de ne point fléchir les genoux les jours de Dimanche et de la Pentecôte, nous vient des Apôtres.

Saint-Irénée rend le même témoignage : « Cette coutume dérive des Apôtres, dit le bienheureux **Irénée**, Martyr et Evêque de Lyon, dans son livre *sur la Pâque*, où il fait pareillement mention de la Pentecôte, en laquelle nous ne fléchissons pas les genoux, parce qu'elle a le même privilège que le Dimanche ».

Dans l'ancienne Eglise on trouve des documents certains qui prouvent que le nom de Pentecôte indiquait tout ensemble la fête elle-même, c'est-à-dire la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, et les cinquante jours qui séparent cette solennité de celle de Pâques.

Tertullien, en parlant de l'idolâtrie au chap. XIV, dit : « Pour les Païens, chaque jour anniversaire ne constitue qu'une seule fête : quant à vous, chrétiens, vous avez chaque huitième jour (le Dimanche). Comptez toutes les solennités idolâtriques, et rangez-les par ordre, elles ne pourront égaler la Pentecôte ».

C'est dans le même sens qu'**Origène** en parle (contre Celse VIII, 22).

C'est encore dans ce sens que **Tertullien** comprend cette fête : « Excerpe singulas solennitates nationum et in ordinem exsere : Pentecosten implere non poterunt. » Ailleurs, (*de Coronâ milit.*, 3),

il caractérise déjà la célébration de la Pentecôte par l'absence de jeûnes et par la prière debout, en opposition au temps de la Pâque».

Le sens étroit du mot Pentecôte comme désignation du seul dernier jour de la période des 50 jours de fête, apparaît pour la première fois dans un Canon du Concile d'Elvire de 305, où, la coutume, pratiquée ici et là, de ne célébrer que le 40^e jour, celui de l'Ascension, au lieu du 50^e, est interdite comme hérétique, et où il est dit expressément : «*juxta auctoritatem scripturarum, cum diem Pentecostes celebremus*».

On célébrait donc ces cinquante jours depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte comme un réjouissant anniversaire de ce que le Sauveur glorifié continue à opérer en faveur de l'humanité rachetée, jusqu'à ce qu'il l'ait complètement élevée à la participation de sa gloire. On ne priait plus à genoux, mais debout seulement; on ne jeûnait plus, on n'entendait dans les Eglises que des cantiques de louanges et des Alleluia en l'honneur du Très-Haut. On y lisait les Actes des Apôtres, comme contenant une preuve vivante de la Résurrection de Jésus-Christ.

L'Homélie 63, de **Saint Jean Chrysostome**, le démontre, dans laquelle il demande pourquoi, à la Pentecôte, on lit les Actes.

Ce Saint Père répond que cet usage est suivi parce que les miracles des Apôtres, qui confirment la Résurrection de Jésus-Christ, sont contenus dans ces Actes.

Saint-Epiphane s'exprime absolument de la mè-

me manière dans ses Sermons sur la fête de l'Ascension, de Pâques et de la Pentecôte. Ce temps doit se passer dans une sainte joie, à cause de la Résurrection du Seigneur.

La fête de la Pentecôte se célébrait avec cette signification, c'est-à-dire des cinquante jours depuis la Pâque jusqu'à la fête de la Pentecôte; cependant, peu après le quatrième siècle, nous la voyons célébrée avec une autre signification, comme fête du Saint-Esprit.

Saint Grégoire de Nazianze, dans son Homélie 41¹⁾ dit : « Aujourd'hui, nous célébrons la fête de la Pentecôte, où le Saint-Esprit est descendu sur les Apôtres, et où la promesse du Seigneur est accomplie par l'effusion du Saint-Esprit... »

Saint Jean Chrysostome appelle cette fête « la Métropole des fêtes chrétiennes », « le complément de toutes les solennités » (Hom. II, sur la Pent. t. II, p. 463, c. I.); et ailleurs, il dit : « Donc, aujourd'hui, nous avons rencontré la fin des biens; nous sommes arrivés à cette métropole des fêtes, nous sommes à l'accomplissement de la promesse du Seigneur (Homélie II, sur la Pent.). De même : « Si l'on peut appeler Noël la fête de l'amour infini de Dieu, le Père, qui permit à son Fils de se faire homme, si l'on peut appeler Pâques la fête de l'amour infini du Fils de Dieu qui meurt pour nous sur la croix, la Pentecôte est la fête de l'amour infini de la troisième personne de la Sainte Trinité, du Saint-Esprit, qui se communique à l'Eglise ».

¹⁾ Migne, Patrol. g., t. XXXVI, p. 436, c. v.

Saint Augustin rapporte aussi dans son *Epit.* 54 que la Pentecôte, c'est-à-dire la fête de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, est une des fêtes qu'on observe dans tout l'univers et qui fut instituée par les Apôtres en souvenir du Saint-Esprit. A ces passages, nous ajouterons aussi le témoignage de **Saint Jean Chrysostome** : « Voulez-vous, dit-il, savoir que la fête actuelle (la Pentecôte) peut se célébrer chaque jour, ou plutôt qu'elle existe chaque jour, voyons quel en est le sujet, et pourquoi nous la célébrons. C'est que l'Esprit-Saint est venu nous visiter; car l'Esprit de Dieu, ainsi que le Fils unique de Dieu, sont avec les hommes fidèles. Quelle en est la preuve? Celui qui m'aime, dit Jésus-Christ, observera mes préceptes, et je prierai mon Père qu'Il vous envoie un consolateur, l'Esprit de vérité, qui demeurera avec vous éternellement¹ ».

3. — Maintenant examinons quel jour est célébrée la fête de la Pentecôte et comment eut lieu l'événement extraordinaire de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. D'après tout ce que nous avons vu aux chapitres du Dimanche et de la Pâque, nous pouvons très facilement conclure que la Pentecôte est célébrée le Dimanche qui suit celui de l'octave de l'Ascension. Saint-Luc raconte très simplement que, dix jours après l'Ascension du Seigneur, le huitième Dimanche à partir de sa Résurrection, le septième à partir du premier Dimanche qui la rappelait, on célébrait à Jérusalem la Pentecôte. En ce grand jour, les disciples étaient tous réunis « en un

¹) Chrys., serm. sur la Pentecôte, t. II, p. 454, c. I.

même lieu ». Parmi eux étaient les douze Apôtres, Judas ayant été remplacé par Matthias, et ce fut alors qu'avec éclat commença l'accomplissement de la grande promesse du Seigneur. A ce moment, tandis qu'ils persévéraient dans la prière selon l'ordre de leur divin Maître et attendaient l'accomplissement de la promesse, il vint tout à coup du ciel un bruit semblable à celui d'un vent impétueux qui remplit toute la maison où ils étaient. En même temps, des langues semblables à des langues de feu leur apparurent, séparées les unes des autres, et se posèrent sur chacun des Apôtres et des autres disciples.

Alors tous furent remplis du Saint-Esprit et se mirent à parler en langues qu'ils ne connaissaient pas, suivant l'inspiration du Saint-Esprit. Luc, continuant la relation historique de cet événement, ajoute que pendant ce jour, il y avait dans la ville des Juifs, hommes pieux de toutes les nations de la terre, qui, comme nous l'avons déjà dit, étaient venus à Jérusalem pour la fête de la Pentecôte. Ces gens, en entendant ce violent bruit de la descente du Saint-Esprit, étaient tous stupéfaits et se disaient avec admiration les uns aux autres : que veut dire ceci ? ces gens qui nous parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? et comment les entendons-nous parler dans la langue du pays où nous sommes nés ? Ici pourrait surgir une difficulté. Comment faut-il comprendre ce que Luc dit : des personnes étrangères venues auprès des Apôtres, et les entendant parler des œuvres de Dieu dans leur langue maternelle ? Cela signifie-t-il que chacun des Apôtres voyait devant lui un Parthe, ou

un Egyptien, ou un Crétois, ou un Arabe, etc.? A ce moment-là, en effet, Jérusalem était remplie de pèlerins accourus de toutes ces régions. Chaque Apôtre parlait-il avec cet étranger sa propre langue? c'est-à-dire avec le Perse la langue perse, avec l'Arabe la langue arabe, etc.? Cela signifie-t-il que les différents auditeurs, en écoutant les Apôtres parler leur langue particulière, entendaient chacun dans sa langue?

Nous répondrons que la seconde hypothèse est inacceptable, car :

1° Si cela s'était produit, c'est-à-dire, si un Apôtre, parlant hébreu ou grec, avait été compris en vertu d'un miracle par chacun des auditeurs comme s'il avait parlé sa propre langue, par un Romain comme s'il avait parlé latin, par un Parthe comme s'il avait parlé parthe, etc., l'évangéliste l'aurait raconté sans doute, et il n'aurait pas passé sous silence cette particularité.

2° Si nous examinons cette hypothèse plus à fond, nous trouvons que, tout en laissant subsister le miracle, elle enlève l'action du Saint-Esprit aux Apôtres pour la transmettre aux oreilles de ces différents étrangers qui n'avaient pas encore cru à Jésus-Christ, qui n'étaient pas baptisés, qui ne savaient peut-être même pas la venue du Messie, et elle fait des Apôtres les organes inconscients du miracle. Ils n'auraient pas ressenti la grâce du Saint-Esprit descendu sur eux ; ce serait les auditeurs étrangers qui en auraient été les objets, eux dont plusieurs étaient si incrédules qu'ils ne pouvaient comprendre cet événement et

trahaient les Apôtres d'hommes ivres; ajoutons que la promesse du Seigneur avait été donnée exclusivement aux Apôtres et à ceux qui voulaient croire, par leur enseignement, à Jésus Christ. C'était donc les Apôtres qui devaient les premiers recevoir les dons du Saint-Esprit, parmi lesquels se trouvait le don « de parler en langues étrangères ». Nous pouvons donc conclure que les Apôtres ont reçu le don de parler les langues des différentes nations; depuis l'instant où l'Esprit divin les a saisis, ils sont transformés, la vérité que le Maître leur a enseignée brille aux regards de leur intelligence, ils voient tout, ils comprennent tout; c'est pour cela que Saint-Pierre s'adressa à la foule en ces termes : « Non, ces hommes que vous voyez ne sont pas ivres, comme vous l'avez pensé; car ce n'est encore que la troisième heure, mais en ce moment s'accomplit ce qu'avait prédit le prophète Joël en ces jours-là je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes et ils prophétiseront » (Joël II, 28-29).

Notre-Seigneur l'a d'ailleurs prédit quand il énumère les miracles que feront en son nom ceux qui croiront en lui : « Voici, dit-il, les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom ils chasseront les démons *ils parleront de nouvelles langues* » (Marc, XVI, 17).

Cela est dit des fidèles de Jésus et non des païens. Saint Paul l'affirme en parlant souvent de ce don dans ces Epîtres. Luc, dans les Actes, raconte que Saint Paul, venant à Ephèse, y trouva quelques disciples et qu'il leur demanda s'ils avaient reçu

le Saint-Esprit, ils répondirent qu'ils ne savaient pas même encore s'il y avait un Saint-Esprit, parce qu'ils avaient été seulement baptisés du baptême de Jean ; Paul leur enseigna qu'il faut être baptisé du baptême de Jésus-Christ. Après les avoir baptisés, Paul leur imposa les mains et le Saint-Esprit étant descendu sur eux, « ils parlaient en langues et prophétisaient » (Actes XIX, 1-19).

Ailleurs Paul énumère les dons donnés à chacun des fidèles par le Saint-Esprit, il dit : « A chacun l'Esprit est manifesté d'une façon différente ; à l'un est donnée par Esprit une parole de sagesse..... à l'autre la diversité des langues, à l'autre l'interprétation des langues ; un seul et même Esprit opère toutes ces choses, les distribuant à chacun en particulier comme il veut » (I Corinth. XII, 7-11 ¹⁾).

Saint Jean Chrysostome, dans sa première homélie sur la fête de la Pentecôte demande : « Que signifie ce langage *γλώσσαις λαλεῖν* ; celui qui est baptisé, répondit-il, parlait immédiatement le langage des Indiens, des Assyriens, des Perses, des Scythes, des Thraces, et un homme seul entendait plusieurs langues » (Homél. I sur la Pent. t. II. p. 459).

Saint Cyrille de Jérusalem, dans sa 17^e Cathéchèse, s'exprime ainsi : « L'Esprit-Saint se reposa sur les Apôtres, afin que de nouvelles couronnes spirituelles, par le moyen de langues de feu, vinsent orner leur tête et leur donner la puissance de parler de nouvelles langues.... »

¹⁾ Voir dans l'*Encycl. des Scien. Relig.* de F. Lichtenberger le mot *glossolalie*, t. v. p. 602,

4. Comme toutes les grandes fêtes de l'Eglise chrétienne, la Pentecôte est précédée d'une vigile qui, dans l'antiquité, ressemblait à celle de la Pâque; vers le soir, les fidèles se rendaient à l'église pour prendre part aux solennités de l'administration du Baptême.

Dans la nuit qui suivait, ce sacrement était conféré aux catéchumènes que l'absence ou quelque maladie avaient empêchés de se joindre aux autres pendant la nuit de Pâques ou d'Epiphanie.

Ceux que l'on n'avait pas encore suffisamment éprouvés, ou dont l'instruction n'avait pas semblé assez complète, ayant satisfait aux justes exigences de l'Eglise, contribuaient aussi à former le groupe des aspirants à la nouvelle naissance.

Pendant que les prêtres accomplissaient les rites préparatoires au baptême, on lisait ordinairement six prophéties au lieu de douze, comme à Pâques, ce qui conduit à supposer que le nombre des baptisés de la nuit de la Pentecôte était moins considérable.

CHAPITRE CINQUIÈME

La Fête de l'Ascension.

L'Ascension de Jésus-Christ marque le terme du cycle des fêtes chrétiennes et l'heureux achèvement de la carrière terrestre du Fils de Dieu. Cette fête est une des plus anciennes de l'Eglise. Il est certain que nous ne pouvons pas trouver beaucoup de traces de sa célébration chez les Pères de l'Eglise des premiers siècles; cependant, il est incontestable qu'elle a été instituée par les Apôtres eux-mêmes, comme celle de la Résurrection; car il n'est pas possible que les Apôtres, qui savaient qu'en ce jour le Seigneur était monté au ciel, aient laissé ce miracle sans aucune commémoration.

Dans l'**Epître dite de Barnabé**, nous la trouvons pour la première fois : « Le huitième jour est pour nous un jour de réjouissance, car c'est en ce jour que Christ est ressuscité des morts et, après s'être montré, il s'est élevé dans les cieux ». (Ch. 15).

Les **Constitutions apostoliques** nous apprennent qu'il faut célébrer cette fête en mémoire de l'Ascension

du Seigneur, quarante jours après sa Résurrection... Quarante jours après, le premier Dimanche (de Pâques), célébrez la fête de l'Ascension du Seigneur, pendant laquelle, achevant toute économie et toute ordonnance, il monta vers Dieu, le Père, qui l'avait envoyé au monde, et étant assis à la droite de la puissance, il attend que ses ennemis se prosternent à ses pieds... (Constitut. Apost., lib. 5, 19).

Et ailleurs : « Tout le monde célèbre la fête de l'Ascension, en laissant tous les travaux, à cause de l'accomplissement de l'économie du Christ... (VIII, 33).

Saint Augustin (Lettre 44, ch. I) nous dit au sujet de cette fête : « Ce que nous observons comme nous étant transmis, non point par écrit, mais par tradition, et que l'on observe sur toute la terre, nous apprend que l'institution de cette cérémonie est due aux Apôtres, ou aux Conciles Œcumeniques, dont l'autorité dans l'Eglise chrétienne est très salutaire, d'une grande valeur et possède force de loi obligatoire. Telles sont les fêtes de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension du Seigneur, de l'avènement de l'Esprit-Saint et de tout autre anniversaire qui se rencontre, et qui est observé dans tous les lieux où est répandue l'Eglise universelle ».

Le même Père, en donnant à l'Ascension le nom de Quarantaine, dans son sermon 118, dit aussi : « Si nous célébrons avec une dévotion si bien fondée les solennités de la Résurrection du Seigneur et de la Pentecôte, il convient de célébrer en ce jour avec une égale piété la fête de l'Ascension, car elle n'est en rien inférieure à aucune des précédentes ».

Ailleurs, dans son sermon 261, il dit : « L'Ascension du Seigneur est notre espérance... si nous célébrons cette fête avec une vraie et sainte dévotion, nous nous élèverons avec le Seigneur dans le Ciel... Aujourd'hui, notre Seigneur est monté au Ciel : nous célébrons donc cette fête... »

De même, ce Père, qui, dans son Epître 54, donne à cette fête le troisième rang, ne doutait nullement qu'elle ne fût venue des Apôtres. De son temps, les fêtes de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension et de la Pentecôte, étaient généralement célébrées partout où la foi du Seigneur était reçue : il en concluait qu'elles devaient avoir été établies et ordonnées par les Apôtres et que, par conséquent, selon les témoignages des Constitutions Apostoliques, l'Ascension devait être célébrée quarante jours après la Résurrection, c'est-à-dire un jeudi, puisque celui de la Résurrection était un Dimanche.

Saint Jean Chrysostome a prétendu que Jésus-Christ était monté au Ciel un Samedi, un jour de Sabbat (Hom. 30, sur les Actes, p. 27). Cette opinion lui est peut-être venue de ce que **Saint Luc** dit (Actes 1, 20), que la montagne des Oliviers était éloignée de Jérusalem de l'espace du chemin que l'on pouvait faire le jour du Sabbat.

Ce Saint Père (Hom. I sur les Actes, p. 10) dit encore que le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres huit ou neuf jours après l'Ascension de Jésus au ciel. Mais on ne doute guère que cette opinion n'ait été un défaut d'attention du Saint Docteur.

Il ne faudrait pas en conclure que la fête de

l'Ascension n'était pas encore établie de son temps soit en Syrie qui était son pays, soit à Constantinople où il était évêque. Nous avons, en effet, de lui, un sermon composé pour le jour de l'Ascension et prononcé dans la ville d'Antioche avant son épiscopat et il n'y a aucun motif de prétendre que cette fête ait été célébrée un autre jour que le quarantième après Pâques, par conséquent un jeudi. L'accord où l'on était touchant le jour qu'on devait destiner à la fête de l'Ascension était si général pour toute l'Eglise, que les Latins ne faisaient aucune difficulté de lui en faire porter le nom et de l'appeler la fête du *Quarantième*, comme nous le voyons dans le sermon 267 c. 3, de **Saint Augustin**. Les Grecs et les Orientaux l'ont nommée *Tessaracoste*, qui veut dire le quarantième jour après Pâques. Les chrétiens de la Cappadoce appelaient communément la fête de l'Ascension *Ἐπισωζομένων*, c'est-à-dire le jour du Salut, comme le montrent les discours de **Saint Grégoire de Nysse** (homélie dite de Cappadoce, Migne, p. g. t. 46, p. 620) où ce Père explique admirablement la signification de ce jour.

C'était aussi l'habitude ailleurs, particulièrement à Antioche, du temps de **Saint Jean Chrysostome**, dont une des vingt-et-une homélies prononcées en cette ville en l'an 388, est intitulée : « pour le Dimanche de l'Episozomène ». Elle a donc été faite pour le Dimanche de la semaine où se trouve la fête de l'Ascension du Seigneur (Chrysost. t. II p. 188, homélie XIX). Nous trouvons encore un autre nom qui est aujourd'hui le plus ordinaire dans l'Eglise grecque

pour désigner la fête de l'Ascension, c'est celui d'Analepse Ἀνάληψις, qui veut dire Assomption du Sauveur au Ciel.

La fête de l'Ascension était célébrée comme de nos jours encore, avec une pompe extraordinaire et, hors des villes, où la célébration du culte divin avait lieu aussi, d'après ce témoignage de **Saint Jean Chrysostome** : « Cur extra civitatem conventus habitus. Etiam cum crucis memoriam recolimus, extra urbem ejus solemnitatem celebravimus : et nunc quando crucifixi ascensionem agimus, illustrem hunc atque refulgentem diem, extra civitatem rursus festum peragimus. Atqui hoc, non quod civitatem despiciere velimus, sed martyres potius honorare cupimus..... » (Chrysost. t. II. p. 442).

CHAPITRE SIXIÈME

La Fête de l'Epiphanie.

1. — La Fête de l'Epiphanie (Επιφάνεια) appartient non seulement aux plus anciennes, mais aux plus remarquables solennités de l'Eglise chrétienne. Cette Fête, étant presque contemporaine de la Fête de Pâques et de la Pentecôte, rappelait, et aujourd'hui encore, l'apparition du Seigneur au monde comme Rédempteur, et elle a été célébrée dans l'Eglise d'Orient de très bonne heure et avec beaucoup d'éclat, en mémoire du baptême de Notre Seigneur.

Donc la pensée principale qui était à la base de cette Fête dans l'Eglise d'Orient, était l'idée de la manifestation ou de la révélation du Seigneur à l'humanité pécheresse¹⁾, soit parce que ce jour-là le Christ a été manifesté, pour la première fois, aux Juifs, lorsqu'il reçut le baptême²⁾ des mains de Jean-

¹⁾ « Car la grâce de Dieu, dit Saint Paul à Tite, source de salut pour tous les hommes, a été manifestée. » Et encore : « mais lorsque la bonté de Dieu notre Sauveur et son amour pour les hommes ont été manifestés..... » (Tit II, 11 ; III, 4).

²⁾ « Alors Jésus vint de la Galilée au Jourdain vers Jean, pour être baptisé par lui..... Et voici, une voix fit entendre des cieux ces paroles : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. » (Matth. III, 13-17).

Baptiste, dans les eaux du Jourdain, comme le Fils bien aimé de Dieu, selon l'explication de **Saint Jean Chrysostome** et de **Saint Augustin** ¹⁾, soit à cause de l'étoile des Mages, qui annonça le Sauveur du monde, selon l'interprétation de **Saint Isidore de Péluse**. (I. III. Ep. 110).

Il n'y avait pas alors dans l'Eglise d'Orient de Fête de Noël, ou de Fête de la naissance corporelle du Christ, à proprement parler ; sa naissance était célébrée comme contenue implicitement dans la Fête de l'Epiphanie et comme préparation à cette dernière, qui tombait le 6 janvier.

Au sujet de l'origine de cette Fête, nous signalons le fait suivant :

D'une part, **Clément d'Alexandrie** dit, dans les *Strom.*, lib. I, 145, 146 ²⁾, au sujet des Gnostiques Basilidiens, qu'ils fêtaient le jour du baptême du Seigneur, passant la nuit à lire les Saintes Ecritures et d'autres différentes prières, les uns le sixième, les autres le dixième jour de Janvier. Mais il ne faut

¹⁾ « ... Parce que c'est ce jour-là qu'il fut baptisé et qu'il sanctifia ainsi l'eau... parce qu'il fut manifesté à tous bien plus lorsqu'il fut baptisé que lorsqu'il naquit... (*Chrys. homélie sur le baptême*, Migne, P. g., t. 2, p. 365). « La solennité de ce jour a pris son nom de l'apparition, car l'Epiphanie est une apparition et où le témoignage du Père montra que Jésus, recevant le baptême par Jean dans le Jourdain, était vraiment Fils de Dieu ... » (August., Serm. 203).

²⁾ Οἱ δὲ ἀπὸ Βασιλειᾶδου καὶ τοῦ βαπτίσματος αὐτοῦ τὴν ἡμέραν ἐορτοῶσιν προδιανυκτερεύοντες ἀναγνώσει. φασὶ δὲ εἶναι τὸ πεντεκαιδέκατον ἔτος Τιβερίου Καίσαρος τὴν πεντεκαιδεκάτην τοῦ Τυβί μηνός, τινὲς δὲ αὐτὴν ἐνδεκάτην τοῦ αὐτοῦ μηνός.... Σημ... ἐβαπτίσθη δὲ ὁ Κύριος ἐν τῷ 30 αὐτοῦ ἔτει ὑπὸ Ἰωάννου τοῦ Τυβί 11, ὥρα 10 τῆς νυκτός· ἐν τῷ Ἰορδάνῃ ποταμῷ.... » (Migne P. g., t. I, p. 885. et note).

pas conclure que les Basilidiens aient été les premiers à fêter le baptême du Christ, car comment eût-il été possible que l'Eglise chrétienne eût emprunté cette Fête à des hérétiques qui l'avaient abandonnée? Au contraire, il est très probable que les Basilidiens célébraient cette Fête après l'avoir empruntée aux Judéo-Chrétiens de Palestine ou de Syrie, qui la célébraient en souvenir de la révélation de Jésus-Christ, comme Messie, après son baptême dans le Jourdain.

D'autre part, nous voyons que les Pères de l'Eglise, depuis le quatrième siècle, témoignent que cette Fête était très ancienne et remarquable dans l'Eglise d'Asie. **Saint Jean Chrysostome** dit dans l'homélie sur la Pentecôte : « La première fête chez nous est l'Epiphanie; quelle est donc l'occasion de ce jour de Fête? C'est que Dieu est apparu sur la terre et a parlé aux hommes (Baruch III, 38); c'est à ce moment que le Fils unique de Dieu fut avec nous. Mais cela se produit toujours : voici, en effet, que je suis avec vous... (Matth. 28, 20)... »

De même, les Pères de l'Eglise parlent de cette Fête comme Fête de la manifestation du Seigneur au monde, pendant le baptême, et comme étant célébrée le 6 janvier.

Origène voit dans cette fête de l'Epiphanie non la fête de la naissance de Jésus, mais celle du *baptême*; il justifiait sa manière de voir en rapprochant le passage d'Ezéchiel I, 1 : « Le cinquième jour du quatrième mois, les cieux s'ouvrirent », de Math. III, 16.

Saint Jérôme dit aussi : « *Hæc dies Epiphaniarum venerabilis... significat Βέντιμα non ut quidam putant Natalis est in carne*¹⁾ ».

Les **Constitutions Apostoliques** s'expriment ainsi : « Après ce jour vient celui de l'Epiphanie, qui tient le premier rang dans les honneurs que vous rendez ; c'est le jour où Notre Seigneur révéla sa divinité, celui-là doit être célébré le sixième jour du dixième mois²⁾... ».

Mais le témoignage qui montre très expressément la signification de la fête, est celui de **Jean Chrysostome**, dans son homélie sur le baptême : « Car il y en a, dit-il, beaucoup qui célèbrent les Fêtes et en connaissent les noms, mais n'en connaissent pas l'histoire, ni les circonstances dont elles sont issues, et en particulier l'Epiphanie, c'est-à-dire l'apparition. Sa célébration peut être indiquée par le monde, mais ce que c'est que cette apparition, et si elle est simple ou double, ils ne le savent pas. Et, chose qu'il faut remarquer à leur grande honte, et qui est digne de moquerie, certains célèbrent chaque année cette solennité, et en ignorent la signification et l'occasion. »

» Donc, la première chose utile à faire, est d'indiquer à votre bienveillance que cette apparition ne fut pas seulement une, mais qu'elle fut double : l'une, en effet, est celle qui est présentée et qui a déjà eu lieu ; la seconde, c'est celle qui doit se produire et

¹⁾ Comment. sur Ezéch. I, V, 1, p. 678.

²⁾ Const. Apost. VIII, 38.

qui doit venir de la consommation des siècles, avec splendeur et gloire.

» Et, vous avez entendu aujourd'hui Paul parler à Tite, de l'une et de l'autre, et particulièrement de la présente, en ces termes : la grâce de Dieu est apparue salutaire à tous les hommes, nous enseignant à repousser l'impiété et les désirs du monde, et à vivre justement, pieusement et sobrement dans ce monde. Et il dit de l'apparition future :... Mais pourquoi donc n'appelle-t-on pas Epiphanie, apparition, le jour où il est né, plutôt que le jour où il fut baptisé ? Parce que c'est ce jour-là qu'il fut baptisé et qu'il sanctifia l'eau... pour quelle cause maintenant cette fête est-elle appelée Epiphanie ? Parce qu'il fut manifesté à tous, bien plus lorsqu'il fut baptisé que lorsqu'il naquit. Car, jusqu'à ce jour, Il était ignoré du peuple... et Jean-Baptiste avait dit : « Un médiateur est au milieu de vous et vous ne le connaissez pas (Jean I, 26...) » ¹⁾ A cette signification, qui montre très expressément la divinité de Jésus-Christ, il en a été ajoutée une autre à la fin du troisième siècle : Cette fête fut célébrée aussi au même jour en souvenir de l'apparition corporelle de Jésus-Christ.

Ainsi, à Alexandrie, d'après le témoignage de **Cassien** (Collat., X, 2²), à Chypre, d'après **Saint**

¹⁾ Chrys. M. P. g., t. II, p. 365.

²⁾ « Intra Aegypti regionem mos iste antiqua traditione servatur, ut peracto Epiphaniorum die, quam provinciae istius sacerdotes vel dominici baptismi vel secundum carnem nativitatis esse definiunt, et idcirco utriusque sacramenti sollemnitate non bifarie, ut in occiduis provinciis, sed sub una hujus diei festivitate concelebrant. »

Epiphane (Hæres LI, § 29¹), en Palestine, d'après **Cosmas Indicopleuste** (Christ. Topograph. liv. V, p. 197, et à Antioche, semble-t-il, pendant quelque temps.

Ces faits montrent effectivement que la solennité de cette double fête eut lieu le jour même que l'Eglise d'Orient avait fixé, c'est-à-dire le 6 du mois de janvier. En outre, dans l'Eglise d'Orient, au quatrième siècle, le jour de l'Epiphanie était célébré aussi comme la fête de l'Illumination de l'humanité par le fait du saint baptême, d'où le nom de *Fête des Lumières*, *εορτή τῶν Φώτων*.

Grégoire de Nazianze parle ainsi de cette double signification : « De nouveau mon Jésus apparaît ; nouveau mystère, mystère qui ne trompe point, qui n'est point honteux, qui n'est pas le fruit de l'erreur des Gentils ou de leur folie, mais mystère élevé et divin, dans lequel on retrouve la splendeur du Ciel, car le saint et grand jour des *Lumières* (τῶν Φώτων) où nous sommes parvenus et que nous célébrons aujourd'hui, par un bienfait divin, tire au moins son origine du baptême de mon Christ, du Christ, dis-je, qui est la lumière véritable, illuminant tout homme qui vient au monde, Il opère aussi une propre purification et ajoute à cet éclat le secours que nous en avons reçu d'une manière si sublime dès l'origine

¹) Ἦνεστι δὲ γινῶναι, ἐπειδὴ καὶ πάντες αὐτὴν τὴν γένναν τοῦ Χριστοῦ, πληρωμένου τοῦ ἐννάτου μηνός, ἀπὸ τῆς ὀρχῆς τοῦ πρώτου μηνό· ποιῶμεν. τ. ε. Χοιὰκ 28. Οἱ δὲ Ἱεροσολυμίται ὡς ἐκ τοῦ μακαρίου Λουκᾶ λέγοντος περὶ τοῦ βαπτισθῆναι τὸν Χριστὸν ἀρχόμενον ἐτῶν 30 τοῖς Ἐπιφανίοις ποιῶσι τὴν Γένναν. Καὶ ἀληθεύει μὲν καὶ ὁ Λουκᾶς καὶ οἱ Ἱεροσολυμίται ἀλλ' ἡ ἀκρίβεια δ' οὕτω· ἔχει, ἀλλ' ἐν αὐτῇ τῇ Γέννᾳ ἐγένετο καὶ τὸ Βάπτισμα. ...

et que les ténèbres du péché nous ont obscurci et caché... Donc, nous honorons aujourd'hui le baptême du Christ; célébrons dignement cette fête, non pas en nous abandonnant aux délices de la chair, mais en nous donnant les joies spirituelles...» (Greg. de Naz., homélie 39).

De ce qui vient d'être dit, on peut conclure que la fête de l'Epiphanie, pendant la seconde moitié du quatrième siècle, était célébrée avec deux significations : celle de la Nativité et celle de l'Epiphanie, mais toujours le 6 janvier.

Mais peu après, ou à la même époque, nous trouvons que **Grégoire de Nazianze**, dans ses Sermons 38 et 39, distingue très clairement la fête de la Nativité du Seigneur qu'il nomma *Théophanie*, Θεοφάνεια, d'avec l'*Epiphanie*, Ἐπιφάνεια jour auquel il fut adoré par les Mages et reçut le baptême¹⁾.

De même, **Grégoire de Nysse** dit très clairement

¹⁾ « Donc, pendant la fête de la naissance, nous avons célébré ce que nous devons faire, par moi qui préside et commence la fête, et par vous et aussi tous ceux qui vivent dans le monde ou dans un séjour plus élevé. Avec l'étoile nous sommes accourus, avec les Mages nous avons adoré, avec les bergers nous avons été inondés de clarté, avec les anges nous avons chanté la gloire de Dieu, avec Siméon nous avons reçu le Sauveur dans nos bras, avec Anne, dis-je, la vieille et pieuse femme, nous l'avons proclamé.... Mais maintenant c'est une autre action du Christ et un autre mystère qui va suivre ; je ne puis contenir la joie de mon âme, je suis saisi d'un transport divin. Presque comme Jean, je proclame l'heureuse nouvelle, non pas en précurseur, comme lui, mais venant aussi du désert. Le Christ est couvert de lumière, soyons avec lui inondés de clarté ; le Christ se fait baptiser, descendons avec lui pour remonter aussi avec lui... » (Grég. de Naz., P. g., t. 46, p. 349).

dans une de ses homélies : « Je ne compare pas à toutes les autres solennités la solennité de *Noël*, car la fête qui a été instituée pour honorer l'Épiphanie, l'apparition divine du Fils de Dieu, après l'enfantement de la Vierge, n'est pas simplement une fête, mais la plus sainte des saintes fêtes et la célébrité des célébrités ¹⁾... »

Puisque cette fête était de leur temps nettement séparée de celle de la Nativité, nous pouvons en conclure qu'on avait coutume de célébrer la fête de l'Épiphanie le 6 janvier, et celle de la Naissance le 25 décembre. Outre cela, on peut conclure que cette fête a toujours été placée parmi les plus anciennes solennités de l'Eglise.

Saint Philippe, évêque d'Héraclée, qui, au IV^{me} siècle, mourut glorieusement pour la foi, s'exprime ainsi en parlant de cette fête : « La fin du siècle approche, le démon obstiné nous menace, et, à l'aide d'un pouvoir éphémère, il vient, non pour perdre, mais pour éprouver les serviteurs de Jésus-Christ. Le saint jour de l'*Épiphanie* va luire, et il nous avertit de fixer nos pensées sur la gloire. Ne vous laissez donc pas effrayer par les menaces des impies et par la crainte des tourments, car Jésus-Christ daigne accorder à ses soldats la patience dans les peines et la récompense des tortures qu'on a éprouvées ».

Nous trouvons une mention de l'*Épiphanie* en Occident, dans la première moitié du IV^{me} siècle, et tout d'abord dans l'Eglise des Gaules, où elle était

¹⁾ Greg. de Nazianze, Migne, P. g., t. 46, p. 1128.

fêtée, comme dans les Eglises d'Orient, le sixième jour de Janvier.

Ammien Marcellin, en son liv. XXI, 2, la mentionne en disant que l'empereur Julien l'Apostat, se trouvant en France, en 360, et voulant couvrir d'un voile de piété ses projets de persécution contre le christianisme, voulut en ce même jour de l'Epiphanie, s'unir aux chrétiens et assister avec eux à la célébration des Saints Mystères.

Saint Grégoire de Nazianze nous apprend aussi un fait de ce genre sur l'Empereur Valens, dans son Panégyrique de Saint Basile. Cette fête pouvait avoir été introduite plus tôt dans cette contrée que dans les autres contrées occidentales, à cause des rapports des villes grecques commerçantes et de leurs colonies du sud de la France.

De même que la fête de *Noël*, qui était une fête originaire de l'Occident, se répandit à l'Orient et à l'Est, de même, la fête de l'*Epiphanie* se répandit de l'Orient à l'Occident. La fête se répandit et la polémique des Donatistes qui la rejetaient comme une nouveauté apportée de l'Orient, ne put pas l'empêcher; au contraire, elle contribua à la faire connaître. Mais, comme elle n'appartenait pas à l'ancienne tradition de l'Eglise Occidentale, son sens pouvait plus facilement se modifier.

Déjà au temps de **Saint Augustin** elle était devenue la fête de la révélation du Christ aux Païens, contre lesquels il dit : « Merito istum diem numquam nobiscum *Donatistae* celebrare voluerunt, quia nec unitatem amant nec Orientali Ecclesiæ communi-

cant¹⁾». Et encore : « Aujourd'hui le Rédempteur de toutes les nations leur a été manifesté... » C'est pourquoi ce jour était appelé « prémices des Gentils²⁾ » et l'on se servait comme exemple de l'adoration des Mages d'Orient (Matth. II, 1-12) — d'où le nom de Fête des Trois-Rois³⁾ ».

Mais l'*Épiphanie* était aussi mise en relation avec la première révélation de la force miraculeuse du Seigneur Jésus-Christ, après son baptême, dans son premier miracle de Cana (Jean II, 11), d'où le nom de Bethphanie ; et « Dies natalis virtutum Domini » (Maxim. Taurin., homil. 23).

L'Eglise d'Occident, croyant donc que ces événements avaient eu lieu en même temps et le même jour, continuait à les célébrer. Voici les paroles de **Saint Maxime**, dans son sermon sur l'*Épiphanie* : « Dans cette solennité, mes frères, nous devons nous réjouir comme dans une triple festivité, selon l'instruction que nous avons reçue de nos pères. Ils nous apprennent que Jésus-Christ a été aujourd'hui adoré des gentils conduits par l'étoile, qu'Il a été invité à des noces où Il a changé l'eau en vin, et que, par le baptême que lui conféra Jean-Baptiste, les eaux du Jourdain ont été consacrées. Mais qu'a-t-il fait principalement au jour présent ? Celui-là doit le savoir qui en a été lui-même l'auteur ».

De même, **Saint Augustin** dit dans son troisième

¹⁾ Augustin, Serm. 202, § 2.

²⁾ Augustin, Serm. 203. Léon le Grand, Serm. 31 et 32.

³⁾ Cette fête se célèbre dans notre Eglise d'Orient au jour de la Nativité du Seigneur sous le nom de *l'adoration des Mages*.

sermon sur l'*Epiphanie* : « Au jour de l'Epiphanie, on fait mémoire de trois miracles, savoir : celui de l'adoration des Mages, qui eut lieu en la première année de la naissance du Sauveur ; celui de son baptême au même jour, 6 janvier, quand Il eut trente ans révo'us, et celui des noces de Cana, qui se célébrèrent en ce même jour, après l'année révolue... »

La fête de l'*Epiphanie* appartient non seulement aux plus anciennes, mais aux plus remarquables solennités de l'Eglise. Pendant cette fête, on avait l'usage en Orient et en Afrique, de baptiser les catéchumènes, comme le Samedi de Pâques et de la Pentecôte, en souvenir du baptême du Christ dans le Jourdain ; c'est pourquoi cette fête se nomme encore aujourd'hui *Jour des Lumières* *ἡμέρα τῶν Φώτων* dans le sens de baptême, et *φωτισμένοι* dans celui de baptisés. On faisait ce jour-là dans l'Eglise d'Orient la bénédiction de l'eau en mémoire du baptême de Jésus-Christ, et cette bénédiction a encore lieu aujourd'hui dans l'Eglise Orthodoxe d'Orient.

Saint Jean Chrysostome, dans son homélie 24, nous raconte que les chrétiens avaient coutume d'emporter de l'église, au milieu de la nuit, une certaine quantité d'eau et de la garder pendant une année entière, en mémoire du baptême de notre Seigneur, où les eaux ont reçu une consécration. Cette eau, conservée deux ou trois ans, ne subissait aucune corruption. « Toutes les personnes, dit ce Saint Docteur, qui, en cette solennité, pendant la nuit, se sont baignées, et qui rapportent chez eux de

ces eaux, les gardent en réserve et les conservent pendant une année, puisqu'en ce jour les eaux, témoins d'un miracle évident, ont été sanctifiées, car, pendant tout ce long temps, la nature de ces eaux n'est point viciée, même pendant deux et trois ans. Elles restent pures et sans corruption, de telle manière qu'elles le disputent en bonté à l'eau que l'on puiserait le jour même aux sources ¹⁾...»

La fête de l'*Epiphanie* était, dans l'Eglise d'Orient, jusqu'à l'époque de **Saint Jean Chrysostome**, la fête qui ouvrait le cycle des fêtes chrétiennes : « Chez nous, dit ce Père, la première fête est l'*Epiphanie* ».

La date de la célébration de la fête de Pâques n'était pas encore fixée. Pendant ce jour de l'*Epiphanie*, les Patriarches et les Métropolitains avaient coutume d'adresser, à leurs suffragants, leur mandement de Pâques contenant les indications sur le commencement du carême, sur le jour de Pâques et sur les fêtes mobiles de l'année.

Cet usage est toujours suivi dans l'Eglise romaine. Le jour de l'*Epiphanie*, après la lecture de l'Evangile, le Diacre ou le Chanoine, ou le prêtre, annonçait aux fidèles le jour où la fête de Pâques serait célébrée. Nous possédons encore des mandements de Théophile, de Denys, d'Athanase, de Cyrille, d'Innocent I^{er} et de Léon-le-Grand. Mais ce n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir des temps anciens, car, de nos jours, les calendriers font connaître le jour précis de la célébration de la fête de Pâques.

¹⁾ Migne, Patrol. g. t. 49, p. 366.

CHAPITRE SEPTIÈME

La Fête de Noël.

1. — La Fête de Noël est la fête de la naissance du Seigneur Γέννησις Χριστοῦ (*Festum Natalium Domini*) que la chrétienté célèbre aujourd'hui le 25 Décembre. Elle est après les fêtes de Pâques et de la Pentecôte, une des principales de l'année ecclésiastique. **Saint Jean Chrysostome** l'appelle : ἑορτὴ πασῶν σεμνοτάτη et même : μητρόπολις τῶν ἑορτῶν ; en voulant dire qu'elle était l'origine et le fondement (ἀρχὴ καὶ ὑπόθεσις) de toutes les autres fêtes ¹⁾. De même le *Sacramentaire léonien* dans sa préface dit : « Vere dignum, quoniam quidquid christianæ professionis devotione celebratur, de hac sumit solemnitate principium, et in huius muneris mysterio continetur ²⁾. » L'origine de cette fête est obscure, car nous ne possédons pas de documents exacts sur la date de la naissance de Jésus-Christ. Nous tâcherons cependant d'indiquer l'année et le jour anniversaire de la naissance de Jésus par quelques raisons qui nous paraissent les plus fondées.

¹⁾ Migne P. g., t. XLVIII, p. 752-753.

²⁾ Sac. Leon. XL, Mig. P. L., t. LV, p. 146.

D'après la croyance générale, Jésus naquit sous le règne de l'Empereur Auguste et sous celui du roi Hérode : « En ces temps-là, dit Saint Luc, il arriva que César-Auguste publia un édit pour faire le recensement de tout l'univers. Il fut fait avant que Quirinus fut gouverneur de Syrie » (Luc II, 1 et 2 et St. Matth. ch. 2). « Jésus étant né à Béthléhem en Judée, au temps du roi Hérode... »

Mais l'Ecriture n'en reste pas à cette donnée générale, elle donne des dates plus précises. Jésus naquit pendant un recensement ordonné par Auguste pour toute la Palestine ; ce recensement de la population fut même la cause qui fit naître Jésus à Béthléhem. Il est difficile de savoir par ce seul récit, l'année exacte de ce recensement et par conséquent de fixer la date de la naissance de Jésus. Car l'Evangéliste dit seulement que ce recensement fut antérieur à celui qui fut entrepris sous le Gouvernement de Cyrinus ¹⁾, et il ne faut pas les confondre : *αὕτη ἡ ἀπογραφὴ πρώτη ἐγένετο ἡγεμονεύοντος τῆς Συρίας Κυρηνίου* ».

Le recensement de Cyrinus est cité aux Actes des Apôtres v. 37 ¹⁾ ; ce fut le dénombrement qui eut lieu en 759 en Judée et en Samarie, lorsque Cyrinus était gouverneur de Syrie, et qui provoqua le soulèvement de Judas le Galiléen et du pharisien Sadoc (Josèphe, Antiq. VIII, 1, 1).

Si donc nous sommes obligés de remonter plus

¹⁾ Cf. Tacite, Annales III, 48 et les fastes; et Suidas, Lexicon. s. v. ἀπογραφὴ.

²⁾ « Après lui s'éleva Judas le Galiléen, à l'époque du recensement, et il attira du monde à son parti : il périt aussi et tous ceux qui l'avaient suivi furent dispersés. »

haut que l'année 759, nous arrivons à l'année 749. Car en cette année, Auguste ordonna pour la seconde fois un recensement de tout l'empire¹⁾. Les données que nous possédons, conduisent aux combinaisons suivantes. Le recensement ordonné en 746 pour tout l'empire, fut également exécuté en Judée, mais non rigoureusement. Ce n'était pas un recensement de fortunes, mais un dénombrement de la population ; en même temps, d'après le dire exprès de Josèphe, il s'y rattache un hommage de fidélité envers l'empereur et envers Hérode ; car la Judée n'était pas encore formellement une province Romaine. Lorsqu'elle le fut devenue, ce qui arriva par la déposition d'Archelaüs en 759, on reprit le dénombrement interrompu en 746, et il eut lieu comme dans les autres provinces de l'empire. Il est hors de doute que le dénombrement prescrit en 746 ne fut pas commencé dans l'année même, car l'ordre n'en avait été donné que vers la fin de l'année. Nous arrivons ainsi à l'année suivante ou à l'une des années qui suivent, mais nous ne pouvons aller au-delà de 750, vu que Hérode mourut cette année-là. On ne peut donc pas dire d'une manière absolue, que c'est une erreur de placer le dénombrement en question en 749, comme le font les critiques

¹⁾ Cassiodore qui avait compulsé des livres très anciens et spécialement des livres d'arpenteurs, rapporte une lettre du roi Théodoric dans laquelle on lit, à propos du temps d'Auguste, ces mots : « Orbis romanus agris divisus censuque discriptus est » (Variar. I. III, 52). Et selon Suidas, Auguste envoya vingt censitores dans toutes les provinces pour y faire le recensement des hommes et des biens, et il a ordonné trois dénombremens faits en 726, 746 et 767.

les plus modernes, quoique l'année 747 paraisse plus probable. Mais nous avons un témoignage positif qui nous ramène avec certitude au-delà de 748 et nous conduit à 747. En effet, tandis que, comme nous l'avons vu, l'Évangéliste Saint Luc indique négativement que ce dénombrement fut antérieur à celui de Cyrinus, **Tertullien** nous apprend positivement que ce dénombrement fut accompli par Sentius Saturninus, et il en réfère à des actes qui, dit-il, peuvent être consultés et se trouvent dans les archives romaines (Tertul. cont. Marc., IV, 6, 19, 36¹). Or, Sentius Saturninus fut gouverneur de Syrie jusqu'au commencement de 748, époque où il fut remplacé par Quintus Verus. Ainsi, le dénombrement dont parle Saint Luc fut entrepris en 747, c'est-à-dire sept années avant le commencement de l'ère Dionysienne, et c'est à cette date que Jésus-Christ naquit. On a encore eu recours à d'autres moyens pour déterminer l'année de la naissance de Jésus-Christ.

a) On a cru pouvoir identifier l'étoile des Mages avec les conjonctions de Jupiter et de Saturne dans le signe des poissons, conjonction qui aurait eu lieu vers 747²); mais c'est une question fort probléma-

¹) « Sed et census, dit Tertullien, constat actos sub Augusto nunc in Judaea per Sentium Saturninum apud quos genus eius (Christi) inquirere potuissent. » De même S. Justin, pour prouver que Jésus est né à Bethléem, invoque dans sa première apologie les registres du dénombrement fait par Cyrinus : « quemadmodum etiam discere potestis (vos Romani) ex descriptionibus quae sub Cyrenio primo vestro in Judaea praeside factae sunt. » (Ap. I, 34).

²) Cette hypothèse fut proposée pour la première fois par Kepler : De nova Aella in pede Serpentarii, Prague, 1606. De vero anno quo actemus Dei Filius humanam naturam in utero benedictae Virginis Mariae assumpsit, Francfort, 1694.

tique¹⁾, car nous ne connaissons pas le rapport exact entre l'apparition de cette étoile et la naissance de Jésus-Christ.

b) On a calculé le temps où la famille Abias, à laquelle appartenait Zacharie, le père de Saint-Jean-Baptiste, devait remplir ses fonctions dans le Temple. On ne peut nier que ce calcul ne semble assez exact et assez sûr ; mais comme le service du Temple des diverses familles sacerdotales revenait souvent et à des intervalles assez rapprochés, on ne peut déterminer avec exactitude dans quelle année et à quel jour de l'année tomba le service de Zacharie dont il est parlé dans Saint Luc, 1, 8²⁾ ; Saint Luc dit ch. 3 : « Dans la quinzième année du règne de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée... la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie... et Jésus avait, lorsqu'il commença, environ trente ans... ». Mais ce passage, si nous le considérons de plus près, paraît presque inutile pour notre question, car nous ne savons quelle était l'année du règne de Tibère, ni même l'année où Jean avait déjà commencé à prêcher lors du baptême de Jésus. Quoi qu'il en soit, il

¹⁾ D'après la persuasion des Rabbins, une telle conjonction avait eu lieu trois ans avant la naissance de Moïse, et devait se répéter pour la naissance du Messie. Voir un passage du célèbre Rabbi Abernabel (XV^e siècle) cité par M. Wieseler. I. c. p. 59.

²⁾ « Or, pendant qu'il s'acquittait de ses fonctions devant Dieu, selon le tour de sa classe... » Cette classe, d'après les Paralipomènes I, par. XXIV, 3-19, est la huitième parmi les 24 classes de prêtres chargées tour à tour du service hebdomadaire dans le temple.

est probable que l'année de la naissance de Jésus est entre 747 et 750 ¹⁾).

2. — L'Évangile ne nous donne aucun document exact pour ce qui regarde le mois et le jour de cette fête. Il fut donc, primitivement, difficile de savoir à quelle époque précise on pouvait la placer. Mais plus tard, les Pères de l'Eglise s'accordèrent à reconnaître que, suivant une antique tradition, le 25 Décembre était le jour, où devait à jamais être célébré ce souvenir de la Naissance du Christ ; voici les raisons mystiques qu'ils font valoir.

Le document de l'Ancienne Alliance ne nous donne le jour de naissance que de quelques hommes. Adam a été créé par Dieu le sixième jour de la première semaine. D'anciennes traditions croyaient pouvoir conclure d'après la Genèse II, 17²⁾ que, après avoir mangé du fruit défendu, il avait été frappé de nouveau le sixième jour d'une autre semaine par la mort, le salaire du péché, — allégorie spirituelle qui représente la suite continuelle de la naissance de l'homme et de sa mort. Par le cours parallèle de sa vie, Christ est le second Adam ; mais comme l'Apôtre Paul le dit : « Tous sont morts en Adam, tous revivront en Christ » ³⁾ et à la vérité, par la mort que Jésus-Christ a connue lui aussi. L'Évangile ne nous rapporte pas le jour de la naissance du second Adam, mais nous savons bien celui de sa mort, et ce jour

¹⁾ Voir Bonaccorsi, p. 38.

²⁾ « Mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras ».

³⁾ I Corinthiens XV, 22.

était aussi le sixième jour de la semaine. Ce fait conduisit bientôt à penser que le jour de la naissance du Seigneur était aussi un sixième jour de la semaine. « Le premier homme, dit **Saint Irénée**, a été créé le sixième jour, parce que c'est un sixième jour aussi, le jour des pains sans levain, que le second Adam apparaîtrait pour faire renaître le premier » ¹⁾; Jésus-Christ serait donc né un Vendredi. D'autre part, si Adam est né le sixième jour de la première année; Christ a dû naître aussi le sixième jour d'une année, et comme il est né dans l'empire Romain, on s'explique que ce jour ait été considéré par l'Eglise d'Orient comme l'anniversaire de Jésus-Christ sous le nom de l'Epiphanie. Ce jour était comme la commémoration de l'accomplissement des prophéties hébraïques d'après lesquelles le Christ symbolisait la disparition de la Loi et du Temple. Le Temple en effet était le centre de la loi Juive, c'était là que se faisaient les sacrifices d'expiation. Il représentait l'Israël terrestre; Christ a été l'Israël spirituel. Il est le temple vivant de tous les peuples. « En Christ, dit Saint Paul, nous sommes venus à la montagne de Sion, à la ville du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste » ²⁾. Nous lisons dans l'Apocalypse : « Je ne vis aucun temple dans ce lieu, car le Seigneur Dieu tout puissant est temple » ³⁾. Jésus lui-même l'a mentionné, lorsqu'il disait aux Pharisiens : « Détruisez ce temple et le troisième jour je le relèverai » ⁴⁾. Or, il nous faut noter ce fait que,

¹⁾ Migne P. g., t. VII, p. 794. Voir I Corinth. XV, 44.

²⁾ Hébreux XII, 22.

³⁾ Apocalypse XXII, 22.

⁴⁾ Jean II, 19.

parmi les ancêtres de Marie, nous avons le nom de Zorobabel, qui commença à bâtir le second temple annoncé, spirituel et divin, dans lequel tous les peuples devaient venir prier, dont la naissance fondait la base de la tente véritable que Dieu a construite, et non un homme; sa naissance a été prédite par les Prophètes.

En effet, quand Israël bâtit le nouvel autel sous la conduite de Zorobabel, Aggée dit au nom de Dieu : « Mon Esprit est au milieu de vous ; ne craignez rien, car ainsi parle le Dieu des armées ; la splendeur de cette seconde maison sera plus grande que celle de la première, et en ce lieu je donnerai la paix » ¹⁾. Cette prophétie fut prononcée le 24^{me} jour du neuvième mois. Le Prophète mentionna cette date à trois reprises et dit : « Elevez votre pensée plus haut que ce jour, afin que le temple du Seigneur soit fondé ; dès ce jour, je te bénirai, je te prendrai et je te donnerai l'anneau d'alliance, car je t'ai élu ; c'est la parole de l'Eternel ». Cette prédiction a donc consacré le 24^{me} jour du neuvième mois, comme la pose de la première pierre du temple vivant et vrai. Lorsque plus tard, après leur servitude sous les Syriens, les Macchabées purifièrent et consacrèrent à nouveau le temple souillé, ils commencèrent cette nouvelle sanctification le soir du 24^{me} jour du neuvième mois qui s'appelait : *kisler*. Ils nommèrent la fête « jour de

¹⁾ Aggée II, 5-9. De cette prophétie, selon M. P. Cassel, dépendraient plus ou moins directement la fête judaïque du 25 Casleu et la fête chrétienne du 25 Décembre. Voir aussi I Macchab. IV, 36 ; II Macchab. X, 5-8 ; Joseph Antiq. XII, 7-6 ; Jean. X, 22.

consécration »; on le consacra le jour précédent avec une *lumière* et ce jour fut établi comme une fête durable en Israël, qui devait être célébrée pendant huit jours, comme la consécration du temple au temps de Salomon (II Chron. VII, 9).

Dans chaque maison on devait la fêter en y plaçant un petit chandelier à sept branches, dont les lumières devaient être allumées jour après jour jusqu'à la dernière. Mais les Macchabées ne pouvaient pas voir l'accomplissement de la prédiction prophétique, car l'éternelle consécration du temple y était annoncée. Il avait été prédit qu'un soir du 24^{me} jour du neuvième mois, il y aurait une lumière éternelle. Comment les chrétiens eussent-ils pu douter du jour où leur Sauveur était né? C'était clairement annoncé. Les juifs célébraient ce jour comme une fête nationale, non-seulement à Jérusalem, mais dans tout l'empire romain; aussi n'était-ce pas pour eux un fait frappant que de voir les chrétiens fêter la naissance de leur Sauveur, comme eux-mêmes fêtaient le souvenir de la consécration du Temple à l'Eternel le 24^{me} jour du neuvième mois qui était, d'après le Calendrier Juif, le jour suivant, c'est-à-dire le 25. Que cela ait été connu anciennement, on en a la preuve dans plusieurs témoignages de la tradition.

Dans les **Constitutions Apostoliques** on lit : « Observez, frères, les jours de fête, et en première ligne, le jour de la naissance de Notre Seigneur; celui-ci doit être célébré par vous le 25^{me} jour du neuvième mois »¹⁾. **Cosmas Indicopleuste** dit de

¹⁾ Constitut. Apostol. V, 13.

même : « Tous fixent le jour de la naissance du Christ, à la fin du neuvième mois de l'année » ¹⁾).

Toute la question dépend du calendrier qu'on prend pour déterminer le 25^{me} jour du neuvième mois. **Clément d'Alexandrie** nous apprend que, de son temps, beaucoup d'Eglises avaient choisi le 25 Pachon comme jour de la naissance du Seigneur. Le jour était en effet le 25^{me} jour du neuvième mois de l'année Egyptienne, qui commençait par le mois Thot. Ce Père préfère que l'on se serve du calendrier juif, d'après lequel l'année Ecclésiastique commençait au mois de Nisan et le 25^{me} jour du neuvième mois tombait le 25 Athyr. D'autre part, les chrétiens d'Occident se servaient du Calendrier Romain, et pour eux Avril correspondant à Nisan, la fête de la Naissance du Seigneur tombait le 25 Décembre. Ce jour plus que tous les autres, parut répondre à la prophétie d'Aggée, de laquelle on peut conclure que ce jour tombait en hiver : « Il n'y a pas encore de récolte, il n'y a ni vigne, ni figuier, ni grenade, ni olivier, mais depuis ce jour je bénirai..... »

Saint Jérôme dit aussi que le passage d'Aggée est universellement compris comme une allusion à la venue du Christ. Ce qui fit encore établir la fête de Noël au 25 Décembre en Occident, et surtout à Rome, ce fut principalement le désir de remplacer pour les chrétiens plusieurs fêtes païennes soit civiles, soit astronomiques, qui étaient célébrées vers la fin de Décembre, et auxquelles, même déjà du temps de **Tertullien**, ils prenaient trop souvent part ; telles étaient

¹⁾ Cosmas Indicopl. V. Migne P. g., t. 88, p. 197.

les *Saturnales* ¹⁾, qui représentaient l'égalité ou plutôt la licence du prétendu âge d'or, les *Sigillaria*, où l'on faisait cadeau d'images aux enfants ; celles des *Lemures*, où l'on apaisait les mânes, enfin et surtout la fête de Mithras, qui se célébrait le 26 Décembre en l'honneur du Solstice d'hiver et du Soleil vainqueur. En effet, nous voyons faire cette allusion par les Docteurs de l'Eglise à ce rapprochement. Ainsi **Saint Augustin** dit dans son sermon 192 : « Celui qui s'est abaissé jusqu'à nous pour nous élever, a choisi pour naître le jour le plus court de l'année ; ou plutôt, celui depuis lequel la lumière commence à croître, et par sa venue dans ce jour, il a voulu nous apprendre, tacitement il est vrai, mais avec non moins de force, que nous devons chercher notre richesse dans celui qui s'est fait esclave pour nous, le ciel enfin dans celui qui pour nous a voulu naître ici-bas ».

De même **Saint Grégoire de Nysse** dit : « En ce jour, les ténèbres commencent à se dissiper et la lumière croissant toujours, fait reculer la nuit. Le hasard ou l'arbitraire n'entrent pour rien en ce jour solennel, où les splendeurs de la vie divine se sont dévoilées à la vie humaine. Il me semble entendre la grande voix de la nature qui te dit : O homme, qui contemples tout cela, sache que, sous les choses que tu vois, te sont révélés des mystères cachés. Vois-tu la nuit qui, parvenue à sa plus longue durée, tout à coup s'arrête ? C'est que, ne pouvant plus continuer son cours, elle se replie sur elle-même. Eh bien !

¹⁾ C'est à tort qu'on parle de ces fêtes, car elles tombaient le 17 et elles ne duraient que jusqu'au 23.

médite ce spectacle ! Le cours de cette funeste nuit de péché, portée à son comble par toutes sortes de mauvais artifices, est interrompu en ce jour et elle-même condamnée à disparaître. Vois-tu le soleil ? ses rayons sont plus radieux, et l'astre lui-même plus majestueux et plus élevé dans le ciel. Eh bien ! songe que c'est la vraie lumière, sortie de l'Evangile, qui de ses bienfaisants rayons a illuminé tout l'univers... » ¹⁾).

Léon-le-Grand dit aussi : « Sans doute, la naissance de Notre-Seigneur doit être présente à notre esprit tous les jours et en tout temps..., mais aucun jour ne peut nous la rappeler comme celui d'aujourd'hui, où la lumière nouvelle qui commence à s'élever sur la nature, nous offre en petit une image du miracle éclatant de la grâce ». (sermon 25)²⁾.

Après avoir fourni sur la date de la fête de la naissance du Seigneur les documents les plus essentiels, ainsi que les explications les plus importantes, nous passons maintenant à ce qui concerne la célébration de cette fête en Occident et en Orient.

3. Il est certain que la véritable origine de la fête de *Noël* est due à l'Eglise d'Occident. C'est sous le

¹⁾ Migne, P. g., t. XLVI, p. 1129.

²⁾ De plus, Saint Ambroise, faisant ce rapprochement entre la naissance du Sauveur et le sol novus (solstice d'hiver), dit : « Bene quodammodo sanctum hunc diem natalis Domini solem novum vulgus appellat et tanta sui auctoritate id confirmat, ut Judaei etiam atque gentiles in hac voce consentiant... ». Nous trouvons la même chose dans le Sermon II. Migne, P. L., t. XVII, p. 610-614. Saint Jean Chrysostome l'appelle aussi « le soleil de justice apparu pour illuminer la terre ». Migne, P. g., t. XLIV, p. 351.

pape Libère dans la dernière moitié du IV^e siècle, que nous la voyons pour la première fois célébrée en Occident d'une manière générale, mais elle y était probablement plus ancienne. Cette idée est basée sur un passage de **Saint Ambroise** (de Virg. III, 1) où il nous raconte que sa sœur Marcelline reçut l'habit religieux des mains mêmes du pape Libère et nous rapporte un discours de ce pape. La célébration de cette fête est due, comme le pensent quelques liturgistes, soit à la tendance que Rome eut de bonne heure à déterminer l'anthropologie Christologique, soit à la lutte qu'elle entreprit dès le principe contre les Manichéens, les Donatistes, les Priscillianistes ; aussi plusieurs Pères de l'Eglise d'Occident profitent de la célébration de *Noël* pour enseigner à leurs auditeurs les réflexions morales que suggère cette fête : « Réjouissez-vous, vous justes, dit **Saint Augustin**, voici le jour où naquit celui qui donne la justice ; réjouissez-vous, vous faibles et malades, voici le jour où naquit le Sauveur... vous qui êtes en prison ou dans les fers, voici le jour du libérateur, esclaves... voici le jour où naît le Seigneur..... que tous les chrétiens se réjouissent, c'est ici le jour où naquit Jésus-Christ... »¹ Cette fête fut étendue en Espagne et dans la Gaule. Elle s'introduisit ensuite en Syrie vers l'an 376, tandis que dans les autres Eglises d'Orient, surtout à Jérusalem, à Alexandrie et chez les Egyptiens, elle se combina avec celle de l'*Epiphanie*²).

¹) Augustin, Serm. sur la Nativité VII, 192.

²) Ainsi Clément d'Alexandrie mentionne trois opinions différentes sur la date de cette fête. Quelques-uns, dit-il, opinent pour le 25 Pachon (20 Mai), d'autres pour le 24 ou 25

La première année de son sacerdoce, c'est-à-dire en 386, **Saint Jean Chrysostome** prononça dans l'église d'Antioche, une homélie le jour même de la naissance du Seigneur, où il s'exprime ainsi : « Il n'y a pas encore dix ans que nous connaissons véritablement ce jour... de là tant d'opinions différentes : les uns crient à la nouveauté : c'est une innovation toute récente, disent-ils ; les autres protestent et soutiennent que c'est chose déjà ancienne, puisque les Prophètes ont prédit la naissance du Sauveur et que dès les origines, l'Occident, de la Thrace jusqu'aux côtes des Gâtes, a connu et célébré ce jour. Les habitants de Rome eux-mêmes qui, depuis longtemps et d'après une ancienne tradition, célébraient ce jour, nous en ont naguère transmis la connaissance »¹⁾. Par ce sermon de **Saint Jean Chrysostome**, on apprend que dans les Eglises soumises au Patriarcat d'Antioche, la fête du 25 Décembre était demeurée inconnue, et qu'elle y fut célébrée pour la première fois le 25^e jour de Décembre.

De même, nous rencontrons la fête de Noël pour la première fois dans l'Eglise de Constantinople en 379. **Saint Grégoire de Nazianze** nous en parle ainsi : « La naissance de Jésus-Christ a été convenablement solen-

Pharmuti (20 Avril) et lui-même suivit un autre comput quand il dit que Commode mourut cent quatre-vingt-quatorze ans, un mois et treize jours après la naissance du Christ, c'est-à-dire le 19 Novembre 751. « Il y a des gens, dit-il aussi, qui ne se contentent pas de savoir en quelle année est né le Seigneur, ils s'en vont encore, poussés par une trop grande curiosité, περιεργότερον chercher jusqu'au jour ! » (Migne, P. g., t. VIII, p. 888).

¹⁾ Migne, P. g., t. XLIX, p. 351.

nisée soit par tous ceux qui dans le monde, occupent le premier rang... »¹⁾. **Saint Grégoire de Nysse**, dans une homélie s'exprime ainsi sur la fête de Noël : « Je ne compte pas avec les autres fêtes la première solennité, car la fête qui a été instituée pour honorer l'apparition divine du Fils de Dieu est la sainte solennité des Saintes fêtes.... »²⁾. **Saint Basile le Grand** s'exprime ainsi : « Il n'est pas apparu sous la forme de Dieu pour ne pas effrayer la faible nature... Fêtons l'anniversaire de la race humaine, car aujourd'hui la malédiction d'Adam a été enlevée »³⁾. Ailleurs **Saint Grégoire de Nazianze** : « Pourquoi cette fête s'appelle-t-elle Théophanie et fête de la Nativité ? D'abord, parce qu'il s'est manifesté, et puis parce qu'il est né... »⁴⁾.

De plus, nous trouvons la fête de Noël célébrée le 25 Décembre dans les Eglises de Chypre, d'après **St-Epiphane** († 403), Evêque de Salamine⁵⁾, dans celle de Mésopotamie, d'après **St-Ephrem le Syrien** (373)⁶⁾, et dans celle de Jérusalem pendant les premières années du V^e siècle, comme l'atteste **Cosmas Indicopleust**⁷⁾. La célébration de cette fête

¹⁾ Migne, P. g., t. XXXVI, hom: in Theoph.

²⁾ Migne, P. g., t. VLVI, p. 1128.

³⁾ Migne, P. g., t. XXXII, p. 848.

⁴⁾ Grég. de Nazianze, t. II, p. 312.

⁵⁾ Haer. LI, 16, 24.

⁶⁾ Op. gr. Sermon 1-13 sur la naissance du Seigneur.

⁷⁾ ... τοῖς Ἐπιφανείοις ποιοῦσι τὴν γενναν... ἐξ ἀρχαίουθεν δὲ ἡ Ἐκκλησία, ἵνα μὴ τὰς δύο ἑορτὰς ὁμοῦ ποιοῦσα λήθην ποιήσῃ μιᾶς ἐξ αὐτῶν. ἐνομοθέτισε μεταξὺν δώδεκα ἡμέρας κατὰ τὸν ἀριθμὸν τῶν Ἀποστόλων, καὶ οὕτως γενέσθαι τὴν ἑορτήν..... (Cos. Indic. Mig., P. g., t. 88, p. 197)

avait lieu dans toutes les Eglises en même temps que celle de l'Epiphanie.

Les Eglises d'Orient célébraient donc la fête de la naissance du Seigneur et celle de son baptême, non pas le 25 Décembre, mais le 6 Janvier.

Voilà pourquoi tous les Pères de l'Eglise d'Orient parlent souvent de ces fêtes sous le nom *d'Epiphanie* et de *Théophanie* ¹⁾. Nous citons les paroles suivantes, tirées de la Patrol. de Migne, t. I, p. 869 : Aux premiers temps du Christianisme, les fidèles célébraient le même jour la Nativité du Christ et la fête des *Lumières* τῶν Φῶτων. Cependant le patriarche de Jérusalem, Juvénal, écrit à ce sujet au pape Jules : Je ne peux pas me rendre le même jour à Béthléem et au Jourdain.

En effet, le Jourdain est à 25 milles à l'Est de Jérusalem et la Sainte ville de Béthléhem est à six milles au Sud. Et je ne peux pas faire le même jour deux fêtes. Je m'adresse donc, Père, à votre Sainteté pour chercher dans les Commentaires et pour nous indiquer, après une recherche sérieuse, le jour où Jésus est né et le jour où il fut baptisé. En effet, nous savons bien que dès le début du christianisme

¹⁾ « Aujourd'hui c'est la Théophanie ou la Nativité qui est la fête présente, dit Grég. de Nazianze, elle s'appelle de ces deux manières, mais ces deux noms ont été donnés à une seule et même chose. Dieu, en effet, apparut aux hommes dans la Nativité : d'une part il existait déjà, et en vérité, éternellement de toute éternité, au-dessus de toute cause ou raison d'être ; d'autre part, il s'est fait homme pour notre salut, afin que celui qui nous avait donné la vie... Cette fête donc s'appelle Théophanie parce que Dieu nous est apparu, et Nativité parce qu'il est né comme nous... »

les livres des Commentaires ont été transportés de Jérusalem à Rome par Titus et Vespasien.

Le pape de Rome consulta les Commentaires et trouva que Notre-Seigneur était né le 25 Décembre et que 30 années après sa naissance il avait été baptisé par Jean dans le fleuve du Jourdain le 6 Janvier. Et comme les Pères, d'après cette division, avaient séparé les fêtes, un murmure s'éleva parmi beaucoup de Chrétiens. En effet, en ce temps-là, vivait à Constantinople, **Grégoire le Théologien**, et nombreux étaient ceux qui murmuraient contre lui, comme si c'était lui qui avait fait la division.

On lui disait : Vous avez divisé cette fête et vous nous avez livrés au Polythéisme. Et voilà pourquoi Grégoire tint le discours suivant : « En célébrant une nouvelle fête, c'est Christ encore que je prêche et non les mystères des païens, qui en effet sont vains et tissés de mensonges. Et je les appelle des fables, et tout homme sage les appellerait ainsi. Si **Grégoire le Théologien** dit ces choses et montre ainsi son habileté autant que l'ignorance des hommes, c'est qu'ils restaient attachés à des fables et à des fantômes, et qu'ils étaient déçus dans leur vanité, et qu'ils restaient dans leurs erreurs comme se faisant gloire de la perdition. Quant à nous, au contraire, qui adorons d'une façon indivisée Christ Dieu en trois personnes, nous qui enseignons qu'il est à la fois Dieu et homme, nous devons le glorifier, ainsi que son Père qui n'a pas eu de commencement et avec l'Esprit-Saint, très bon et qui donne la vie »¹⁾.

¹⁾ Migne, P. g., t. I, p. 861.

Il semble, d'après ce texte, que la fête de Noël était déjà séparée de celle de l'Épiphanie et que, par conséquent, c'était déjà une coutume de la célébrer le 25 Décembre. On peut tirer la même conclusion d'une lettre de **St Augustin** dans laquelle il parle de la fête de Noël comme étant célébrée à la fin de l'année.

St Jean Chrysostome, comme nous l'avons déjà dit plus haut, témoigne qu'en Europe, cette date du 25 Décembre avait été choisie depuis quelque temps. Les Chrétiens d'Occident, qui célèbrent cette fête depuis longtemps d'après d'anciennes traditions, nous en ont transmis la connaissance et nous l'avons acceptée avec un grand enthousiasme. Seuls, les Arméniens préférèrent s'en tenir à la double fête du 6 Janvier, et cela jusqu'à nos jours.

D'après **Moïse de Chorène**, ils combattirent énergiquement l'acceptation du 25 Décembre. Nous nous bornons à ce qui vient d'être dit sur ce point en ce qui touche le jour de la solennité de Noël.

Dans son *Hist. L. XVII*, **Nicéphore** dit que le fondateur de cette fête n'est autre que l'empereur Justin. Voici ses paroles : « Le même empereur Justinien ordonna le premier que la venue du Sauveur fût solennisée par une fête dans tout l'univers, comme le fit Justin pour la Sainte Nativité du Christ » ; mais les documents que nous avons déjà rapportés démontrent que cette assertion s'éloigne de la vérité.

Nicéphore veut faire entendre que Justin, par ses lois, fit cesser la négligence que l'on mettait à célébrer auparavant cette grande solennité, à laquelle

on ne donnait pas un éclat convenable. Quoi qu'il en soit, ce que nous avons exposé autorise à penser que dans le cours du IV^e siècle la Nativité du Sauveur était célébrée en Occident comme fête propre le 25 Décembre ; en Orient et dans les Eglises de Gaule et d'Espagne, on la célébrait aussi, mais le 6 Janvier, et en y adjoignant une double commémoration, celle du baptême et celle de l'adoration des Mages. Enfin elles furent séparées d'après ce que nous avons vu dans le cours du IV^e siècle.

4. — La haute idée qu'on a toujours eue de cette fête dans l'Eglise se manifeste assez par l'usage universellement observé de s'y préparer par une vigile spéciale, c'est-à-dire par une longue suite de prières et d'exercices de piété, prolongés bien avant dans la nuit. Cette vigile occupa toujours un rang très distingué parmi toutes les autres, et un jeûne y fut attaché.

Dom Martène, dans son grand ouvrage sur les *Rites ecclésiastiques*, nous apprend que les solennités de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et des Saints, ont eu des vigiles, selon la coutume de l'Eglise, et que parmi elles il s'en faut de beaucoup que la Nativité du Seigneur ait occupé le dernier rang, car nous reconnaissons que dès le commencement, *ab initio*, cette fête a eu sa vigile accompagnée d'un jeûne. C'est ce qui est attesté par **Saint Augustin** dans son Epître LXV à Xantippe. **Saint Césaire**, dans la règle qu'il adresse aux vierges, s'exprime ainsi : « Au jour de Noël et à celui de l'Epi-

phanie, on doit veiller depuis trois heures de la nuit jusqu'au jour ».

Saint Grégoire de Tours raconte dans son livre *De la gloire des martyrs* (ch. 87) que, durant la vigile de Noël, comme il était fatigué d'avoir présidé comme évêque aux offices, il s'était retiré pour goûter quelques instants de sommeil, lorsqu'un homme, qui lui était inconnu, l'éveilla à diverses reprises. Mais comme ce Saint prélat se sentait de plus en plus entraîné à dormir, cet homme lui donna un soufflet et lui adressa ce reproche : « C'est donc ainsi que tu dors, toi dont le devoir est d'empêcher les autres de dormir ? ». **Saint Grégoire** rentra aussitôt dans l'église.

Pendant le cours de cette fête, dans l'Eglise d'Occident, trois messes étaient dites ¹⁾. On célébrait la première pendant la nuit, la seconde à l'aurore et la troisième en plein jour. La messe de minuit représentait l'état de l'humanité avant la Loi mosaïque (sub Noë); la messe de l'aurore figurait le temps passé sous la Loi et les Prophètes (sub David); et enfin la troisième, le temps de la grâce (sub cruce) ²⁾.

¹⁾ On reconnaît ordinairement comme auteur de cette institution de trois messes au jour de Noël, le pape Téléphore (128-136); cependant on ne peut pas considérer ceci comme positif, car les raisons sur lesquelles on s'appuie pour attribuer à Saint Téléphore cette institution ne sont pas universellement acceptées. Il est probable que cet usage fut établi après l'érection de l'Eglise de S. Marie Majeure sous le pape Libère, et même au temps de Sixte III seulement (431-440).

²⁾ On remarque le même symbolisme dans un ancien rite du Moyen-Age décrit par Durandus (Rat. div, off. lib. 6, c. 13): « Durant l'office de la nuit, l'autel était recouvert de trois

Quant à l'origine historique de ces trois messes de Noël, nous pouvons dire que c'était un usage de la Palestine implanté plus tard en Occident. Certes, les solennités de la Nativité, comme nous l'apprend la Pérégrination de *Silvie*, célébrées en Palestine (non pas le 25 Décembre, mais le 6 Janvier), consistaient en deux stations successives, dont l'une avait lieu à Béthléem, l'autre à Jérusalem. A Béthléem, la station avait lieu la veille de la fête, la nuit. La station finie, on se rendait à l'église de la Résurrection τῆς Αναστάσεως à Jérusalem. Avec l'aurore, on commençait à réciter des psaumes et différentes prières, à la fin desquelles la bénédiction était donnée aux catéchumènes fidèles. C'était le signal du départ, chacun retournait à sa demeure, sauf les moines (monazontes) qui restaient à l'Eglise pour y palsmodier jusqu'au jour.

Durant la nuit de Noël, les fidèles se réunissaient autour de l'autel et chantaient avec le clergé: « Christ nous est né, venez, adorons », ou d'autres cantiques. Les prêtres étaient pendant ce temps-là revêtus d'ornements précieux. Le pape lui-même disait la messe et se rendait à l'église dans le cortège le plus somptueux. Quand l'empereur était à Rome, c'était lui qui portait l'étendard ; c'est ainsi qu'on représentait la puissance et la gloire du royaume du Christ.

voiles ; le premier, de couleur noire, était enlevé après la récitation du premier nocturne. Il représentait le temps d'avant la loi. Le second, de couleur blanche, était enlevé après le second nocturne, et le troisième, de couleur rouge, après le troisième nocturne. Ils symbolisaient la nouvelle loi, la loi de grâce : « propter dilectionem sponsae candidae et rubicundae », — cf. Martene. De art. Eccl. rit. I. IV, c. XII, 5.

5. — En Orient, les Empereurs de Byzance célébraient magnifiquement aussi la fête de la naissance du Seigneur, et ils saisisaient avec joie l'occasion de montrer aussi leur grandeur. Leur sortie du palais, leur arrivée au temple de Sainte-Sophie, leur entrée dans le sanctuaire frappait beaucoup les esprits. Le Patriarche s'arrêtait au seuil de l'église et attendait le monarque. Celui-ci s'empressait d'aller au devant de lui; il s'inclinait devant le Saint Evangile présenté par l'archidiaque, saluait de Patriarche, l'embrassait, et tous deux pénétraient à l'intérieur. Ils s'arrêtaient bientôt pour chanter, des cierges à la main, un triple alléluia au Très-Haut. Le Patriarche récitait une prière et ils se rendaient à l'autel, pendant l'exécution de quelque musique touchante ou de quelque chant délicieux¹⁾. Les porteurs du sceptre, des insignes ordinaires et des différents ornements spéciaux suivaient l'Empereur et s'asseyaient dans des sièges, à droite et à gauche, à l'endroit prescrit; les magistrats et les invités étaient rangés du côté droit du temple. L'empereur étant arrivé au « solea » (σωλέα)²⁾ avec le Patriarche, celui-ci entraînait le premier dans l'intérieur du *νεγκλίδων*, ayant la porte Sainte à sa gauche.

Après s'être agenouillé, l'empereur entraînait aussi en rendant grâce à Dieu. Ils s'agenouillaient ensuite tous deux devant la Sainte Croix en or et l'empereur, prenant l'encens des mains du Patriarche, le brûlait devant elle et devant l'image de Saint Constantin.

¹⁾ Voir Kantacuzène III, t. 1, p. 16.

²⁾ Ce mot veut dire la place qui est devant l'autel de l'église et où le diacre reste pour prier.

Constantin Porphyrogénète raconte très minutieusement non seulement cette réception de l'empereur, mais encore tout ce qui concerne la célébration de cette fête; nous renvoyons le lecteur à ses écrits, car tous ces détails ne se rapportent pas à notre présente étude¹⁾.

La fête de Noël, étant un jour de joie universelle, est en même temps la plus belle des fêtes de famille. Comme Dieu s'est donné en présent aux hommes pour leur prouver son amour, les hommes se donnent entre eux des signes d'amitié et de bienveillance. Les parents surtout pensent à leurs enfants en ornant de leurs dons l'arbre de Noël, qui, tout éclatant de lumières, est pour les enfants qui l'entourent, un arbre merveilleux, symbole de celui qui est la lumière du monde.

On a prétendu faire remonter la fête de Noël et les cadeaux de cette époque à l'usage des étrennes que se donnaient les Pélagio-Romains et des statuettes dont ils se faisaient présent; mais il est facile de voir que la coutume chrétienne a sa racine toute naturelle dans l'idée même de la fête de la Nativité de Jésus, et qu'il n'y a aucune nécessité de recourir aux pratiques des Pélasges pour en expliquer l'origine.

6. — Bref, l'état de la question de la fête de Noël peut se résumer dans les six points suivants :

a) C'est un fait que l'on ne connaît exactement ni l'année, ni la saison, ni le jour de la naissance de Jésus-

¹⁾ Const. Porphyr. t. I, p. 565, 636, aussi p. 16, 17, 27 et 65. Hist. Paparrigopoulo, t. IV, p. 151 et Couropalates, édition Bonnis, p. 44-55.

Christ; que ni les évangélistes ni aucun historien ne s'en est préoccupé; que, de l'aveu même du P. Bonaccorsi (Noël, p. 39), « c'est l'obscurité complète, pas le moindre indice ni en Saint Luc, ni dans les autres évangélistes ». D'où il est clair que les premiers chrétiens, tout en croyant à la mission divine de Jésus-Christ, n'ont attaché aucune importance religieuse à la naissance corporelle et à la conception corporelle de Jésus-Christ, et qu'ils n'ont fait consister sa divinité ni dans cette naissance ni dans cette conception: car si Jésus-Christ avait été Dieu par le fait qu'il aurait été conçu en vertu d'une violation des lois de la nature, il est clair qu'ils auraient enregistré, daté et fêté cette conception et cette naissance. Or ils ne s'en sont pas préoccupés.

b) C'est un fait que, lorsqu'on a voulu donner une date à la naissance du Christ, les uns ont indiqué le 28 Mars, d'autres le 6 Avril, d'autres le 25 Décembre, et que, en indiquant ces dates contradictoires, on s'est fondé uniquement sur des considérations mystiques, symboliques, astronomiques, à priori, absolument fantaisistes et dépourvues de toute valeur historique.

Le P. Bonaccorsi dit lui-même (p. 48-49): « La conclusion semble s'imposer claire et nette; il ne nous est guère possible, pour ne pas dire impossible, de parler de tradition proprement dite, d'exactitude, même relative sur le jour de la naissance du Christ Qui ne voit même à priori, combien il est difficile d'admettre qu'à Rome il y ait eu une vraie tradition sur la Nativité, alors que l'Orient, y compris la Pales-

tine, déclare ne rien savoir ; on se perd en de vains calculs ? »

c) C'est un fait que, lorsqu'on a voulu fêter la naissance corporelle de Jésus-Christ, on a simplement associé ce souvenir à l'Epiphanie qui était primitivement la fête du baptême de Notre-Seigneur, c'est-à-dire de la première *théophanie* de sa naissance *messianique*, de sa mission rédemptrice, de sa filiation divine (*filius meus es tu*), et qui est devenue alors, en outre, la fête de la naissance corporelle de J.-C. A la fête primitive de l'Epiphanie, on a associé aussi le souvenir des Mages comme seconde théophanie complétant la première.

d) C'est un fait que c'est à Rome que l'on a commencé à ne plus se contenter de fêter ainsi la naissance corporelle de J.-C. en fêtant sa naissance messianique, et que l'on a fondé la fête spéciale du 25 Décembre.

Il est probable que cette fête spéciale (Noël) a été fondée à Rome, en 353, par les soins du pape Libère ; de là, elle se serait répandue en Espagne et dans la Gaule, mais plus tard seulement et assez tardivement, vers le V^{me} siècle.

Au temps de Saint Léon, la fête de l'Epiphanie, à Rome, avait perdu son caractère primitif, elle n'était plus guère que la fête des Mages ; c'est à peine si l'on se souvenait de la portée doctrinale de la théophanie du baptême de J.-C.

En Orient, la fête spéciale de la Nativité corporelle de J.-C. a été introduite à Antioche, vers 376 ou 378, d'après le témoignage de **Saint Jean Chry-**

sostome; à Constantinople, au temps de **Saint Grégoire de Nazianze**; en Egypte, plus tard. Les Arméniens ne l'ont jamais admise et se sont bornés à la fête primitive de l'Epiphanie.

e) Les théologiens romanistes qui voudraient effacer les conséquences doctrinales de ces faits, cherchent à présenter la fête de Noël comme plus ancienne qu'elle n'est en réalité; dans ce but, ils s'efforcent de la confondre avec la fête même de l'Epiphanie, comme si celle-ci avait été, dès l'origine, la fête de la naissance corporelle, ce qui n'est pas.

C'est ainsi que quelques-uns essaient de la faire remonter jusqu'à **Clément d'Alexandrie**, mais le P. Bonaccorsi avoue (p. 48), qu'« à vrai dire, en ce passage (hom. I, 21). **Clément** ne parle pas de Noël, mais bien du baptême du Christ ».

Sous l'influence de Rome, la fête de Noël est devenue la plus populaire de toutes les fêtes et a relégué, dans une ombre profonde, la fête de l'Epiphanie; elle a aussi enlevé de leur importance aux fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte.

Les grandes vérités chrétiennes enseignées par les fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte, voir même de Pâques, ont été effacées ainsi au profit « de l'enfant et de la Madone »; de là en grande partie le courant mariolâtrique qui a envahi l'Eglise romaine.

f) La véritable origine de la fête du 25 Décembre remonte à la fête payenne du soleil, fête populaire que l'on a voulu christianiser et qui est d'un très poétique symbolisme.

Le solstice d'hiver coïncidait, dans le calendrier

romain, avec le 25 Décembre et ramenait chaque année la fête *Natalis invicti*.

Les Pères ont comparé maintes fois le Christ et le Soleil ; la naissance du *Sol novus* (solstice d'hiver) a ainsi fait songer à la naissance du Christ, lumière et soleil de nos âmes (v. Bonaccorsi, p. 52-55, 160-162).

Telle est la vraie signification de la fête de Noël. Dans cette grave question, l'Eglise d'Orient a été plus fidèle aux traditions primitives que l'Eglise de Rome.



CONCLUSIONS

Nous avons terminé l'étude des fêtes chrétiennes d'après les saints livres et les écrits des Pères de l'Eglise. Cette question loin d'être simple et une, est très complexe.

Elle embrasse une période longue et considérable, nous avons cherché à l'étudier dans son ensemble et dans ses détails ; mais, quel que soit le soin que nous ayons mis à cette étude, nous ne pensons point qu'une même importance doive être attachée à tous les résultats auxquels nous avons été conduits.

Nous ne serions pas étonné que tout ce travail ne pût offrir aux lecteurs qu'une idée incomplète des fêtes chrétiennes dans l'Eglise d'Orient. Il est difficile sur un tel sujet d'arriver à des solutions précises, vu la diversité des témoignages et la multiplicité des considérations dans lesquelles il faudrait entrer ; vu surtout, que dans une pareille question, nous sommes obligé de tenir compte, au moins théorique-ment, d'un élément de tradition orale, dont la valeur exacte nous échappe.

Nous devons bien souvent nous borner à des approximations plus ou moins aventureuses. Cependant, pour certaines fêtes tout au moins, nous arrivons à des résultats très définitifs.

Par exemple, nous avons vu que Dieu a institué, au début même de l'histoire de l'humanité et avant la chute, une solennisation particulière du septième jour de la semaine. Cette institution devait rappeler continuellement à l'homme, et la puissance de Dieu et la création de l'univers, au sein du peuple d'Israël. Dieu a commencé à relever cette institution d'abord en la liant intimement à la délivrance de la servitude d'Égypte, puis, dans le désert, en la rattachant au don extraordinaire de la manne, et enfin par le moyen du Décalogue promulgué sur le Mont Sinaï.

De même, J.-C. a jeté les bases du Dimanche ou jour du Seigneur, en ressuscitant lui-même au premier jour de la semaine, après tout un Sabbat passé dans le sépulcre.

Les premiers chrétiens, d'origine juive, continuèrent à célébrer le Sabbat mosaïque; les chrétiens, d'origine payenne, n'étaient point tenus d'observer cette loi, en particulier le Sabbat (Gal. IV, 9-11, Col. II, 16, 17); vers la fin de l'âge apostolique, le jour du Dimanche apparaît dans l'Apocalypse de Jean comme portant un nom propre, celui de jour du Seigneur.

Nous avons constaté que l'ordre dans lequel la **Didachè** et, postérieurement, avec la plus grande netteté, **Justin, Martyr**, traitent du Dimanche, fait ressortir d'un côté, l'importance attachée dans le se-

cond siècle à ce jour ; de l'autre, prouve qu'à cette époque on avait déjà quelque sentiment de l'union intime de ce jour avec le baptême et la Cène, comme institutions du Seigneur et comme moyens de grâce confiés à l'Eglise du Christ.

La Fête de Pâques et celle de la Pentecôte ont toutes deux une origine indubitablement claire, célébrées par l'Eglise chrétienne ; dès les premiers temps elles furent les principales fêtes du christianisme, ayant tiré leur origine de la religion juive.

Pour la fête de l'*Epiphanie* et celle de *Noël*, la chose est moins claire ; nous croyons pouvoir cependant dire, après les démonstrations précédentes, que la fête de l'*Epiphanie* remonte à une très haute antiquité, et que, si elle n'est pas apostolique aussi, il nous est toutefois possible, grâce à tous les documents que nous fournissent les écrits des Pères de l'Eglise, et surtout de **Saint Jean Chrysostome**, de **Saint Grégoire de Nazianze**, de **Léon-le-Grand** et de **Saint Gélase**, de saisir le moment où sa signification se modifie et où elle fut définitivement consacrée à célébrer le jour de la Sainte Trinité et du baptême du Sauveur dans le Jourdain.

Quant à la fête spéciale de *Noël*, nous avons vu aussi qu'elle fut célébrée tout d'abord en Occident, puis en Orient, pendant le IV^me siècle, d'après les témoignages des Pères de l'Eglise. Elle a commencé à être célébrée le 25 du mois de Décembre, d'après les sources que nous avons indiquées. Il y eut pour ces fêtes un échange entre l'Orient et l'Occident : l'Orient accepta cette fête et l'Occident la fête de l'*Epiphanie*, qui se célébrait le 6 Janvier.

Nous avons en tout cas prouvé que toutes ces fêtes ont pour but de rappeler le souvenir de la vie de J.-C., qui est venu sur la terre sauver l'homme perdu ; de Jésus-Christ, dont l'humanité et la divinité restent la clef de voûte de toute l'Eglise chrétienne et qui, malgré des hérésies multiples, restera la pierre angulaire de tout le christianisme authentique.

C'est à la glorification de sa personne que concourent la plupart des fêtes chrétiennes ; nous pouvons dire toutes les fêtes : car si la fête de la Pentecôte ne se rattache pas à sa vie historique, n'est-elle pas la réponse à une de ses promesses et la révélation de son Esprit ? Il nous semble que, si nous dépassons le point de vue purement ecclésiastique auquel nous nous sommes placés dans ces dernières lignes, et si nous examinons la question des fêtes comme chrétien, plus que comme orthodoxe d'Orient, nous ne saurions cependant méconnaître le caractère d'utilité fort grande, présenté par toutes ces cérémonies.

Sans doute, au point de vue théorique et pour le chrétien parfait, tous les jours ont une valeur religieuse ; tous devraient être des fêtes, c'est-à-dire des occasions de louer Dieu et de lui rendre hommage, et il en sera sans doute ainsi dans le ciel ; mais il faut tenir compte des misérables conditions humaines et des infirmités de notre nature.

Il est bon et utile que le peuple puisse trouver, dans l'Eglise, un certain nombre de jours consacrés d'avance à tel glorieux souvenir ou à telle magnifique espérance.

Le tumulte des affaires appauvrit les capacités de l'âme et étouffe les bons souvenirs. Mais, si à de certains moments ces affaires peuvent cesser, alors l'âme peut mieux comprendre les bontés du Père céleste et en mieux profiter, et elle s'édifie.

C'est ainsi que dans la vie de tous les jours, nous fêtons nos anniversaires et nous entourons d'un éclat spécial les cinquantenaires des jubilés ! Nous repoussons donc les conclusions de Néandre¹⁾, qui peut être d'un spiritualisme fort louable, mais qui a tort, selon nous, de ne pas songer assez que les fêtes ont plus d'utilité qu'il ne croit, et que cette utilité même est une des raisons de les maintenir.

Mais, à un point de vue plus élevé, tout cela n'est encore que l'accessoire... Et ici, Néandre a raison : il est vrai que, si derrière les pompes de toutes ces fêtes grandioses on ne peut remarquer la vie, alors elles ne sont qu'un squelette desséché et elles font du mal.

L'important pour nous, chrétiens, est dans une conduite morale et digne et dans l'accomplissement de la volonté de Dieu !

Les Fêtes chrétiennes de l'Eglise elle-même ne sont pas grand'chose, si cette conduite n'existe pas. N'oublions jamais que, si les Juifs avaient un culte splendide, Jésus-Christ en a pourtant rejeté les défenseurs parce qu'ils étaient hypocrites et ne songeaient qu'à eux-mêmes, sous couleur de religion.

Prenons garde que ceci ne nous arrive et veillons

¹⁾ Voir Mémoires pour servir à l'Histoire du Christianisme, page 343.

à nous-mêmes ! Travaillons à établir dans toute la chrétienté une alliance évangélique des âmes sauvées, qui ne sera peut-être jamais inscrite dans les institutions de l'Eglise, mais qui sera vivante de la vie de l'Esprit ! Et alors seulement, nos fêtes seront de vraies et grandes fêtes ; alors elles seront dignes de Dieu. Alors elles seront des moyens d'amour montant vers le trône du Père, de Celui qui a voulu réunir tous les hommes pour n'en faire plus jamais qu'un seul troupeau sous la conduite d'un seul berger ; pour les conduire au pied de la croix de Celui qui s'est donné pour nous. Ce sera notre dernier mot. Fêtons les mystères religieux, sans doute, mais pour les fêter, travaillons et vivons !



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-propos.....	7
Introduction.....	11
CHAPITRE I.	
§ 1. L'institution du Sabbat et sa célébration dans la Synagogue.....	21
§ 2. Le Sabbat dans l'ancienne Eglise.....	25
§ 3. Le Sabbat et les disciples de Jésus.....	30
CHAPITRE II.	
§ 1. L'institution du Dimanche.....	31
§ 2. Les témoignages des Pères de l'Eglise.....	39
§ 3. Constantin le Grand et le Dimanche.....	49
§ 4. Les jours du Mercredi et du Vendredi.....	53
CHAPITRE III.	
§ 1. La signification de la Pâque.....	57
§ 2. La date de la mort de Jésus-Christ.....	61
§ 3. Les témoignages des Pères de l'Eglise.....	63
§ 4. Les Controverses Pascales.....	66
§ 5. Le Carême.....	74
§ 6. La Semaine Sainte.....	80
§ 7. Le Dimanche des Rameaux.....	84
§ 8. Le Jeudi Saint.....	85
§ 9. Le Vendredi Saint.....	87
§ 10. Le Samedi Saint.....	90
§ 11. La célébration du jour de Pâques.....	93
CHAPITRE IV.	
§ 1. La Pentecôte Juive.....	97
§ 2. La Pentecôte chrétienne.....	99
§ 3. Le jour de la célébration de la Pentecôte.....	103
§ 4. La Vigile de la Pentecôte.....	108
CHAPITRE V.	
La Fête de l'Ascension.....	109
CHAPITRE VI.	
La Fête de l'Epiphanie.....	114
CHAPITRE VII.	
§ 1. La signification de la naissance de Jésus-Christ.....	126
§ 2. Le jour de la naissance de Jésus-Christ.....	131
§ 3. L'origine de la Fête de Noël.....	137
§ 4. La Vigile de la Fête de Noël.....	144
§ 5. La Fête de Noël en Orient.....	147
§ 6. Le résumé de la question de Noël.....	148
CONCLUSIONS.....	153